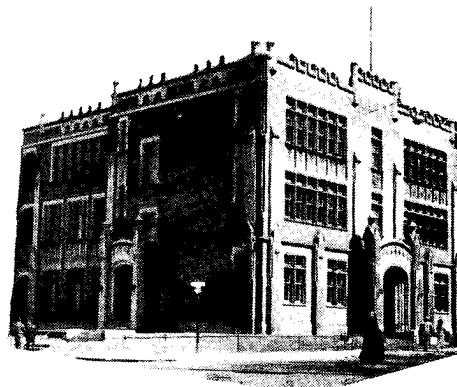


UN GRAND

Educateur



LE R. P.
RENÉ LAMOUREUX
O.M.I.

1890 1958

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.

LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
1958

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.

Un grand Éducateur

LE R.P. RENÉ LAMOUREUX, O.M.I. (1890-1958)

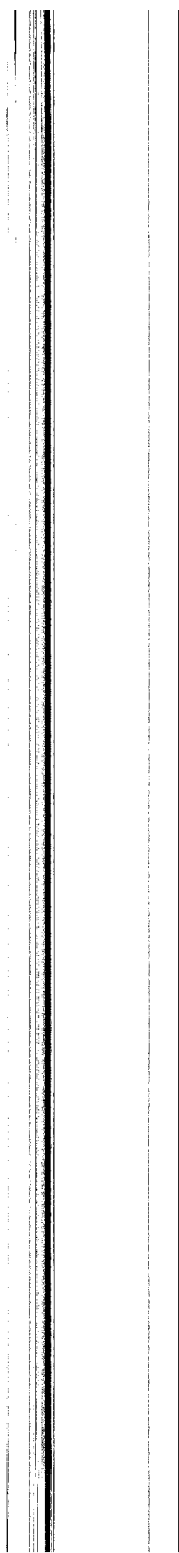
Fondateur de l'École normale
de l'Université d'Ottawa



Séminaire Universitaire
Ottawa, Canada

Éditions de l'Université
Ottawa, Canada

1958



Don de Patricia Leduc 2004



Un grand Éducateur

DU MÊME AUTEUR

Règles pour le Catalogue des Imprimés. Traduction de la 4^e édition italienne par Gaston Carrière, o.m.i., Bernard Julien, o.m.i., et Paul-Émile Drouin, o.m.i., Cité du Vatican, Bibliothèque apostolique vaticane, 1950, viii, 402 pages.

Précis de Méthodologie à l'usage des étudiants en Philosophie, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1951, 105 pages.

Les Missions catholiques dans l'Est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1844-1900), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1957, 194 pages.

Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada, 1^{re} partie. De l'arrivée au Canada à la mort du Fondateur (1841-1861), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Tome I, 1957, 378 pages.

Le Roi de Betsiamites. Le Père Charles Arnaud, O.M.I., (1826-1914), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1958, 185 pages.

SOUS PRESSE

Histoire Documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans l'Est du Canada, 1^{re} partie. Tome II.

EN PRÉPARATION

Histoire Documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada, 1^{re} partie. Tomes III-IV.

Le petit Zouave du bon Dieu. Le Père Jean-Marie Nédélec, O.M.I. (1834-1896).

Un grand Missionnaire de la Mauricie. Le Père Jean-Pierre Guéguen, O.M.I. (1832-1909).

Le Fondateur de Hull. Le Père Louis-Delisle Reboul, O.M.I. (1827-1877).

Les Oblats de Marie-Immaculée et le Vicariat apostolique du Labrador (1844-1956).

GASTON CARRIÈRE, O.M.I.

Un grand Éducateur

LE R.P. RENÉ LAMOUREUX, O.M.I. (1890-1958)

Fondateur de l'École normale
de l'Université d'Ottawa



Séminaire Universitaire
Ottawa, Canada

Éditions de l'Université
Ottawa, Canada

1958

Nihil obstat:

Ottawa, le 9 juin 1958

JOSEPH GRAVEL, o.m.i.,

Ottawa, le 10 juin 1958

EUGÈNE GUÉRIN, o.m.i.,
censeurs.

Imprimi potest:

Montréal, le 14 juin 1958

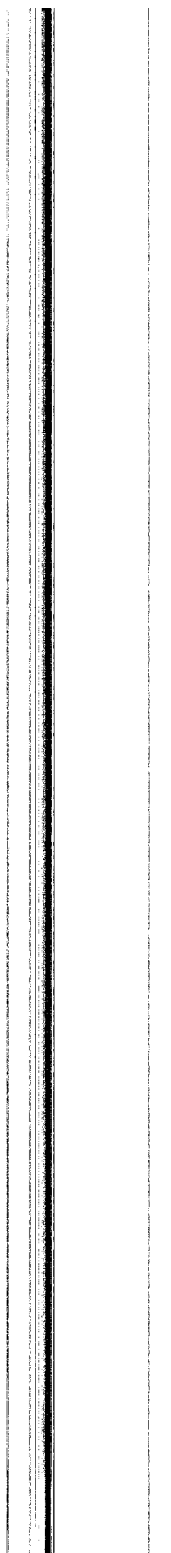
SYLVIO DUCHARME, o.m.i.,
supérieur provincial.

Imprimatur:

Ottawa, le 16 juin 1958

J.-NAPOLÉON GÉLINEAU, P.D.,
Vicaire général.

Pour les aider à garder vivant
le souvenir de leur «Père»,
ces pages sont humblement
dédiées
aux Anciens et aux Anciennes
de l'École normale
de l'Université d'Ottawa.



INTRODUCTION

Emerson a écrit: «Great men have often the shortest biographies. Their real life is in their deeds.» Ces mots se vérifient à la lettre pour le père René Lamoureux, o.m.i., fondateur de l'École normale de l'Université d'Ottawa. Sa vie peut se résumer en un mot: *l'homme de devoir*. Pourtant l'œuvre du père Lamoureux restera à jamais le monument qu'il éleva lui-même à sa gloire.

Il est certes audacieux d'essayer de pénétrer dans une âme aussi riche que celle du père Lamoureux. Pourtant la vénération, on pourrait dire le culte, dont il a été entouré durant sa vie, nous fait un devoir de prolonger la mémoire d'un homme, d'un prêtre, d'un éducateur qui a su gagner l'estime et l'amour de ceux qui sont venus en relation avec lui, surtout de ceux et de celles qu'il a formés à la noble tâche de l'enseignement.

On nous pardonnera donc notre témérité, car s'il est trop tôt pour porter un jugement sur son œuvre, le père mérite d'être mieux connu et notre génération a intérêt et profit à garder son souvenir. Il faudrait cependant une plume plus exercée que la nôtre et une psychologie plus pénétrante pour en tracer un portrait fidèle. À ces défauts nous tâcherons de suppléer par l'affection fraternelle et par le souci de l'information précise et exacte. Le lecteur voudra bien retenir aussi que si nous pouvons donner l'impression de prodiguer les louanges, nous ne cédon en rien à un besoin conventionnel propre à certains hagiographes. Nous avons la conviction profonde et sincère de ne dire que la vérité en parlant des vertus et des qualités du cher disparu. Nos affirmations ne sont pas des épithètes que l'on pourrait indifféremment attribuer à n'importe qui.

Plus de quarante années vouées à l'éducation et à la formation d'éducateurs chrétiens, avec un sens aigu du devoir, avec un esprit surnaturel hors de l'ordinaire, voilà qui mérite d'être mis en lumière. Nous demeurons assuré que les amis

et les anciens élèves du père Lamoureux seront heureux de lire ces quelques pages. Elles leur permettront de conserver son souvenir bien vivace et de se faire une idée plus complète de la grandeur de l'homme qui a été pour eux, un phare dans la vie.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont aidé de près ou de loin à préparer cette courte biographie de l'un des plus grands éducateurs de la Province d'Ontario et d'un prêtre qui a su se dépenser, sans jamais compter, à la cause de la sauvegarde de la religion et de la langue chez notre jeunesse franco-ontarienne.

Nos remerciements vont en premier lieu au R.P. Jacques Gervais, o.m.i., supérieur du séminaire universitaire, à qui revient l'initiative de ce travail. Notre gratitude va également à tous ceux qui ont bien voulu lire notre manuscrit et nous faire des suggestions opportunes ou nous fournir les renseignements qui nous ont permis de mener cette tâche à terme. Parmi ces aides bénévoles, nous tenons à mentionner de façon particulière la révérende sœur Marthe-du-Sauveur, s.g.c., mademoiselle Isabelle Parent et les révérends Pères Eugène Guérin, o.m.i., Joseph Gravel, o.m.i., et Rodolphe Turcotte, o.m.i. Si ce travail a quelque mérite, c'est à eux tous qu'il le doit pour la plus grande partie.

Malgré les imperfections, nous espérons que cette biographie fera quelque bien en aidant à continuer l'œuvre du cher disparu. Quant à nous, nous nous y sommes appliqué comme à un devoir bien agréable rendu à la mémoire d'un confrère et, on nous permettra de le dire, à solder une dette de reconnaissance à l'endroit de celui qui n'a cessé d'entourer notre famille d'une affection, d'un intérêt et d'un dévouement constants.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.,

Séminaire universitaire,

le 31 mai 1958.

CHAPITRE PREMIER

Un bon écolier

René-François Lamoureux est né le 28 mars 1890, à Gardner dans l'État du Massachusetts, de Joseph Lamoureux et de Adélina Richard, Canadiens émigrés aux États-Unis. Quatrième enfant d'une famille qui en comptera six, il appartenait à un milieu profondément attaché à la foi catholique et qui fournit à l'Église un prêtre et une religieuse, sœur Mary of Saint Walburga.

On raconte qu'au retour de la cérémonie du baptême, la marraine, madame Bouthiette, déposa l'enfant dans les bras de sa mère en lui disant: «Adélina, je t'apporte un futur prêtre¹.» Était-ce simple désir de la marraine ou une espèce de vision prophétique? Il n'est pas facile de le déterminer, mais la marraine avait raison, comme nous le verrons par la suite.

L'enfant puisa au sein du foyer paternel les vertus fondamentales que l'on retrouvera plus tard chez le jeune homme et chez le prêtre: piété profonde, esprit de foi, de sacrifice et de dévouement. L'épreuve ne manqua pas non plus de façonner le caractère de l'enfant; à huit ans il avait la peine de perdre son père. La mère vit alors à l'éducation chrétienne de son fils et René fit sa première communion à un âge relativement peu avancé pour l'époque puisqu'il s'approchait du banquet eucharistique le 8 juillet 1900. Il conservera toujours vivant le souvenir de ce grand événement de sa vie d'enfant².

¹ Fait rapporté par la belle-sœur du père Lamoureux, madame Eva-M. Lamoureux, d'après une révélation de madame Joseph Lamoureux (Eva-M. Lamoureux à l'auteur, 2 juin 1958).

² Nous avons retrouvé, après sa mort, son certificat de première communion, signé par l'abbé A.-E. Langevin. Le père Lamoureux avait toujours conservé ce certificat parmi ses papiers.

L'école paroissiale du Saint-Rosaire n'existant pas à l'époque où René entra à l'école, il fut obligé de fréquenter l'école publique. Cependant, les parents Lamoureux, comprenant l'importance de l'éducation catholique, s'empressèrent de retirer leur enfant de l'école publique dès que les sœurs de la Présentation de Marie ouvrirent l'école paroissiale. Le jeune garçon y puisa une formation chrétienne en même temps qu'il apprit les rudiments de la science et des langues française et anglaise.

Il ne tarda pas à s'attirer la confiance de la maîtresse en charge de sa classe. Cette dernière devait-elle s'absenter, elle n'hésitait pas à confier la garde de son petit troupeau à René Lamoureux. Elle ne laissait pourtant pas un surveillant de tout repos, car René conservait les caractéristiques de son âge et surtout de son tempérament enjoué et remuant. On nous dit que la religieuse, bonne pédagogue, choisissait cet élève afin de lui donner l'occasion de se montrer sage durant son absence. Au dire de la sœur de René, sœur Saint Mary, l'institutrice ne réussissait pas toujours, ou pour être exact, ne réussissait jamais. Le professeur temporaire avait le devoir de dresser au tableau noir la liste des élèves récalcitrants ou trop bruyants et notre jeune espiègle, improvisé professeur, avait soin de dresser une longue liste de ces élèves sans manquer pour autant d'inscrire son nom en tête du palmarès nouveau genre³.

Notre écolier devenu un peu plus âgé, le prêtre de la paroisse fit appel à lui pour servir à l'autel. René fit ce service quotidien à l'église paroissiale jusqu'à l'arrivée des religieuses. Par la suite, il remplit les mêmes offices au couvent et cela jusqu'à son départ pour le Juniorat. Il eut donc très tôt l'avantage d'être en contact quotidien avec le prêtre et les religieuses.

³ Nous avons puisé ce témoignage dans une courte biographie du père Lamoureux, préparée il y a plusieurs années, par le frère Omer, é.c. (archives de l'Université d'Ottawa).

Au sortir de la classe, notre petit bout d'homme, bouillonnant d'activité, ne se croisait pas les bras. La natation et le jeu de baseball surtout trouvaient en lui un enthousiaste. On assure en particulier qu'il excellait dans le baseball et qu'il était un lanceur d'une grande dextérité.

Ces exercices sportifs lui permirent de se développer physiquement et constituèrent pour lui une distraction saine et profitable. Sportif, il le demeurera toute sa vie et il trouvera toujours un délassément agréable à suivre, à la radio ou à la télévision, les péripéties des diverses activités sportives, en particulier les joutes de baseball. Il s'y intéressera même durant sa dernière maladie. Parmi les souvenirs auxquels il semblait tenir le plus, on trouva, après sa mort, des petits extraits de journaux conservant le souvenir de joutes de balle où son équipe avait remporté la victoire. Pourtant nous devons ajouter, et c'est justice pour la mémoire du père Lamoureux, qu'ayant une horreur extrême de la paresse et des pertes de temps, il n'y consacrait que quelques rares moments de détente.

En 1904, le père Arthur Guertin, o.m.i., prédicateur à l'âme ardente et à la parole de feu et grand ami des jeunes⁴, se rendit à Gardner pour y prêcher la mission en compagnie de quelques autres pères Oblats. Le missionnaire s'éprit aussitôt d'une affection particulière pour son serviteur de messe, maintenant âgé de quatorze ans. Le père lui parla alors du Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, le petit séminaire des Oblats canadiens, et il n'eut pas de peine à conquérir le jeune homme. En fin psychologue qu'il était et après avoir appris les penchants du jeune Lamoureux pour la balle, le père n'omit pas de faire valoir, qu'à Ottawa, on possédait de vastes et beaux champs pour le baseball, terrains en face desquels les mauvais prés valonneux de Gardner faisaient piètre figure.

⁴ Sur le père Guertin, voir Henri MORISSEAU, o.m.i., *Un Apôtre canadien, le père Arthur Guertin... 1868-1932*, [Ottawa], les Editions de l'Université d'Ottawa, 1942.

René s'en ouvrit alors à sa mère. Excellente chrétienne, madame Lamoureux comprit parfaitement la grandeur de la vocation sacerdotale et religieuse et prit bien garde de s'opposer à l'appel du bon Dieu. D'autre part, mère réfléchie et sérieuse, connaissant la psychologie de l'adolescent, elle ne voulait pas que le désir de son fils de suivre le père Guertin à Ottawa fut l'effet d'un enthousiasme passager et juvénile. Aussi insista-t-elle pour que René remît son projet à l'année suivante, lui promettant que si son attrait persistait encore, elle n'y mettrait pas d'obstacle. Entre temps elle pria Dieu d'inspirer à son enfant la route à suivre.

René Lamoureux entra donc à l'emploi de la Heywood's Chair Factory. A partir de ce moment on eut dit que le malheur s'était abattu sur la maison. René perdit l'extrémité d'un doigt à la suite d'un accident à la manufacture et sa petite sœur fut frappée de diphtérie. La mère se demanda alors si ce n'était pas là un signe de la volonté de Dieu en faveur de la vocation de son fils⁵.

D'autre part, d'un caractère résolu, le jeune homme ne changea pas son dessein durant la période d'épreuve et de réflexion imposée par l'amour maternel et l'année suivante, fort de l'appui de sa mère, René partit pour le Juniorat.

René avait quinze ans lorsqu'il entra au Juniorat du Sacré-Cœur, en septembre 1905. Sa belle prestance et sa jovialité lui conquirent immédiatement tous les cœurs et il devint, en peu de temps, un véritable rayon de soleil au milieu du groupe des junioristes. Il possédait déjà, à cet âge, le don de se faire des amis. Studieux et intelligent, le nouveau junioriste se plaça vite à la tête de son cours et se classa

⁵ L'ensemble de ces souvenirs sur la vocation du jeune Lamoureux nous ont été fournis par les deux sœurs et la belle-sœur du père. Ils ne concordent pas en tous points avec ce que dira plus tard le père Guertin à l'occasion de la première messe de son protégé. Le père Guertin, parlant longtemps après l'événement, a certes fait erreur sur certains détails. (Lettres de Mme Eva Lamoureux, 2 juin 1958 et de Mme Beatrice E. Lovejoy, 2 juin 1958. Voir aussi la biographie précitée du frère Omer, é.c.).

bon premier en 1908 et en 1910⁶. Ses confrères, à l'unanimité, proclament ses succès scolaires et l'aide précieuse qu'il leur apportait à l'étude. Il posséda toujours à un haut degré le goût de la lecture sérieuse, mais, dit-on, parfois en temps défendu ! C'est au Juniorat qu'il fit le choix définitif de ses auteurs favoris qui demeureront toujours ses meilleurs amis ; ce furent, en français, Bossuet, Louis Veillot et Joseph de Maistre, et en anglais, Newman, Belloc et Chesterton.

Toujours studieux, René avait horreur de la paresse. Nous croyons en voir une preuve dans un court article qu'il écrivit, en 1909, dans *L'Étincelle*, petit journal publié par le Juniorat. Nous croyons y trouver d'abord son propre portrait, puis ensuite celui de l'étudiant qui lui déplait.

LES ÉLÈVES À L'ÉTUDE

L'IDÉAL

« Oh ! le beau spectacle que celui des élèves à l'étude ! Spectacle qui fait surgir dans nos cœurs des sentiments de regrets et d'espérance : de regret, puisque nous n'avons pas toujours su profiter, comme eux de nos heures d'études ; d'espérance, car demain ces étudiants seront des hommes capables de combattre avec vaillance et énergie pour l'Église et la patrie.

« L'étude chez la jeunesse actuelle est plus qu'une simple passion ; elle est en quelque sorte l'essence même de sa vie. Jamais guerrier, à la conquête des royaumes, ne déploya plus de zèle et d'ardeur, que les étudiants de nos jours n'en mettent à se bien instruire. Avec un plaisir esthétique ils puisent abondamment aux sources délicieuses du latin et du grec. Les mathématiques, jadis abstraites, ont pour eux des attraits et des charmes, qui manquent aux romans. Ils ne se

⁶ Bien que le jeune Lamoureux ne fut pas parfaitement préparé en français lorsqu'il arriva au Juniorat en 1905, il ne tarda pas à apprendre parfaitement cette langue durant son cours classique.

contentent pas d'une étude superficielle; avec Rabelais ils veulent *«rompre l'or et sugcer la substantifique mouelle.»*

«Leurs facultés intellectuelles concentrées sur un livre sont aussi insensibles aux distractions extérieures que celles du savant abîmé dans son sujet favori. Ils cherchent l'étude comme le voyageur des déserts cherche l'oasis, et ne le quittent qu'à contre cœur.

«Ils n'ont point conscience du temps, tellement ils se plaisent à orner leur intelligence de connaissances pour l'avenir. L'heure passe avec la rapidité d'un courant impétueux. Pour eux l'étude et le bonheur sont inséparables.

«Oui, spectacle vraiment digne de notre contemplation et de notre admiration !

LA RÉALITÉ

«Bon ! les élèves sont à l'étude depuis dix minutes. J'en vois qui n'ont pas encore songé à ouvrir leurs livres. Ils m'ont l'air de penser à rien profondément.

«Tout près de moi, quelqu'un fait du grec. Ses cinq doigts tachés d'encre passent et repassent à travers sa chevelure en désordre; l'œil voyage du texte au lexique, énorme «Alexandre» à colonnes serrées et formidables. En attendant le sens, le traducteur se ronge les ongles, tambourine de ses doigts fiévreux, se mord les lèvres, fait d'affreuses contorsions faciales; point de résultat ! Ah ! quelle vilaine langue !

«Mon voisin pioche un problème d'algèbre. Le crayon entre les dents, il regarde les chiffres sans les voir, songeant à l'admonition du professeur; il pose subitement les deux pieds sur les barreaux de sa chaise, se fixe les coudes sur le pupitre, se prend la tête à deux mains, revient à la charge, griffonne rageusement deux longues pages:— problème insoluble ! «Idem» pour le numéro suivant. — «Dire qu'il y a des gens qui aiment les mathématiques !»

«Jetant brusquement son algèbre de côté, avec une précaution et une tendresse infinies, il sort un livre de lecture. Puissance enchanteresse de la littérature ! Voici, maintenant que sa figure assombrie s'éclaire d'un large sourire !

«J'aperçois mon «grec» de tout à l'heure dans l'immobilité absolue. Est-il en extase devant le chœur des neuf muses, ou bien ravi par la musique de l'aède aveugle des Hellènes ? Point du tout : il savoure les pages toutes canadiennes de «Jacques et Marie».

«Pour quelques-uns, l'étude n'offre point de soucis ; elle passe trop rapidement. — Virgile dirait :

Tempus erat quo prima quies mortalibus aegris
Incipit et dono divum gratissima serpit.

«La fin de l'étude approche ; les regards sur l'horloge se multiplient ; les distractions suivent une progression géométrique ascendante ; les pupitres s'ouvrent et se referment ; les chaises remuent et gémissent ; les pieds grincent sur le plancher ; la cloche se fait attendre.

«Clang ! clang ! clang ! Enfin, c'est la fin ! Les livres rentrent pêle-mêle dans le capharnaüm ; à peine un dernier regard jeté sur une page plus intéressante.

«Allons nous distraire et nous reposer, disent ceux qui ont dormi⁷.»

«Allons nous distraire et nous reposer, disent ceux qui ont dormi.» Cette phrase montre que la seconde partie de l'article est une réprobation absolue de la paresse, et c'est bien la morale que René Lamoureux veut faire retenir.

À cette époque, René eut sans doute le goût d'écrire car il signe plusieurs articles dans le journal du Juniorat. Ce qui frappe cependant davantage, ce sont les thèmes développés qui lui seront particulièrement chers plus tard. Dans la

⁷ *L'Étincelle*, 1 mai 1909, p. 95-96.

livraison du 15 décembre 1909, sous le titre *La position du français dans les écoles d'Ontario*, il déplore l'absence du français dans ces écoles, puis dans le numéro du 1^{er} janvier 1910, sous le titre *Préparons-nous*, il écrit sur un sujet qui, le caractérisant lui-même, restera une de ses prédications constantes. Il écrit: «Plus que jamais aujourd'hui, la société et l'Église ont besoin d'hommes instruits, formés par un entraînement intellectuel constant et vigoureux; d'hommes énergiques qui auront assez de caractère pour ne pas reculer devant le devoir; d'hommes de principes, à convictions religieuses inébranlables, qui auront assez d'enthousiasme et d'ambition chrétienne pour se faire les chevaliers de toutes les causes justes. Lorsque la patrie est en danger il n'y a que les lâches qui refusent d'être soldats et de courir au feu...»

Et un peu plus loin: «Eh ! bien, il faut que le soldat chrétien s'arme lui aussi du glaive de la parole. C'est une nécessité qui s'impose aujourd'hui: car tout homme parle en public: le nettoyeur de rues dans les réunions ouvrières, aussi bien que le millionnaire dans l'assemblée des capitalistes. Une parole bien dite peut produire le même effet qu'un article bien écrit».

Le 15 janvier 1910, il écrit sur *Les écoles d'Ontario au point de vue du français. Quelques lacunes dans le système scolaire actuel. Les réformes nécessaires*. Dans ce dernier article, sans s'en douter sans doute, il fait allusion à son apostolat futur. «La fondation d'écoles pédagogiques où pourront se former les Canadiens français qui veulent se livrer à l'enseignement est devenue une nécessité. Enfin, il faut que les élèves de langue française aient des écoles secondaires bilingues pour continuer l'étude du français commencé dans les cours élémentaires.» Peut-être notre jeune homme ne fait-il que répéter les buts du Congrès d'éducation qui devait se tenir en 1910, mais il n'insiste pas moins sur la formation d'écoles pédagogiques, et c'est dans l'une de ces écoles qu'il passera trente-deux ans, après l'avoir fondée lui-même.

Le journalisme intéressa René Lamoureux dès son Juniorat. Il en comprenait l'importance et c'est probablement pour cette raison, qu'en 1910, il publia trois articles sur ce sujet dans *L'Étincelle*. Il en était déjà question dans *Préparons-nous*, et il y revenait le 15 mars et le 1^{er} mai dans *L'Ange de l'école et le journalisme catholique* et dans *Mgr de Mazenod et le journalisme*.

Au Juniorat, le futur oblat eut l'avantage d'être formé par des maîtres comme les pères Émile David, Achille Auclair, Georges Simard et Louis Le Jeune, tous professeurs d'une valeur intellectuelle supérieure. Parmi ceux-ci, on trouve des patriotes ardents et c'est à cette école que René Lamoureux puisa ses premières leçons de patriotisme.

Jeune homme réfléchi et sérieux, René Lamoureux n'avait pas pour autant perdu son esprit enjoué et toute son espièglerie. On rapporte qu'il aimait la taquinerie et la discussion, non seulement avec ses confrères, mais même avec ses professeurs. On signale en particulier le cas d'un professeur de littérature anglaise à l'Université, grand savant, auteur de plusieurs ouvrages aussi savants!, mais dépourvu de méthode et d'une originalité peu commune. Toujours prêt à rendre service! à ses confrères, René avait le don d'alléger l'atmosphère du cours d'anglais lorsqu'elle devenait trop lourde. Il lui suffisait alors de susciter une discussion ou de poser une objection fantastique avec son pince-sans-rire habituel. La leçon se transformait immédiatement en une conversation enjouée entre le professeur et l'élève. Sa charité le portait même un peu *plus* loin, peut-être même un peu *trop* loin! Notre savant professeur, distrait comme des savants savent l'être parfois, ne connaissait pas ses étudiants. Cette lacune chez le professeur tournait au grand avantage des élèves et permettait au jeune Lamoureux de remplir plus facilement son office de bon Samaritain. Lors des périodes d'interrogation, René devenait le porte-parole de la classe entière, puisqu'il répondait tout aussi bien à l'interpellation de messieurs Guibord ou Gravel qu'à l'appel de son propre nom, apportant

ainsi à ses compagnons de classe une aide aussi précieuse qu'appréciée.

Les condisciples de René ne furent pas toujours aussi heureux cependant et le père Lamoureux, dans son âge mûr, prenait plaisir à raconter comment un compagnon ayant copié son devoir de grec s'acquitta si bien de sa tâche qu'il transcrivit même la signature de René Lamoureux au lieu d'y apposer la sienne. On imagine facilement l'embarras des deux collégiens et l'humeur du professeur!

Notre junioriste s'intéressa aussi aux sports et continua de briller en sa qualité de « lanceur ». Il était, dit-on, le meilleur lanceur de son temps à l'Université d'Ottawa, à qui le Juniorat l'avait prêté avec le jeune Henri Morisseau pour jouer dans la première équipe.

C'est ainsi que René Lamoureux passa ses cinq années de Juniorat, tantôt sérieusement, tantôt de façon enjouée et un peu espiègle, partageant son temps entre l'étude, le jeu et la prière. Il se révélait un jeune homme bien vivant, et malgré ses bonnes manières, on n'y trouvait rien d'empesé. A la fin des humanités son cerveau était bien meublé et son cœur prêt à s'orienter définitivement dans la vie.

CHAPITRE II

Au service du grand Roi

Les années du Juniorat permirent à René Lamoureux de bien étudier sa vocation, d'en mieux comprendre les exigences, de l'estimer davantage et enfin de prendre une décision définitive.

Aussi lorsqu'arriva le mois de septembre 1910, l'ancien junioriste se dirigea-t-il vers le noviciat des Oblats de Marie Immaculée, à Lachine (aujourd'hui Ville La Salle), où il revêtit la soutane le 7 septembre de la même année.

Le frère Lamoureux passa cette année de probation sous la direction du père Joseph Benoît, maître des novices. Homme au cœur d'or, d'une régularité parfaite, le maître des novices se composait une attitude sévère et ne manquait pas de relever la moindre imperfection chez ses novices et de leur signaler même les plus petits manquements. L'atmosphère était donc favorable à l'acquisition du véritable esprit religieux. On ne pouvait pas, non plus, ne pas y prendre des habitudes sérieuses et profondes de régularité. Le frère Lamoureux y acquit cette ponctualité qui le caractérisera toute sa vie.

Notre novice se donna sérieusement à son travail de formation, mais le père Benoît n'était pas homme facile à satisfaire. Il participait un peu à la clairvoyance du Père éternel qui voit des imperfections même dans ses anges. Malgré cette sévérité du jugement du maître des novices, le rapport présenté au conseil provincial en 1911 se montre très favorable au candidat aux vœux.

Le maître des novices trouve d'abord que le frère Lamoureux jouit d'une très bonne santé, qu'il est fort, robuste et bien constitué. Il est poli, affable, affectueux, mais manifeste de l'indépendance. Le novice est porté à chercher la popularité

et à se complaire dans la compagnie des gens intelligents. Passant à son intelligence, le père maître la déclare brillante et affirme que le frère possède le plus beau talent de sa classe.

Le frère a toujours paru bien pieux, bon religieux, malgré quelques manquements surtout par rapport au silence. Par contre, il est très studieux, travaille avec ordre et méthode, mais ne se montre pas ardent pour les travaux manuels. Il possède une bonne voix pour la lecture et la récitation, mais pas très sûre pour le chant.

Enfin le frère est convaincu d'avoir la vocation¹.

Voilà l'opinion que l'on se faisait du frère Lamoureux à la fin de son noviciat. Si l'on n'a pas encore affaire à un religieux parfait, on se trouve du moins en face d'une nature très riche doublée d'une bonne volonté évidente et d'un candidat qui n'hésite pas à s'engager dans la voie choisie. Aussi lorsque le grand jour des vœux arrivera, le frère René Lamoureux entrera résolument dans la vie religieuse. Il prononça ses premiers vœux de religion le 8 septembre 1911.

Au lendemain de son oblation, le nouvel Oblat se dirigea de nouveau vers Ottawa pour y faire ses études de philosophie et de théologie au Scolasticat Saint-Joseph, dirigé par le père Guillaume Charlebois, o.m.i., qui demeurera supérieur jusqu'en décembre 1913, alors qu'il sera remplacé par le père Deus Dalpé (1913-1920).

Dès le 17 février 1912, alors que l'on commémore au Scolasticat, le centenaire de l'ordination du fondateur des Oblats, on voit le frère Lamoureux donner une récitation sur *Le vaillant évêque d'Icosie*². Par la suite, le frère se produira souvent en public, et toujours de façon heureuse. Ses succès en classe demeurèrent ce qu'ils avaient été au Juniorat,

¹ Archives Deschâtelets, Scolasticat Saint-Joseph, dossier Lamoureux, R.

² M^{sr} de Mazenod, alors qu'il était auxiliaire de son oncle au siège de Marseille, portait le titre d'évêque d'Icosie.

et on note en juin 1912, que le frère Lamoureux s'est présenté aux examens du baccalauréat en philosophie³ et l'année suivante qu'il a subi les examens de la licence⁴.

Tout en préparant ses examens du baccalauréat, le frère Lamoureux trouve le temps de préparer un discours pour la fête de la Saint-Jean-Baptiste sur «*Le Drapeau du Sacré-Cœur. Pourquoi⁵?*»

On recourra souvent au frère Lamoureux dans ce domaine et ses succès lui vaudront d'abord, durant plusieurs années la charge de président de l'Association Saint-Jean-Baptiste, cercle d'études et de conférences, et, plus tard, lorsqu'il fera parti du personnel, il en deviendra le directeur aumônier⁶.

L'Association Saint-Jean-Baptiste organisait chaque année une journée d'étude sur la bonne Presse, et on ne sera pas surpris si le frère Lamoureux parle souvent sur ce sujet. En 1913, il donnait une conférence *Louis Veillot: le journaliste écrivain et le journaliste polémiste et catholique*. Cette conférence faisait partie de tout un ensemble de récitations et de discours, par lesquels on voulait honorer Louis Veillot à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance.

Le père Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i., le futur cardinal-archevêque de Québec, appréciait ainsi le travail du frère Lamoureux, dans le *Codex historicus* de la maison. «La conférence, une œuvre de talent autant que de piété; — hyperbole mise à part, elle révèle chez l'auteur un talent qui sera magnifique de fond et de forme, si Dieu le conduit à son plein épanouissement. Quand on aura relevé un léger manque de saillie dans la division du travail, on aura à peu près reproché le seul défaut de ce qu'on puisse exiger dans

³ *Codex historicus* du Scolasticat, vol. 2, p. 53.

⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 222.

⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 155.

⁶ Il est président de l'Association Saint-Jean-Baptiste au moins en 1916 (*ibid.*, vol. 3, p. 75) et en 1917 (*ibid.*, vol. 3, p. 97). Le frère s'était spécialisé dans la question de la franc-maçonnerie.

un travail d'étudiant, — il ne reste plus qu'à admirer la pensée qui jaillit du sujet, qui est maître cette fois de lui-même, et qui s'est écoulée en un ruisseau naturel par l'âme du disciple; la forme, personnelle mais apprise de la plume de celui-là même qu'elle veut honorer. Le ciel garde dans une vertu égale à son talent ce jeune religieux, et la Congrégation trouvera en lui sûrement plus tard l'une de ses valeurs⁷.»

Quand on connaît la psychologie et la connaissance des hommes du père Villeneuve, on comprend quel compliment il adressait au jeune homme. Il montrait en même temps la source où le frère Lamoureux, étudiant de deuxième année de philosophie, avait puisé sa formation. C'était dans Louis Veuillot, son auteur favori.

En 1914, le frère Lamoureux agissait comme secrétaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste⁸ et le père Villeneuve notait lors d'une réunion de l'association : «Le rapport du sec. le f. Lamoureux de première tenue⁹.» On était donc toujours certain qu'en confiant un travail au frère Lamoureux, il s'en acquitterait avec brio.

Lors du quatrième congrès de Bonne Presse, organisé par les scolastiques, et tenu le 13 avril 1915, le frère déjà obligé à cette époque de ménager sa santé, prépara encore un rapport sur les *Devoirs du pasteur d'âme envers le journal catholique*. Le père Villeneuve se constitue une autre fois son critique et écrit : «Travail excellent, d'une force de logique et de convictions remarquables, digne d'être publié¹⁰.»

Ces nombreuses activités, jointes à une application soutenue au travail, finissaient par miner la santé du jeune religieux. Au cours de sa première année de théologie et quelques mois avant sa profession perpétuelle, le frère Lamoureux

⁷ *Ibid.*, vol. 2, p. 236.

⁸ *Ibid.*, vol. 3, p. 7. Le frère devait être secrétaire depuis le mois de septembre 1913.

⁹ *Ibid.*, vol. 3, p. 7.

¹⁰ *Ibid.*, vol. 3, p. 37. Au congrès de 1917, il lit «un très sérieux travail sur *Le mauvais journal*» (*ibid.*, vol. 3, p. 118).

souffrit d'une fatigue nerveuse et ses supérieurs l'envoyèrent en vacances dans sa famille. Il fut alors absent du scolasticat du début de juillet au 27 août¹¹.

Désireux de se rétablir complètement, notre théologien de première année, se rendit donc dans sa famille. En homme énergique, il prit les moyens les plus efficaces pour sortir de ses livres et de ses études. Il avertit sa mère qu'elle devait oublier, pour quelque temps, qu'il était scolastique, et voilà notre scolastique d'hier qui revêt ses habits d'autrefois, retrouve ses balles et ses gants, puis se distrait de tout son cœur dans son jeu favori: le baseball.

Pourtant, il pense au grand jour des vœux perpétuels qui approche et il s'y prépare sérieusement. Il éprouve la nostalgie de ses frères et le 27 juillet 1914, il envoie à ses confrères, une charmante petite lettre dans laquelle il trouve le moyen de taquiner chacun des scolastiques. Sa finesse et sa charité s'y montrent dans tout leur éclat. Passant ensuite à l'approche de sa donation totale, il écrit: «Il y a quelques jours je recevais mon obéissance et vous comprenez si c'est de tout cœur que j'en remerciai le bon Dieu. J'aurai donc le bonheur, incompréhensible dans toute son étendue, de faire avec mes confrères, dans votre vieille chapelle si pieuse, la profession perpétuelle de mes vœux de religion. Je compte sur vos bonnes prières afin que je puisse dignement me préparer à ce grand événement.

«Les bons soins de ma bonne maman et ma quasi absolue paresse intellectuelle produisent leur effet. On me dit que j'engraisse un peu. Je me sens mieux et j'espère bien au mois de septembre être le vieil homme que j'étais jadis.

«Je tiens à vous remercier tous de la charité vraiment fraternelle que vous m'avez toujours témoignée et d'une manière encore plus vive depuis que je subis l'épreuve de vivre loin de la communauté. J'ai bien hâte de me retrouver de

¹¹ *Ibid.*, vol. 3, p. 16-17.

nouveau au milieu de vous tous pour reprendre le seul train de vie qui m'aïlle bien¹².»

Le seul train de vie qui lui aille bien, c'est la vie d'Oblat. Pourtant il ne pourra jamais reprendre complètement sa vie absorbante d'étude, car il avouera lui-même, peu avant sa mort, que la vie d'étude lui fut toujours pénible.

Que le frère Lamoureux se soit bien préparé aux vœux perpétuels, nous en avons la preuve dans un rapport de son supérieur, le père Dalpé, rapport non daté, mais probablement envoyé au provincial avant l'oblation perpétuelle du frère.

Le supérieur note d'abord que le sujet est doué d'une très bonne santé, mais qu'il commence à ressentir des fatigues commandant la prudence; ce qui s'explique par le travail intense et profond auquel il s'est toujours livré. Le scolastique jouit d'un tempérament riche, bien proportionné. Le supérieur croit qu'il possède une certaine dose d'indépendance, une tendance à la critique, à se prononcer, mais extérieurement il a montré de la modestie et de l'humilité. Il a réparé au scolasticat les fautes et les négligences de son noviciat et ses efforts ont été couronnés de succès. Il a en outre manifesté une application constante et sérieuse au devoir et à la vertu. On a affaire à un homme mûr, réfléchi, instruit, expérimenté par le contact fréquent et assidu des livres, agissant par principe et avec réflexion. Obéissance, humilité, dévouement, charité, tout est pondéré et réfléchi. Il possède aussi une intelligence vive, un jugement sûr et juste, une volonté énergique, un cœur affectif, une imagination riante, en somme, un bel ensemble de qualités extérieures et de facultés riches qui en font un excellent sujet.

Il jouit d'un beau caractère. Il est aimable, très sociable et populaire, sensible, ouvert, franc, jovial, affable et complaisant avec tous. Au point de vue des études, le frère Lamoureux

¹² Archives Deschâtelets, Scolasticat Saint-Joseph, dossier Lamoureux, R.

est un intellectuel, grand lecteur et très sérieux. Dans l'ensemble c'est le plus beau talent de sa classe et même, de l'avis du supérieur, de tous les scolastiques. On craint pourtant un peu de dilettantisme. Possédant beaucoup de ressources et d'initiative, le scolastique peut réussir dans tous les ministères. Tel qu'il se présente, dit le supérieur en terminant, le frère Lamoureux est un sujet d'élite¹³.

Muni d'un tel rapport, le frère Lamoureux prononça ses vœux perpétuels dans toute la ferveur de son âme pieuse et réfléchie, le 8 septembre 1914.

Après son oblation perpétuelle, il continua ses études préparatoires au sacerdoce. Afin de ménager sa santé, on ne lui permit cependant pas de se présenter à l'examen du baccalauréat en théologie après sa deuxième année de théologie, mais seulement durant sa dernière année de Scolasticat, en 1917.

Durant son Scolasticat, le frère Lamoureux restera en relation avec le père maître du noviciat et on admire l'abandon avec lequel il écrit. Nous avons retrouvé cette lettre au père Jodoin, maître des novices, en date du 1^{er} septembre 1915. Il écrit : «*De mon infirmerie*¹⁴»

«J'ai reçu ce matin votre missive. Mes félicitations les plus sincères et empressées à l'occasion de votre entrée dans la profession médicale. Je me ferai toujours un plaisir de mettre à votre disposition mes deux années et demie d'expérience dans la faculté.

«J'ai peine à croire que votre équipe de balle au camp puisse rivaliser avec la nôtre. Tout de même j'ai confiance qu'avec l'entraînement que vous ne manquerez pas de leur donner ils pourront faire assez bonne figure à leur arrivée l'an prochain.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Durant son Scolasticat, le frère Lamoureux fut infirmier durant quelques années, emploi dans lequel il manifesta beaucoup de dévouement.

«Notre jeu de «Lawn Tennis» produit chaque jour quelque étoile et sous peu nous en aurons tout un firmament qui resplendiront toutes plus brillantes les unes que les autres. Si vous voulez m'en croire — les bougies du noviciat — pour brillantes qu'elles soient — ne feront pas beaucoup d'éclat.

«Je constate que vous voulez vous racheter sur le jeu de paume, puisque vous allez en construire un qui aura 62 pieds de longueur, 31 de largeur, 25 de hauteur et 20 de profondeur. C'est d'ailleurs la grandeur de nos jeux de sorte que nous pourrons nous rencontrer sur un terrain commun.

«Badinage à part je dois vous féliciter de votre belle année de novices. S'ils nous arrivent tous l'an prochain aussi gais et aussi bons religieux que ceux qui nous sont arrivés cette année, le Scolasticat verra de beaux, très beaux jours. On mène contre nous une campagne diabolique en certains centres: il faut que nous nous recrutions plus que jamais afin d'accomplir toujours notre œuvre d'apostolat.

«Nous entrons ce soir en retraite. Je me recommande à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de votre communauté. Demandez au bon Dieu qu'il fasse de tous les scolastiques des apôtres et de bons religieux oblats.

«Croyez-moi toujours, mon révérend père, un scolastique qui renouvellera ses vœux perpétuels avec autant d'enthousiasme qu'il le fit l'an dernier et qui se sent l'homme le plus heureux du monde depuis qu'il signe

René Lamoureux, O.M.I.¹⁵»

Sa troisième année de théologie terminée, le frère René Lamoureux recevait l'onction sainte des mains de l'archevêque d'Ottawa, M^{gr} Charles-Hughes Gauthier, le 17 juin 1916. Le lendemain, il célébrait sa première messe dans l'église Notre-Dame de Hull. Ce fut une grande fête de famille. Le curé et

¹⁵ Archives provinciales O.M.I., dossier Ottawa : Scolasticat.

le protecteur du père Lamoureux, M. Jules Gratton, de West Gardner, l'assistait à l'autel, tandis que dans l'assistance recueillie, on remarquait la vénérable mère du nouveau prêtre, ses deux frères et ses trois sœurs, son parrain et sa marraine et sa première maîtresse de catéchisme.

Après l'Évangile, le père Arthur Guertin, o.m.i., curé de la paroisse et instrument providentiel dans la vocation du jeune prêtre, donna le sermon de circonstance. Le père ne manqua pas de faire l'histoire de cette vocation.

«Pendant le carême de 1905, disait-il, alors que j'étais missionnaire à Montréal, la bonne Providence me conduisit un jour à West Gardner, pour y prêcher les saints exercices d'une retraite. Gardner est une des plus florissantes paroisses canadiennes-françaises des Etats-Unis.

«A peine avais-je séjourné quelques jours au presbytère que je fus frappé de la piété et du zèle sacerdotal du personnel de la cure; mais ce qui me surprit et m'édifia encore davantage, ce fut de constater l'empressement de cette brave population à profiter de la parole de Dieu. L'Église ne désemplissait pas et à l'exercice de 5 heures le matin, tout le monde était au poste exactement comme le soir. Des centaines d'hommes et de jeunes gens devaient marcher plusieurs milles chaque matin, déjeuner sur le pouce et courir s'enfermer pour dix ou douze heures de manufacture.

«Naturellement je me persuadai bien vite que dans une terre si féconde et si bien cultivée le bon Dieu devait avoir laissé tomber la semence de plus d'une vocation religieuse et sacerdotale. Je tendis donc discrètement mes filets.

«Déjà quelques enfants de l'école paroissiale avaient répondu à mes avances, quand un soir, après la bénédiction du S. Sacrement, je vis s'avancer vers moi, un peu confus, un peu embarrassé un jeune ouvrier.

«—Et moi aussi, soupira-t-il, je serais bien content de faire un prêtre. Vous en avez parlé à plusieurs de mes amis; pourquoi ne me demandez-vous pas ?

«Mais, mon pauvre enfant pardonnez-moi. Je savais que vous aviez commencé à travailler et je croyais que vous aviez renoncé à tout jamais à faire des études.

«J'ai toujours désiré être prêtre depuis ma première communion . . . !

«— Eh bien parlez-en à vos parents. Je suis bien prêt à vous donner mon aide.

«Le cas n'était pas facile. La mère était veuve, chargée d'enfants en bas âge, et Albert le fils aîné, qui depuis cinq ou six ans sacrifiait tout son salaire pour le soutien de la famille, devait se marier au printemps.

«Il y eut des larmes, de ferventes prières, de douloureux sacrifices; mais la retraite n'était pas finie, que le fils aîné avait pris sa décision.

«Il m'arriva un soir, le cœur gros, et me dis simplement :

«Si vous croyez que le bon Dieu a des vues sur mon petit frère René, poussez-le, je continuerai de soutenir la famille pour quelques années; ma fille est assez généreuse et assez chrétienne pour m'attendre.

«Depuis cette mémorable soirée, onze années se sont écoulées et l'enfant ouvrier de Gardner est devenu ce jeune prêtre qui vient célébrer avec vous sa première messe¹⁶.»

Ces mots du père Guertin montrent à quel milieu appartenait le père Lamoureux. Si son frère Albert était assez généreux et chrétien pour retarder son mariage et si sa «fille» comprenait suffisamment la valeur du sacerdoce pour «atten-

¹⁶ *Bulletin paroissial de Notre-Dame de Grâce*, Hull, vol. 5, 25 juin 1916, n° 28, p. 1-2. Nous avons vu plus haut, p. 12, note 5, ce qu'il faut penser de certains détails de cette narration du père Guertin.

dre» cinq ans, René Lamoureux possédait, lui aussi, les sentiments propres aux grandes âmes.

Le père n'oubliera jamais cet acte de charité accompli par son frère et il y pensera en particulier vingt-cinq ans plus tard. Il écrivait en effet au père Eugène Guérin, le 2 février 1939: «Mon frère aîné doit célébrer le 29 février le vingt-cinquième anniversaire de son mariage. Le plus âgé de six enfants, c'est lui qui, à la mort de mon père, alors que j'avais huit ans, s'est sacrifié pour les autres. Après la Congrégation, c'est à lui que je dois ma vocation: il n'a voulu se marier qu'après l'émission de mes vœux. J'aurais voulu pour lui témoigner ma gratitude, célébrer la messe jubilaire à laquelle tous les miens assisteront¹⁷.» Le père ajoutait cependant qu'il ne voulait pas embarrasser l'autorité en demandant une telle permission et qu'il se soumettrait de bon cœur à la décision qui serait prise.

Le nouveau profès s'était bien préparé à ce grand jour des vœux et le père Dalpé rédigeait à l'intention des supérieurs majeurs un rapport très élogieux. Il insistait sur la santé ébranlée du frère, mais annonçait une grande amélioration. Il avait fait beaucoup d'efforts pour corriger ses défauts et donnait des preuves d'une grande vertu. Taquin par nature, sarcastique, maniant facilement l'ironie, le jeune homme se surveillait pour ne pas manquer à la charité. Admiré et estimé de tous, il était humble, soumis, charitable, pieux, dévoué; vertus procédant d'un effort généreux. Il possédait des facultés intellectuelles brillantes et solides faisant de lui le scolastique le plus complet, le plus brillant et le plus fort. Dans les études, il se montrait plein d'ardeur et ses succès sans cesse brillants l'avaient toujours placé au-dessus de ses compagnons. Ses succès avaient toujours été brillants. En un mot, on pouvait compter sur le frère Lamoureux, plein de ressources et d'initiatives¹⁸.

¹⁷ Archives provinciales O.M.I., dossier Lamoureux, R.

¹⁸ Archives Deschâtelets, dossier Lamoureux, René.

Le jeune père termina son Scolasticat en s'occupant encore de l'Association Saint-Jean-Baptiste et dans la préparation du baccalauréat en théologie. Sa santé pourtant demeurait fragile, car au cours des vacances de 1916, il se rendit, en repos, à la maison de Ville-Marie. Cette vacance qui lui permit de terminer ses études, ne le rétablit pas complètement, et le père Duvic note dans son rapport de 1917, que le père était malade depuis trois ans. On lui avait donné tous les repos et les ménagements possibles, mais ses fatigues nerveuses persistaient : il souffrait d'insomnies, d'incapacité au travail à certaines heures. Tout cela dépendait de son absorption dans l'étude et de son acharnement au travail. Il fallait user de toutes sortes de moyens pour l'empêcher de travailler.

Le supérieur énumérait encore une fois les qualités du père qui avait très bien profité de son temps de formation à tous points de vue. C'était un jeune homme d'une réelle vertu, doué d'un très beau et très solide talent, distingué dans ses manières, pieux, humble, soumis, dévoué, équilibré, pondéré, intéressant et charmant causeur, franc, jovial, studieux, érudit, travailleur ardent et constant, plein de ressources et de savoir-faire, un sujet d'élite qui ferait un excellent professeur¹⁹.

La préparation du jeune prêtre à l'action était terminée. On l'avait même appliqué à la prédication anglaise et à la paroisse Sainte-Famille au cours de sa dernière année de Scolasticat et le succès obtenu répondait aux espérances.

Le mois de juin 1917 apportait l'obédience aux nouveaux prêtres de 1916. Où enverrait-on le père Lamoureux? On n'ignorait pas son désir des missions indiennes. Les lui avait-on laissé entrevoir ou espérer? Nous croyons que non, car le supérieur ne fait jamais mention de ce désir dans ses rapports.

Ayant vu le frère et le jeune père à l'œuvre, considérant le bel ensemble de ses qualités et ses aptitudes à l'enseignement on ne dut envisager pour lui que cet apostolat. Sa popularité

¹⁹ *Ibid.*

au Scolasticat, l'estime que les frères lui portaient, le dési-
gnaient comme futur formateur d'Oblats. Ses supérieurs déci-
dèrent donc que le père Lamoureux resterait au Scolasticat
Saint-Joseph, en qualité de directeur et de professeur.

CHAPITRE III

Prémices sacerdotales

L'autorité décidait donc que le père Lamoureux dépense-rait ses premières années de sacerdoce à la formation de religieux et de prêtres. Dans cette charge comme durant son Scolasticat et durant toute sa vie d'ailleurs, il se montrera religieux exemplaire, prêtre édifiant et travailleur acharné. En un mot il ne se démentira jamais.

On eut vite recours à ses talents de prédicateur et de directeur, car au cours de l'été 1917, on lui confia la prédication d'une retraite fermée au Scolasticat¹. Par la suite le père prêchera souvent ces exercices, soit au Scolasticat, soit dans d'autres maisons de la province des Oblats. Il donnera aussi des sermons dans plusieurs paroisses, soit en français, soit en anglais, et on n'hésitera jamais à avoir recours aux talents et au dévouement du père. Il prêchait évidemment plus souvent à l'église Sainte-Famille, située sur les terrains même du Scolasticat, et on parle encore de ses sermons où la verve du professeur d'éloquence se manifestait pleinement.

Le père fut aussi chargé en 1919 de la direction de l'Association Saint-Jean-Baptiste, dont il avait été autrefois le secrétaire et le président. Ici encore son dévouement ne connut pas de bornes.

C'est de la même époque que date sa prédication aux religieuses. En 1921, il prêchait, en anglais, à une cérémonie de profession à la Maison-mère des Sœurs Grises de la Croix, à Ottawa. Il y allait pour la première fois, mais ce ne devait être que le début d'une longue série de prédications à ces méritantes religieuses.

¹ Cette œuvre avait été commencée au scolasticat en 1911 et on note que c'est la première fois que la chose se pratique dans la région (*Codex historicus* du Scolasticat, vol. 2, p. 78).

Son travail principal au Scolasticat, fut cependant le professorat. On lui assigna tout d'abord l'enseignement de l'apologétique en théologie. Puis avec le cours des années, sa santé s'améliorant, ses supérieurs ajoutèrent à son programme. Il professa l'écriture sainte en philosophie et l'éloquence sacrée. En 1922 on lui confiait le soin des frères coadjuteurs du Scolasticat².

On rapporte que ses leçons de théologie fondamentale et d'écriture sainte, toujours préparées avec le soin que le père Lamoureux savait y mettre et illustrées d'exemples concrets, sont demeurées des leçons modèles. Ses élèves conservent un excellent souvenir du professeur qui se donna corps et âme à son enseignement et à ses étudiants. Dès le début de sa carrière, on pouvait observer la conscience professionnelle et le souci du devoir d'état qui caractériseront toujours ce grand éducateur.

Les anciens se rappellent le dévouement inlassable du père dans son enseignement de l'éloquence sacrée. Innombrables sont les heures et les jours sacrifiés par le jeune professeur à préparer les scolastiques, soit à des récitations, soit à des discours ou des sermons. Conscient de l'importance capitale de la prédication de la parole de Dieu, le père Lamoureux avait à cœur que tous les futurs Oblats dont il avait la responsabilité se rendissent aptes à ce saint et difficile ministère.

Tout cela, le père l'accomplissait malgré une santé amoindrie, mais avec l'enthousiasme et l'application d'un homme en parfaite santé.

En plus de son enseignement il trouva le moyen, en 1923, d'obtenir le titre de docteur en philosophie.

Le père Lamoureux était heureux au Scolasticat, trop heureux peut-être. C'est pourquoi la Providence décida que son séjour serait de courte durée. Il ne s'y dévoua que six

² Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve à Georges-Etienne Villeneuve, 29 novembre 1922 (archives provinciales O.M.I., dossier Ottawa: Scolasticat).

ans. L'obéissance l'appèlera ailleurs, mais cette fois, ce sera pour la vie.

L'Association Canadienne-française d'Éducation de l'Ontario ayant demandé à l'Université d'Ottawa d'établir une École de Pédagogie pour la formation d'instituteurs et d'institutrices bilingues pour les écoles franco-ontariennes, les supérieurs se mirent à la recherche d'un homme d'expérience qui en dirigerait les destinées. Le père Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i., supérieur du Scolasticat, ayant remarqué les qualités d'esprit et de cœur du père Lamoureux, le proposa à ses supérieurs majeurs. Le supérieur ne considérait alors que le bien des écoles de l'Ontario, car s'il pouvait en coûter au père Lamoureux de quitter son premier champ d'apostolat, on ne peut supposer que le père Villeneuve laissait partir de gaieté de cœur un collaborateur si précieux. Ne disait-il pas lui-même, au départ du père Lamoureux : « Nous vous donnons ce que nous avons de meilleur, mais comme la cause en jeu est des plus nobles, nous consentons avec plaisir au sacrifice qui s'impose. »

L'année précédente, alors que le provincial songeait à nommer le père Lamoureux supérieur du Juniorat, le père Villeneuve s'y était opposé disant : « Ce serait ébranler un édifice pour en étayer un autre³. »

Une fois son choix fixé sur le père Lamoureux pour l'École normale, le père Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, demandait au père Georges-Étienne Villeneuve, provincial de donner au nouveau principal, une obéissance en règle. Il écrivait : « Le Père Lamoureux s'occupe officieusement de la Faculté de pédagogie. Il faudra bien lui obtenir une obéissance formelle au plus tôt : cela le stimulera. L'œuvre en vaut la peine, elle entre bien dans le rôle que nous assigne notre Université dans la province d'Ontario . . . Tout en faisant modeste, l'œuvre s'impose⁴. »

³ J.-M.-R. Villeneuve à G.-E. Villeneuve, 15 octobre 1922 (*ibid.*).

⁴ Le 7 juin 1923 (*ibid.*).

Le père Villeneuve ne se repentit jamais d'avoir offert le père Lamoureux à son provincial, et ce dernier, de même que les autorités de l'Université d'Ottawa, ne pouvaient confier en de meilleures mains l'œuvre si importante de la formation des instituteurs de la province.

Que le père Lamoureux ait laissé de regrets unanimes au Scolasticat et que son départ ait causé un vide difficile à combler, personne ne s'en étonnera. Aussi le rédacteur du *Codex historicus* s'étend-il longuement sur la perte consentie par le Scolasticat. On nous permettra de citer cette belle page en entier.

«Le P. Lamoureux reçoit son obédience pour l'Université d'Ottawa et nous quitte vers la fin de juillet. Le Scolasticat fait dans sa personne une lourde perte. Simultanément ou successivement professeur de théologie fondamentale, d'Écriture sainte en philosophie et d'éloquence depuis six ans, il déploya dans ces différentes branches de grandes qualités d'intelligence, de cœur, de dévouement. C'est dans la classe d'éloquence et la direction de l'Association S. J.-B. surtout qu'il brilla avec le plus d'éclat. Orateur lui-même d'une grande solidité et d'une particulière énergie il donna à l'éloquence au Scolasticat une puissante impulsion qui produisit d'admirables résultats. Il se dépensa sans mesure en classe mais plus encore dans la correction des travaux et dans la préparation individuelle de chaque Frère à la diction, au débit et au mouvement oratoire. Grâce à lui l'éloquence a repris la place qu'elle doit occuper dans une maison où l'on forme des missionnaires.

«Son influence ne fut pas moins grande au point de vue moral et religieux. Son esprit religieux, sa grande charité faite de discrétion et de délicatesse, son dévouement sans bornes, la sagesse de ses conseils et de ses directions ont fait de lui un modèle du prêtre éducateur. Aussi sera-t-il profondément regretté du R. P. Supérieur, de ses confrères et des Frères scolastiques et convers.

«Ses belles qualités l'ont désigné à un poste plus élevé. Il fut appelé par le R.P. Provincial à organiser et à diriger la faculté de pédagogie que l'Université vient de fonder dans ses murs. Nous lui souhaitons les plus brillants succès dans cette œuvre religieuse, sociale et nationale⁵.»

C'est véritablement un diplôme de perfection que lui décerne ici le père Anthyme Desnoyers, rédacteur du *Codex historicus*. Diplôme bien mérité, et l'avenir montrera que le père Lamoureux méritera toujours le même témoignage.

Il avait pourtant été particulièrement favorisé par la Providence, car à l'époque où il se trouvait au Scolasticat, les hommes supérieurs n'y manquaient pas: tels le futur cardinal-archevêque de Québec, le père Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, le père Anthyme Desnoyers qui devait devenir assistant général des Oblats durant plus de vingt ans (1932-1953), le père Deus Dalpé, les pères Charles Charlebois, fondateur du *Droit* et grand défenseur des écoles franco-ontariennes, Georges Simard, François Blanchin, profond professeur de théologie dogmatique, Jean Duvic, professeur de morale et de droit canonique, Gilles Marchand, futur provincial de la province de l'Est du Canada, Léon Bouvet, futur supérieur du Juniorat et homme d'une régularité et d'un esprit religieux rares.

Il n'y a aucun doute que la personnalité déjà si riche du père Lamoureux gagna immensément au commerce de ces Oblats qui tous firent leur marque dans la Congrégation.

Parmi le groupe des scolastiques, compagnons ou disciples du père Lamoureux, on remarque aussi de grands Oblats. Pour n'en signaler que quelques-uns, mentionnons le T. R. P. Léo Deschâtelets, supérieur général, le frère Paul-Émile Lavallée, dont le cardinal Villeneuve a proclamé les vertus dans *L'Un des Vôtres*, Nosseigneurs Joseph Bonhomme et Henri Belleau.

⁵ Vol. 3, p. 278-279.

Le futur principal de l'École normale avait donc eu l'avantage de vivre de 1911 à 1923 dans un milieu religieux fervent et dans une atmosphère intellectuelle particulièrement intense. La Providence qui veillait sur les écoles franco-ontariennes avait pris soin de préparer dans le silence et le secret, celui qui durant plus de trente ans, travaillerait avec une main de maître à la formation des instituteurs et des institutrices destinés à conserver dans la province d'Ontario les trésors de la foi catholique et de la langue française dans le cœur de milliers et de milliers d'enfants.

Le principal de l'École normale

Au plus fort de la bataille pour la revendication des droits scolaires des Franco-ontariens, l'Association d'Éducation canadienne-française de l'Ontario avait donc demandé à l'Université d'Ottawa d'organiser une École de pédagogie pour la formation de maîtres et de maîtresses bilingues. Il fallait trouver un homme convaincu, capable de combattre si nécessaire, bon organisateur et pédagogue. Nous l'avons vu, on songea au père Lamoureux.

En septembre 1923 donc, le père s'installait dans un pauvre édifice appartenant à l'Université et construit à la hâte après l'incendie de 1903. Pour donner une idée de sa beauté architecturale, le «pavillon» qui abriterait désormais l'École de Pédagogie était décoré du beau nom de «poulailler».

L'installation matérielle était rudimentaire et pauvre. Mère Saint-Paul, s.g.c., donnait, en 1933, ses impressions sur l'établissement : «Imaginez, disait-elle, une vingtaine de bureaux assortis, groupés en demi-cercle autour d'une humble tribune, au plafond des poutres saillantes, mal supportées par deux fluettes colonnes, un seul tableau noir, quelques reproductions de grands maîtres et vous pourrez vivre la scène. Traversez la classe et saluez en passant, l'imposante fournaise aux tuyaux gris. A droite, un bureau exigu, — il se mesure en trois pas, où se trouve le Révérend Père Principal¹.»

L'organisation matérielle était pauvre et elle le restera jusqu'en 1931. Si les édifices spacieux, majestueux et bien adaptés peuvent rendre l'acquisition de la science plus facile, ils ne sont pourtant pas la première chose à laquelle on doit songer quand il s'agit d'établir une maison d'enseignement. Le père Lamoureux le savait parfaitement, et s'il essaie de

¹ *Annuaire de l'École normale*, 1933, p. 11.

faire disparaître un peu de la laideur de son premier local en y disposant ici et là quelques «reproductions de grands maîtres», il se donne beaucoup plus de peine et de soucis pour trouver les «grands maîtres» qui ornent les intelligences des futurs responsables de l'éducation française et catholique des enfants ontariens. Il sut alors grouper autour de lui les meilleurs pédagogues franco-ontariens du temps, MM. Aurélien Bélanger et Louis Charbonneau, puis il fit appel aux pères Alexandre Lajeunesse et Joseph Gravel ses confrères de l'Université. Ensemble, ces sauveurs des écoles ontariennes se mirent résolument à l'élaboration des programmes pédagogiques qui devaient former les dix-huit élèves de la première génération et les innombrables étudiants qui suivront la trace de ces premiers diplômés de l'École de pédagogie de l'Université d'Ottawa.

Dans l'organisation du programme d'études, le père «a su respecter les devoirs dictés par le passé, comprendre et mesurer les réalités du présent et prévoir les besoins de l'avenir²» et c'est pour cela qu'il a réussi à orienter l'éducation des enfants français et catholiques, dans la voie qui assure la conservation d'un patrimoine précieux et la préparation d'un avenir prometteur.

L'École de Pédagogie continua son travail sous l'égide de l'Université jusqu'en 1927. A cette époque, elle changea de local et acquit un champ d'action plus large.

Si l'École se transportait dans un nouvel édifice en 1927, c'était encore une organisation de fortune. Quittant le «poulailler», édifice de brique que l'on peut encore voir sur la rue Laurier, tout près de la rue Cumberland, l'École s'installait dorénavant dans le «Musée». Évidemment les normaliens n'avaient pas de veine, puisque du «poulailler» ils passaient au «musée»! Ce dernier édifice de pierre, construit avant

² Philippe CORNELIER, o.m.i., *Le Père René Lamoureux, o.m.i. 1890-1958*, dans *Les Notices nécrologiques*, Province du Canada, Saint-Joseph.

l'incendie de 1903 pour servir à l'enseignement des sciences, portait officiellement le nom d'Édifice des Sciences, mais parce qu'un musée d'histoire naturelle y fut longtemps logé, le nom de Musée prévalut pour désigner la bâtisse. L'École y restera jusqu'en 1931, alors qu'elle possèdera enfin un local bien à elle et parfaitement adapté à ses fins. Local, dû cette fois à l'action du père Lamoureux³. La nouvelle école passait alors pour la plus belle de la Province.

Le changement d'édifice pourtant n'était pas le changement essentiel. Le gouvernement provincial avait institué une enquête connue sous le nom d'enquête Scott-Merchant-Côté, chargée d'étudier la question scolaire bilingue ontarienne. L'étude des enquêteurs gouvernementaux concluait au besoin de s'orienter vers une politique plus libérale à l'endroit des Franco-ontariens en matière d'éducation. On reconnut aussi la nécessité d'établir une École normale bilingue dans la province. Où placer cette école ? et surtout où trouver un principal compétent ? Ottawa semblait un centre naturel, l'École s'étant déjà acquis une réputation enviable. Quant au principal, tout en reconnaissant la valeur incontestée du père René Lamoureux, il restait à le faire agréer par le gouvernement provincial.

C'est alors que M. Côté prépara une entrevue entre le D^r Merchant, représentant du Département de l'Instruction publique, et le père Lamoureux, principal de l'École de Pédagogie et représentant de l'Université d'Ottawa. Cette entrevue restera à jamais mémorable dans l'histoire des Canadiens-français de la province d'Ontario. Le père Lamoureux discuta avec le représentant du gouvernement de la formation des futurs instituteurs qui avaient besoin d'une bonne préparation à l'enseignement adéquat des deux langues officielles dans les écoles bilingues de la province, c'est-à-dire dans les écoles fréquentées par les jeunes Franco-ontariens. Le lendemain de

³ Voir la lettre du D^r Merchant au père Lamoureux, 14 avril 1931 (archives de l'Université d'Ottawa) et *Codex historiques* de l'Université, 16 mars 1931, vol 2, p. 85.

l'entrevue, dit M. Amédée Beneteau, je vis que les choses prenaient une bonne tournure quand le docteur Merchant me dit : «This Father Lamoureux is a pretty smart fellow». Le principal avait conquis la confiance et l'admiration du représentant du gouvernement.

Quelques semaines plus tard, à la grande satisfaction des Franco-ontariens, le gouvernement annonçait la création d'une école normale bilingue, ayant comme directeur un prêtre, le père Lamoureux⁴.

Durant les sombres années de 1912 à 1927, personne n'aurait eu la présomption de prédire qu'un jour, les Canadiens-français de l'Ontario posséderaient leur propre école normale dirigée par un prêtre. C'était presque un miracle!

Le docteur Merchant, homme juste et loyal, était aussi très autoritaire et très intransigeant. On peut se demander ce qui serait advenu si M. Merchant avait affronté un homme possédant un tempérament semblable au sien. Les conséquences auraient pu être désastreuses pour les écoles. A ce titre donc, le père Lamoureux mérite parfaitement le titre de «fondateur» de l'École normale bilingue de la province.

Le père remportait sa première victoire contre le Dr Merchant. Il restait un second combat à livrer. Il fallait désormais obtenir de nouveaux professeurs et le père ne pouvait se contenter que de ceux qu'il considérait les meilleurs. Il connaissait bien M. Roger Saint-Denis et fixa son choix sur ce professeur. À la première entrevue avec le Dr Merchant, le nouveau principal ne put obtenir gain de cause, car l'officiel du gouvernement assurait que M. Saint-Denis était déjà nommé inspecteur des écoles bilingues. Le père tint bon, argumenta, mais essuya un refus. Une seconde entrevue produisit le même résultat. Le Dr Merchant ne savait pas à qui il avait affaire. Le père Lamoureux désirait ce profes-

⁴ Le père était nommé le 30 septembre 1927 (Merchant à Lamoureux, 30 septembre 1927) (archives de l'Université d'Ottawa). M. Roger Saint-Denis était nommé en même temps.

seur et il ne lâcherait pas avant de l'obtenir. Dans une troisième entrevue, le Dr Merchant dut baisser pavillon et se rendre aux exigences du principal⁵. Un second point était gagné.

Une école bilingue doit pourtant posséder un bon professeur d'anglais. Nouvelle bataille pénible et longue, mais encore une fois, le père Lamoureux fut vainqueur et M. Edward Watson fut à son tour nommé professeur à l'École normale⁶. Le père n'accepta, dans la suite, que des professeurs de haute qualification et de grande intégrité morale et professionnelle.

Le véritable travail du principal commençait à peine. L'École était fondée, on possédait de bons professeurs, mais il fallait réorganiser l'ancienne École de façon à ce que la nouvelle put rivaliser avec les autres écoles officielles de la Province. Le père n'ignorait pas que selon le mot de Newman: «tout grand succès se paye d'un grand sacrifice». C'est ainsi que durant trente-deux ans, il mettra toute son énergie, tous ses talents au service de la cause qui lui tenait tant à cœur, dit encore M. Bénétiau. Il n'a jamais compté les heures consacrées à la formation des futurs instituteurs. Dès huit heures du matin, la porte de son bureau s'ouvrait et le père commençait à prodiguer à ses élèves soit des conseils propres à favoriser un meilleur enseignement, soit des paroles d'encouragement afin de relever une âme abattue. Le soir, on était encore assuré de trouver le principal à son bureau.

Conscient de sa mission, le père Lamoureux, qui n'avait jamais eu l'avantage de poursuivre des études supérieures en pédagogie, profita de tous ses moments libres pour se livrer à l'étude. Il se rendait parfaitement compte aussi que celui qui n'étudie pas a peu de richesses intellectuelles à livrer à ses étudiants. Par son acharnement au travail il devint l'une des plus grandes autorités de la Province en matière d'éducation et de pédagogie.

⁵ *Ibid.*

⁶ Merchant à Lamoureux, 30 septembre et 14 octobre 1927 (*ibid.*).

Prêtre et religieux, il ne perdit jamais de vue que même dans l'enseignement ou à la tête d'une institution officiellement neutre, il devait rester et agir conformément à sa vocation première. Il sut donner une atmosphère parfaitement catholique à l'œuvre qu'il dirigeait. Son provincial, le père Gilles Marchand, o.m.i., lui en rendait le témoignage en 1941.

«Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette œuvre, c'est que malgré le caractère officiel de l'école, il a su lui donner une atmosphère catholique. C'est le témoignage que vous lui rendez aujourd'hui, c'est le témoignage qui m'a été souvent rendu par des supérieures de communautés religieuses qui étaient heureuses des effets que produisait chez leurs religieuses l'année qu'elles passaient sous la direction du P. Lamoureux⁷.»

La prière récitée en commun avant la journée d'étude exerça aussi une influence profonde sur les étudiants. Voici ce qu'écrivait Sœur Marie-Guillaume, s.g.c., dans l'*Annuaire* de 1954: «Dans un religieux silence, nous écoutons la lecture, par le Père Principal, d'un texte évangélique. Nous méditons intérieurement ces paroles de vie et emportons avec nous, en guise de bouquet spirituel, la pensée de ce jour. Nos voix, à l'unisson, s'élèvent ensuite vers le Ciel, dans une fervente Oraison Dominicale. Ici nous demandons le pain quotidien et le pain «méthodologique» si généreusement distribué⁸.» D'autres témoignages insistent aussi sur l'à-propos avec lequel le père Lamoureux savait choisir les passages d'Écriture sainte lus au début de chaque jour.

Que dire de la discipline exigée par le père ? Il considérait les étudiants comme les instituteurs et il le leur disait. La discipline était donc maintenue en conséquence. Ceci ne

⁷ Discours du père Gilles Marchand, o.m.i., provincial, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce du père Lamoureux, dans *Le Droit*, 30 juin 1941, p. 14. Une supérieure provinciale écrivait au père Lamoureux le 2 juillet 1933 et, parlant de ses religieuses étudiantes à l'École, disait : «Elles ne se lassent pas de louer la bonté, les prévenances, la paternelle sollicitude que vous leur avez témoignée.»

⁸ Page 12.

veut pas dire que le principal ne dut pas, en quelques occasions, prodiguer les avis et les conseils. Il le fit toujours cependant en termes courtois et un mot suffisait à faire rentrer les choses dans l'ordre. À des étudiants trop bruyants à certains moments libres, le père se contentait de dire: «Vous dérangez ceux qui essaient de travailler⁹» pour que les distraits reprissent conscience de leur conduite.

Il insistait aussi sur la ponctualité et à cet effet, il avertissait les étudiants en quelques mots: «Désormais tous les matins, la cloche sonnera à neuf heures moins vingt-deux; au son de la deuxième, à neuf heures moins vingt précises, soyez tous ici pour la prière. Par mesure de prudence je vous conseillerais d'arriver cinq minutes plus tôt¹⁰.» Il voulait habituer les futurs instituteurs à la ponctualité avant qu'ils ne soient chargés d'une classe et ainsi donner cet exemple aux enfants. Les normaliens et normaliennes ont souvent fait des boutades sur ce fameux «neuf heures moins vingt-deux».

Faisant appel à la conscience des étudiants, le principal disait encore: «Nous vous traiterons en instituteurs et institutrices; nous espérons que vous agirez comme tels», et à la fin de l'année, le conseil final: «L'École normale a fait, je crois, quelque chose pour vous; à vous maintenant de la faire estimer». Ces avis tendaient à inculquer à la fois le sens de la responsabilité et le sentiment de la reconnaissance.

Pas un détail n'échappait à l'œil vigilant du directeur et il ne se faisait pas scrupule d'insister sur la décence ou la convenance du costume. Une institutrice ou un instituteur doit se montrer digne même dans son comportement et sa tenue.

Les encouragements et les conseils pédagogiques ne manquaient pas non plus. Les normaliens se rappelleront long-

⁹ *Annuaire de l'École normale*, 1939, p. 23.

¹⁰ *Ibid.*, 1940, p. 23. Le principal ajoutait: «Pas de retardataires surtout.»

temps les fameuses entrevues avec le principal au lendemain de leurs premières expériences dans l'enseignement. Ils recevaient un bon mot, un bon conseil et des avis pratiques. Écoutons une normalienne nous raconter brièvement ces rencontres. «L'entrevue est brève et se résume à ces mots: «Ce n'est pas mal du tout» — «Vous avez déjà des qualités de bonne institutrice» — «Un peu plus de vie, de fermeté, de discipline» — «Vos questions sont trop vagues, pas à point» — «L'on vous reproche de n'être pas assez agressive». Et l'on sort, l'une triste, l'autre souriante, mais toutes résolues au maximum d'efforts.»

«Les leçons subséquentes prouvent l'efficacité d'un bon conseil¹¹.»

Le père allait jusqu'à conseiller un examen de conscience professionnel après chaque jour de classe¹² afin d'améliorer constamment l'enseignement.

Si le père essayait d'encourager et d'aider les normaux, il ne consentait jamais à le faire au détriment des enfants. Il sut résister à toutes les pressions, même politiques, tendant à faire octroyer des certificats à des candidats incapables à la profession. Il se résignait même, dans ces cas, à causer de la peine aux intéressés, dans le but de sauvegarder la bonne marche des écoles.

Oui, si le père Lamoureux aimait ses étudiants, il aimait aussi et peut-on dire, encore davantage, les jeunes intelligences auxquelles ces instituteurs enseigneraient les rudiments de la religion et de la science. Il voulait consacrer sa vie au relèvement du niveau intellectuel, moral et religieux de la jeunesse franco-ontarienne. On a pu lui dire, lors des fêtes de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination sacerdotale: «Lorsqu'ils cherchent dans leur travail quotidien à garder au Cœur du Christ, le cœur des petits catholiques canadiens-français, les maîtres chrétiens que vous avez for-

¹¹ Yvette CHOLETTE, *Ibid.*, 1940, p. 38.

¹² Béatrice BOUCHER, *Ibid.*, 1941, p. 45.

més se rendent compte que c'est un peu vous qui agissez en eux et par eux.

«Le souvenir le plus durable que nous emportons de l'École normale, c'est bien l'image du «Père» comme vous désignent les Anciens. Nous voyons le prêtre consacrer à Dieu toute la journée par la prière d'ouverture, nous voyons le prêtre se constituer à l'autel l'interprète de ceux qu'il aime, auprès de la source de toute science et de toute bonté, nous entendons votre voix nous rappeler que les enfants d'école sont des saints et des saintes en herbe et nous gardons à la mémoire les conseils prudents et paternels du prêtre qui nous convie à surnaturaliser nos motifs dans l'ordre d'intention.

«Et quand nous évoquons votre bienveillant souvenir, nous ne pouvons nous empêcher de penser à ces paroles si riches de sens: «Les prêtres sont des cœurs maternels dans des âmes viriles¹³».

Son amour, on le voit, était bien partagé par ses étudiants. Si le père Lamoureux a aimé ses élèves, on peut dire que ceux-ci lui ont bien rendu son amour. Ils ne manquaient aucune occasion de le lui manifester. Chaque année ramenait la fête du «Père» et celui-ci avait-il l'occasion ou se trouvait-il dans l'obligation de s'absenter de l'École, on sentait immédiatement qu'il y manquait quelque chose. Écoutez deux témoignages d'étudiantes. L'une d'elles écrit dans l'*Annuaire* de 1952: «L'année débute avec une déception. On nous annonce que le Père Lamoureux est malade. Le vide que crée son absence est néanmoins comblé. M. Bénéteau le remplace fort bien comme Principal et M. Gascon qui prend ses classes, nous fait merveilleusement profiter de ses expériences.

«Cependant on a l'impression qu'il manque quelque chose à l'École normale. D'une semaine à l'autre, tous les lundis matin, les yeux suivent le défilé du corps enseignant pour la prière. Chaque lundi, c'est le même cortège.

¹³ Ces paroles furent prononcées par M. Roger Saint-Denis.

« Bonne nouvelle ! On nous annonce, enfin, que cette personne qu'on ne connaît pas — mais dont on a bien entendu parler par nos aînés — reprendra ses fonctions la semaine prochaine. Lundi arrive. Nouvelle déception. On nous annonce qu'une rechute le tiendra éloigné quelque temps encore. On commence à se demander si on connaîtra jamais l'École normale de nos devanciers qui ne cessent de nous répéter : l'École normale sans le Père Lamoureux, ce n'est pas l'École normale.

« Pourtant, ce ne doit pas être en vain que nous avons prié ! Aussi le 19 novembre, tout simplement comme s'il y avait été la veille, le Père rentre avec les professeurs. Les élèves, moins posés que lui, chuchotent, se communiquent leurs impressions. Il y a de la joie dans les regards. Enfin, on connaît le Principal.

« Quelques instants plus tard, dans la classe D, depuis longtemps vide, on rencontre le professeur. Sans préambule, comme s'il continuait un cours commencé hier, le Père Lamoureux aborde sa matière : la science de l'éducation. Comme il sait éveiller et activer nos intelligences ! Point n'est besoin de motivation indirecte dans sa classe. Nous sommes comme fascinés par la leçon elle-même¹⁴. »

Une autre maladie ayant frappé le père en 1937, l'*Annuaire* se fait l'écho des sentiments des étudiants. « Pendant un long mois cette absence nous a pesé et a brisé quelque peu notre enthousiasme. Enfin, l'énergie, le propre des âmes fortes et viriles, l'a ramené parmi nous. Le Père Principal est un Sage, un de ceux que les vicissitudes du sort atteignent sans le troubler ! Stoïquement, il s'est remis à l'œuvre. Éminent pédagogue, directeur clairvoyant, prêtre zélé, il continue de nous livrer quotidiennement le meilleur de lui-même.

« Que le Père Lamoureux sache bien que nos prières et notre fidèle souvenir l'ont accompagné durant son épreuve.

¹⁴ Gisèle VILLENEUVE, *L'arrivée du Père Lamoureux*, dans *Annuaire de l'École normale*, 1952, p. 19.

L'École normale garde pour son inlassable Principal une place de choix dans le memento journalier de sa prière reconnaissante pour obtenir du ciel son complet rétablissement¹⁵»

Ces témoignages nous ont révélé ce que l'on pensait du père comme principal et comme professeur. On nous permettra un autre témoignage d'étudiant sur le père Lamoureux, principal. Cette fois, c'est le frère Gérard-Majella, s.c., qui écrit. «Le Révérend Père Lamoureux s'acquitte de ses fonctions de principal avec un tact qui lui assure le respect, la confiance et la sympathie de tous ses élèves. Son esprit d'organisation lui fait tenter et mener à bonne fin nombre d'innovations. Comme professeur, c'est un éducateur-né. On sent dans ses leçons l'apôtre qui sème des idées et éveille des sentiments. Avec lui l'aride et abstraite science d'éducation devient aussi facile qu'intéressante. Le catéchisme, à son école, est aussi vivant que la religion elle-même. Certain jour, en l'absence du Père, M. Bénéteau, son remplaçant, nous disait: «Notre École Normale a le privilège, unique dans la Province, d'avoir à sa tête un homme, un prêtre, de la trempe du Père Lamoureux.» C'est bien le sentiment de tous¹⁶»

Que ces appréciations nous suffisent. Ils montrent combien les étudiants estimaient le père Lamoureux, soit en sa qualité de principal, soit en sa qualité de professeur. Qu'il soit dit en passant que le père tint toujours, malgré les devoirs du principalat, à conserver un nombre d'heures d'enseignement égal à celui des autres professeurs. Il enseignait vingt heures par semaine. Le supérieur général lui donnera cependant l'ordre, en 1952, de se consacrer uniquement à la direction de l'École afin de ménager sa santé¹⁷.

L'amour des étudiants ne se borna pas aux paroles. Combien de fois lui offrit-on des cadeaux, gages de la reconnaissance. Le père voulut toujours partager cette reconnais-

¹⁵ Yolande BÉNARD, *Ibid.*, 1938, p. 33.

¹⁶ *Ibid.*, 1939, p. 13.

¹⁷ T.R.P. Deschâtelets au père Lamoureux, 19 août 1952 (archives de l'Université d'Ottawa).

sance avec ses collègues. Il disait en particulier un jour qu'on lui avait présenté un don. «Je ne suis aujourd'hui qu'un symbole. Votre reconnaissance va également à tous vos professeurs avec qui je devrais, en toute justice, partager vos cadeaux. Nous n'avons d'autre souci que votre formation. Plus que toute autre votre gratitude nous est chère. Puisse Dieu ratifier l'opinion que vous avez de nous¹⁸ !»

On voulut pourtant présenter au père Lamoureux un cadeau qui perpétuerait son souvenir à l'École normale. On lui offrit une peinture de lui-même et pour que le don fut plus précieux encore, on le fit peindre par une ancienne de l'École normale, M^{lle} Raymonde Gravel. Elle revenait, en juillet 1943, dix ans après son passage à l'École normale, pour fixer sur la toile les traits du principal. A cette occasion, M^{lle} Gravel écrivait: «Et je devais peindre son portrait, et faire vivre sur la toile la grandeur d'une vocation accomplie dans la mansuétude d'une abnégation toute paternelle. Et moi, une Ancienne, une de ses *enfants*, j'étais appelée à exécuter cette noble tâche au nom de sa nombreuse famille spirituelle!... Il y avait là une coïncidence qui tenait presque du merveilleux!... Pour ma part, je n'oublierai jamais les jours que j'ai passés à peindre ce portrait, durant lesquels j'ai eu le privilège de connaître et d'apprécier davantage celui qui est l'objet de notre profonde vénération¹⁹.»

L'artiste y mit tout son cœur et réussit un portrait qui lui valut ce jugement d'un connaisseur, M. Roger Saint-Denis, peintre lui-même, et professeur à l'École normale. «Elle [M^{lle} Gravel] ne se dément pas dans le portrait du Père. La masse sombre de la soutane est bien centrée sans être au milieu métrique de la toile. Pas de symétrie simpliste, ni de virtuosité d'équilibriste. Le clair de la figure et des

¹⁸ Paroles rapportées par M^{lle} Jeanne LABONTÉ, dans *Annuaire de l'École normale*, 1938, p. 39.

¹⁹ *Ibid.*, 1944, p. 28. Le père Gilles Marchand, o.m.i., avait suggéré le 19 mai 1941 à Mlle Rose Gouin de présenter ce don au père Lamoureux (archives provinciales O.M.I., dossier Lamoureux, R.).

mains compose un triangle, mais non pas un isocèle. Le sombre de la soutane pèse vers le bas et les couleurs plus fortes des bouquins dans les étagères supérieures rétablissent la balance, tout en assurant la mise en relief de la tête. C'est un clair-obscur qui donne à cette toile l'impression de profondeur bien aérée²⁰.»

Et depuis le portrait est suspendu aux murs de la bibliothèque, témoin muet, mais éloquent, de l'action du «Père». Quelle fut la réaction du père Lamoureux ? Celle d'un homme humble. Il se contenta de dire: «J'éprouve de la consolation à penser que les générations qui habiteront l'École quand je n'y serai plus, apprendront au spectacle de cette peinture, que le fondateur de leur École a été un Oblat²¹.»

Enfin le père Lamoureux trouva dans l'estime et l'affection de ses anciens et de ses anciennes le réconfort dont il eut besoin au cours des heures sombres. Il le leur disait bien simplement dans une de ses causeries. «Ainsi m'est-il arrivé bien des fois, aux jours de doute ou d'abattement, de me demander: que pensent de moi mes élèves, ceux qui m'ont vu chaque jour à l'œuvre, ceux à qui j'ai manifesté plus qu'à tous autres mes idées et mes sentiments les plus intimes et qui, partant, me connaissent le mieux ? Et alors me revenaient les témoignages d'estime que vous tous m'aviez maintes fois donné et sous bien des formes. Et je me disais: il ne se peut pas que ceux qui me connaissent le mieux se trompent à l'unanimité. Assuré de votre approbation, je trouvais la paix et me remettai à l'œuvre²².»

Le père Lamoureux récoltait donc ce qu'il avait semé: l'amour. En effet, il s'était donné à son œuvre de l'École normale avec amour. Il la considérait comme l'œuvre de sa vie et affirmait: «Mon œuvre dans la vie, celle par laquelle mon souvenir se conservera peut-être pendant quelques années,

²⁰ *Annuaire de l'École normale*, 1944, p. 29.

²¹ *Le Droit*, 30 juin 1941, p. 14.

²² Discours du père à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination.

c'est l'École normale. Je ne me sens ni la force, ni le goût, ni les aptitudes pour entreprendre une autre carrière. Ma vie s'identifiera donc avec l'École normale. Or la réputation d'une école est faite par ses élèves. Les maîtres seront vite oubliés, leur enseignement serait bien inefficace si les élèves, à leur sortie, ne le faisaient passer dans leur vie quotidienne²³.» Il ajoutait que la bonne conduite, les succès des élèves, faisaient qu'on lui en attribuait le mérite.

Le mérite qu'on attribuait au père Lamoureux comme principal de l'École normale était bien sien.

²³ *Ibid.*

CHAPITRE V

«Les mots du principal» ou une pédagogie chrétienne intégrale

Chaque année, depuis 1933, les étudiants de l'École Normale publient un «*Annuaire de l'École Normale de l'Université d'Ottawa*» dans le but de relater les principaux événements de l'année. Comme il convient, le principal y écrit toujours une page dans laquelle il donne ses conseils aux étudiants, mais il a soin de ne pas manquer non plus d'y inclure des principes de pédagogie chrétienne, insistant chaque fois sur une vertu propre à l'éducateur. Il nous a paru convenable de consacrer un chapitre à ces «mots» du principal, car en traçant le portrait du bon instituteur, du véritable éducateur, il donnait chaque année un trait de sa propre physionomie morale.

Dans son premier mot, en 1933, le père Lamoureux résumait ses avis en une seule phrase, citant le conseil qu'un humble moine aurait adressé à saint François d'Assise: «Beaucoup de gens mettent toute leur confiance en vous; soyez aussi bon qu'ils vous croient être». Là-dessus le père ajoutait que beaucoup de gens plaçaient leur confiance dans les nouveaux instituteurs: l'*Alma Mater*, les parents, les enfants, l'Église et l'État. L'*Alma Mater* leur confiait sa réputation, les parents ce qu'ils estimaient le plus au monde, l'Église et l'État, la formation des hommes et des femmes conscients de leurs devoirs et capables de les remplir. Quant aux enfants, il suffisait de constater la naïve simplicité et l'infini abandon avec lesquels ils recevaient, comme un oracle infaillible, chacune des paroles de l'instituteur, pour comprendre jusqu'à quel point ces petits se confiaient à leur maître.

Il ajoutait ensuite: «En vérité, beaucoup de gens mettent toute leur confiance en vous. Soyez aussi bons qu'ils vous croient être». Cela voulait dire qu'on les croyait compétents,

sympathiques et dévoués. Pour répondre à l'attente générale, il fallait conserver et augmenter la compétence par un effort constant à améliorer les méthodes et les procédés d'enseignement. Il fallait cultiver la sympathie au point de partager les joies et les peines, les succès et les revers, les ambitions et les espérances des élèves au risque de vouer ses labeurs à la stérilité. Enfin, le dévouement. La vocation d'instituteur demandait, selon le père, un dévouement plus qu'ordinaire et une ténacité persistante à la tâche quotidienne, vertu qui n'étaient possibles qu'à condition que l'enseignement fut plus qu'un emploi lucratif¹. L'enseignement, disait le père Lamoureux, doit être un apostolat, apostolat demandant force et courage que l'on doit puiser dans la méditation de la parole de l'Évangile: «Ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites».

L'action de l'instituteur, comme toute action, reçoit sa valeur des motifs qui l'inspirent. Il ne faut donc pas voir dans l'élève une source de revenus, car l'esprit de lucre tarit le dévouement. Le spectacle de petites âmes s'épanouissant suscite certes un vif intérêt, mais si cet intérêt ne dépasse pas les bornes du domaine intellectuel et si le cœur n'y entre pas, la carrière est vouée à l'insuccès. L'éducateur véritable doit se dévouer avec sympathie, mais sa vocation réclamant un oubli de soi quasi surhumain, puisqu'il faut se renoncer la joie dans l'âme et le sourire aux lèvres, il faut comprendre parfaitement sa vocation et, encore une fois, ce n'est que dans la méditation de la parole de l'Évangile: «Ce que vous faites à l'un de ces petits c'est à moi que vous le faites» que l'on peut comprendre vraiment sa vocation et exercer un apostolat fécond².

La transmission de la connaissance ne peut constituer la fin ultime et exclusive de l'éducation, car la formation du cœur l'emporte sur la science. Ceci importe plus que l'ornementation de l'intelligence de l'enfant, car le but de l'école

¹ Le père reviendra plus tard sur cette pensée.

² *Annuaire de l'École normale*, 1934, p. 7.

n'est pas de former des encyclopédies ambulantes, mais d'habituer l'âme à vibrer au contact des belles pensées et des nobles actions. Il faut cultiver dans l'âme la délicatesse de sentiment, parfum de la culture, s'appliquer à faire naître dans l'âme le respect et la révérence pour tout ce qui est noble et saint, l'horreur invincible devant tout manque de loyauté et de probité, l'admiration pour tout ce qui est beau et grand, le culte de la fidélité au devoir si dur soit-il, une intelligente et compréhensive sympathie pour ses semblables et un besoin de dévouement envers toutes les causes justes. «Qui aura éveillé dans des âmes humaines de tels sentiments aura fait œuvre d'éducateur³», et aura véritablement exercé un apostolat.

En 1937, le père Lamoureux donna aux étudiants un conseil qui résume sa propre vie: «Soyez des instituteurs et des institutrices de devoir». Pour lui, en effet, la fidélité au devoir est, en définitive, la source unique de tout véritable bonheur et de tout apostolat fécond. Ce bonheur indispensable à qui veut travailler vaillamment, le père Lamoureux ne le promet pas dans la reconnaissance des enfants, car «la gratitude est une qualité rare et de lente culture», ni dans la juste appréciation des parents, car le petit nombre seulement est touché, ni dans le succès, car «il est trop inconstant», ni enfin dans le plaisir, car «négliger son devoir, c'est ouvrir la porte de son âme — quand elle est noble et chrétienne comme la vôtre — aux inquiétudes et aux remords».

Le bonheur vrai et durable n'existe que dans le sentiment de paix et de sérénité, de satisfaction intime et profonde, de légitime fierté, éprouvé en face d'une tâche bien remplie. Nul apostolat, non plus, ne peut être fécond en «dehors de l'accomplissement intégral du devoir». Pour faire du bien, l'enseignement et la conduite doivent s'accorder, car si l'exemple ne les corrobore point les paroles les plus éloquentes n'ont guère d'efficacité. Telle est la route qui conduit au bon-

³ *Ibid.*, 1935, p. 7.

heur, à condition d'y marcher avec courage, vaillance et générosité⁴.

Le bonheur authentique, l'éducateur le trouvera dans la considération de son devoir: initier les jeunes à leur beau métier d'homme ou de femme. Il s'agit de former des hommes et des femmes conscients de leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes et capables d'y conformer leurs activités. Façonner des âmes ! Mouler des personnalités ! Voilà l'unique préoccupation des véritables instituteurs. Enseigner des matières n'est rien, sculpter des âmes est tout, car les leçons s'oublient, tandis que la formation demeure. «Enseigner n'est qu'un moyen; former est une fin». Ainsi «ceux-là seuls, dont le souci de chaque instant est de mettre en valeur toutes les virtualités déposées par Dieu au fond d'une âme humaine, méritent le beau nom d'instituteurs et d'institutrices⁵».

Pour mériter vraiment le beau nom d'instituteur ou d'institutrice, pour toucher l'âme de l'enfant et l'entraîner, les conseils doivent être l'expression de la vie. Pour cela la science ou la compétence ne suffit pas. Il ne suffit pas non plus d'inculquer dans l'âme de l'enfant les principes qui en feront un ardent patriote ou qui lui enseigneront son rôle social, choses sur lesquelles on insiste beaucoup. L'éducateur prépare l'enfant à la vie éternelle en l'habituant à vivre, dans toute son intégrité, sa vie de chrétien. Que l'enfant s'enorgueillisse surtout de son appartenance, de par son baptême, à la race et à la famille de Dieu. «La parole tire toute sa force de persuasion de l'exemple qui l'appuie⁶». C'est donc par la conviction profonde de sa dignité de chrétien que le maître remplira vraiment son rôle de formateur.

Le chrétien véritable possède la noblesse d'âme et de sentiments. Le rôle de l'éducateur consistera encore à communiquer à l'enfant «une grande noblesse de sentiment». Et parmi les sentiments très nobles, il n'en est pas dont la société

⁴ *Ibid.*, 1937.

⁵ *Ibid.*, 1938.

⁶ *Ibid.*, 1939, p. 9.

contemporaine ait plus besoin que de l'amour de la vérité, seul capable de donner la paix au monde. Le culte de la vérité est en baisse. «Ceux qui ont le courage de respecter la vérité jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes deviennent de moins en moins nombreux. Aux instituteurs donc la tâche de remettre en honneur ce culte délaissé. Il n'est pas de tâche plus belle, plus féconde, plus urgente que d'inspirer aux âmes l'amour et la passion de la vérité». On n'y réussira cependant qu'en restaurant dans l'âme des enfants les sentiments chrétiens de droiture, d'humilité et d'abnégation. Pour arriver à ce but que l'instituteur commence par pratiquer ce qu'il prêche et se souvienne que: «la vérité est bienfaisante; on ne la cache jamais sans que quelqu'un en souffre⁷».

Une autre qualité indispensable à l'éducateur, c'est le dévouement. Le père Lamoureux n'a pas manqué d'y insister. Il écrit dans l'*Annuaire* de 1941: «Vous devrez, chaque jour, que l'âme soit triste ou gaie, vous oublier vous-même pour ne penser qu'aux autres. En retour vous ne recevrez ni fortune ni renommée: des instituteurs riches et chargés d'honneurs, cela ne se conçoit même pas. Mais votre abnégation vous apportera plus. De toutes les professions la plus mal payée, l'enseignement est tout de même celle qui récompense le plus⁸».

La récompense promise au bon éducateur, c'est de savoir qu'il a contribué efficacement à «la plus grande œuvre qui soit: apprendre à des petits enfants leur beau métier d'homme, de citoyen et de chrétien». Cette récompense rend doux les sacrifices quotidiens que l'enseignement impose à ceux qui s'y livrent. «Qui savoure ces joies n'a besoin pour être heureux ni de richesses ni d'honneurs».

Ce dévouement poussera l'éducateur à ne rechercher ni le confort, ni la tranquillité, ni l'avancement, ni la gloriole, car le calcul vénal éteint dans les âmes égoïstes la flamme du

⁷ *Ibid.*, 1940, p. 7.

⁸ Page 9.

dévouement. Au contraire, un éducateur dévoué est un apôtre. Les âmes nobles et généreuses choisissent de préférence la carrière de l'enseignement parce qu'elles y voient un moyen de se dépenser davantage. Ces âmes «pensent toujours aux autres, rarement à elles-mêmes. Donner leur procure plus de joie que de recevoir. S'agit-il de rendre service, leurs aises n'entrent jamais en ligne de compte. Le feu de leur dévouement et de leur charité est trop intense pour que les froids et mesquins calculs de l'égoïsme subsistent en elles. Ces âmes font œuvre salubre⁹.» Celui qui a conscience de faire œuvre salubre, n'a pas besoin d'honneurs, de richesse, de confort, de tranquillité, d'avancement et de gloriole. On voit la dignité de la profession d'éducateur, mais on en mesure en même temps l'âpreté.

Dans un monde où la guerre tend à changer et réformer toutes les institutions, la réforme doit commencer dans les âmes. Dans une telle perspective, on comprend la grandeur et la noblesse du rôle de l'instituteur, tenant la prospérité et le bonheur de la nation dans ses mains. Mais cette grandeur entraîne une lourde responsabilité, car si l'instituteur doit sans doute meubler son esprit, il est tenu en même temps et surtout de développer dans son âme les sentiments de justice et de charité chrétiennes qu'il faudra, à tout prix, inculquer dans l'âme des élèves, s'il veut, par eux, effectuer les réformes sociales. Voilà une grande tâche. Mais... «une grande tâche bien remplie suffit pour donner de la grandeur à toute une vie ! Votre gloire à vous — et il n'en est pas de plus grande — sera d'avoir été, dans le sens le plus complet du mot, un éducateur chrétien. Puisse votre vie trouver dans cet idéal son intégration¹⁰.»

Si l'éducateur chrétien doit trouver son bonheur dans l'accomplissement fidèle du devoir, il ne doit pas perdre de vue que Dieu a créé l'enfant pour le bonheur. «Le priver de bonheur c'est frustrer les plans divins», d'où l'on peut dire

⁹ *Ibid.*, 1942, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*, 1944, p. 9.

que «de toutes les fonctions de l'école primaire, l'éducation au bonheur est la plus importante». Être heureux est un art et un art qui s'apprend comme les autres. Le père Lamoureux ajoute: «Quand la vie refuse à quelqu'un sa part de bonheur, c'est moins à la vie qu'il faut s'en prendre qu'à l'individu. La cause de son malheur est son propre caractère.»

«Une âme qui s'entend avec les gens de son entourage, que les défaites ou les contrariétés de la vie laissent sans amertume ni aigreur, une âme assez sûre d'elle-même pour envisager sans craintes exagérées ses problèmes de chaque jour, est une âme heureuse. Sans inquiétude, tranquille, se-reine, elle possède la paix¹¹.»

Pourtant, certains défauts de caractère troublent la paix: susceptibilité, timidité, gêne, bouderie, irascibilité, ambition. «Ces travers, qui chassent de son âme la paix et le bonheur, l'enfant ne les a pas en naissant. Une éducation soignée aurait pu les lui éviter; une éducation avisée pourra souvent l'en débarrasser.» L'éducateur n'a pas de tâche plus urgente que celle d'assurer le bonheur de l'enfant en surveillant, de très près, la formation de son caractère.

Aider un enfant à se débarrasser de ses défauts, n'est-ce pas le rendre chaque jour meilleur? «Rendre les enfants chaque jour meilleurs, tâche très noble et extrêmement délicate». écrivait le père Lamoureux en 1946¹².

«Devenir meilleur, écrit-il encore, c'est accomplir plus facilement son devoir.» Pour permettre à l'enfant de marcher plus librement et sans entrave dans la voie du bien, il importe de briser les chaînes qu'il s'est forgées et de le libérer de la tyrannie de ses caprices. Le travail de l'instituteur devient œuvre de libération. Œuvre difficile, semblable à celle du médecin, qui prescrit, mais ne guérit pas. Le malade se guérit lui-même. Ainsi l'enfant effectuera lui-même la

¹¹ *Ibid.*, 1945, p. 9.

¹² *Ibid.*, 1946, p. 9.

conquête de sa liberté. L'homme est grand par sa liberté et ses «plus illustres bienfaiteurs sont ceux qui lui conservent sa liberté et l'augmentent. Libérateurs et libératrices d'âmes humaines, il n'est pas de mission plus noble ni plus belle que la vôtre».

Les éducateurs médiocres ne peuvent donner le bonheur et la liberté¹³. «Mieux vaut ne pas enseigner que de le faire sans élan. Les médiocres ne donnent ni ne reçoivent de bonheur. Leur vie est un fardeau qu'ils portent et font porter. Ayez la noble et louable ambition de faire de votre vie une œuvre digne de Celui qui vous l'a donnée. Pour cela, mettez votre cœur dans le cœur de votre tâche et non dans les détails qui la composent.»

Mettre son cœur dans le cœur de sa tâche, dans le but très noble de développer dans des âmes, «jusqu'au plein épanouissement, pour leur bonheur terrestre et éternel, toutes les capacités que Dieu y a déposées» tel est le but de l'éducation.

Le père Lamoureux prêche aussi la jeunesse et la fraîcheur d'âme. C'est sans doute la meilleure manière de mettre son cœur dans le cœur de sa tâche. Il écrit dans ses conseils de 1948: «Je redoute ces instituteurs vieilliss trop tôt qui, au matin de leur carrière, ont déjà les apparences et les attitudes d'une fleur fanée: instituteurs myopes dont les yeux appesantis et rivés aux choses banales ne peuvent s'ouvrir aux visions peuplées d'opulentes promesses; instituteurs médiocres aux ailes ankylosées, trop lourdes pour s'élever vers les tâches grandes et nobles; instituteurs blasés qui ne croient plus à la réalisation des rêves fantastiques et des projets impossibles; instituteurs incolores dont la vie terne, faite toute de gris, d'un gris déprimant et monotone, ignore les arcs-en-ciel, les couchers de soleil et les aurores boréales qui, pourtant, illuminent leur vie; instituteurs fonctionnai-

¹³ *Ibid.*, 1947, p. 9.

res pour qui l'enseignement n'est qu'un gagne-pain et non pas la plus glorieuse de toutes les professions¹⁴».

Le père conseille le contraire: «Restez donc jeunes ! Chaque matin rendez-vous à la classe l'âme pleine de soleil. Rayonnez-en tout le jour la lumière et la chaleur. Au contact de ses rayons, les virtualités insondables que recèlent des âmes d'enfants s'épanouiront sous vos regards émerveillés. Le soir, la journée faite, quand le soleil disparaîtra et que les ombres envelopperont la terre, puisse le soleil, que vous aurez dispensé si généreusement aux autres, vous inonder de sa sereine et réconfortante douceur, et ainsi vous conserver, pour des lendemains sans nombre, une indéfectible jeunesse.»

Éduquer, ce n'est pas seulement instruire, donner le bonheur, enseigner le dévouement, former des jeunes à leur vie d'hommes, «c'est conduire des âmes humaines vers des sommets élevés¹⁵.»

«Toute sa vie, [l'enfant] cherchera à assouvir sa soif de vérité, de beauté et de bonté. Si on a soin de tourner le regard de son âme vers des vérités, des beautés et des biens authentiques et ennoblissants, c'est vers les hauteurs qu'il s'élèvera. Qu'on fasse, au contraire, miroiter devant lui l'erreux, le laid et le mal sous les apparences décevantes du vrai, du beau et du bien, son âme pourra descendre jusqu'à l'avi-lissement.»

L'éducateur décidera pour une bonne part, la direction que prendra la vie de l'enfant, celle des cimes ou celle des abîmes. «Aider chaque élève à devenir le savant, l'artiste et le saint dont il porte en lui-même les virtualités, voilà la mission de l'éducateur véritable.» C'est aussi ce que le monde réclame et ce dont il a le plus besoin.

¹⁴ *Ibid.*, 1948, p. 9. Parmi les quelques «Mots» que le père avait conservé dans ses papiers, nous avons retrouvé celui-ci, signe évident qu'il y attachait de l'importance.

¹⁵ *Ibid.*, 1949, p. 9.

«Guides libérateurs», les éducateurs doivent «libérer du terne et du banal les âmes qui leur sont confiées, pour les orienter ensuite vers des hauteurs¹⁶.» Cette libération dépasse cependant l'éducateur médiocre, d'où seul «l'éducateur dont la haute stature intellectuelle et morale émerge peut diriger ses élèves hors de la médiocrité vers les sommets de la science et de la vertu.» Pour que les âmes grandissent, il ne faut jamais refuser les tâches ardues et pénibles, elles seules façonnent les âmes de chef.

Parmi les tâches ardues et pénibles, se range la «terrible épreuve de la fidélité à l'humble tâche quotidienne¹⁷.» Il faut un courage bien éprouvé «pour résister à la grisaille débilitante du perpétuel recommencement d'une besogne monotone». La routine rive à la médiocrité, d'où nécessité, pour l'éducateur, de penser souvent à la grandeur et à la fécondité de sa tâche, de méditer souvent sur la responsabilité qui lui incombe de donner son plein rendement. «A moins de sentir, bien en éveil au fond de sa conscience, ce devoir impérieux, on n'a pas le courage qu'il faut pour s'agrandir au delà des bornes de la médiocrité.»

La tâche quotidienne deviendra monotone si le professeur pense avoir affaire à des élèves tous pareils et aux réactions identiques. «Mais pour qui sait lire au fond des prunelles claires, quoi de moins uniforme qu'une soixantaine d'yeux vifs braqués sur vous. Trente élèves ! mais c'est trente problèmes différents dont chacun est un défi à la science, à la perspicacité et au dévouement de l'instituteur¹⁸.» Quel travail intéressant alors «de sonder les profondeurs de chaque âme et d'en tirer pour la grande symphonie humaine sa note inouïe, pure et sonore». Car Dieu qui a créé chaque âme pour en tirer un hommage distinct, lui a donné des talents particuliers, un son spécial et unique qu'il veut entendre

¹⁶ *Ibid.*, 1950, p. 9. «Mot» a également été conservé par le père. Il l'avait intitulé *Supériorité*.

¹⁷ *Ibid.*, 1951, p. 9. Ce «Mot» a également été conservé.

¹⁸ *Ibid.*, 1952, p. 9.

«dans l'hymne de gloire qui de Ses créatures monte vers Lui.» Qu'une seule âme ne joue pas sa note personnelle et originale, et la symphonie reste incomplète. Le rôle de l'éducateur consiste à préparer chacune des âmes de sa classe à rendre le son voulu par Dieu dans ce concert des créatures.

Cela revient à dire que le «privilege glorieux de l'éducateur [est] de seconder l'œuvre créatrice de Dieu en développant dans une âme les potentialités qu'elle renferme. Obtenir d'un être humain la réalisation plénière de ses capacités — qu'il ait reçu un ou dix talents — c'est cela éduquer¹⁹.» Pour y parvenir il faut surmonter le principal obstacle: la crainte de l'effort. «Des efforts médiocres ne suffisent pas pour amener l'intelligence et la volonté à pleine maturité. Il n'y a que les tâches particulièrement pénibles pour activer des réserves de courage et de concentration qui, parfois insoupçonnées, se trouvent au plus profond de notre âme. Éviter tout ce qui coûte, fatigue et épuise, c'est se condamner à une triste et prosaïque médiocrité». D'où l'obligation d'habituer l'élève «à accepter toujours le défi de la tâche pénible. C'est la seule qui exige beaucoup et, par suite, la seule qui grandit les élèves . . . et les maîtres».

Enfin, dans son dernier mot, en 1954, et le père Lamoureux sachant bien qu'il s'adressait «officiellement» à ses normaliens et normaliennes pour la dernière fois, il se résume en donnant à ses «enfants» ce dernier avis: «Cherchez à vous corriger, oui. Mais appliquez-vous encore davantage à faire grandir en vous, jusqu'à leur plein épanouissement, les qualités dont Dieu vous a gratifié.

«Plus tard, à la fin de votre carrière, le souvenir qui restera de vous, indélébile, dans l'esprit et le cœur de vos élèves, en sera un d'admiration et de gratitude pour vos grandes qualités . . . même si parfois il leur arrive de parler, dans l'intimité et toujours en termes affectueux et sympathiques, des petits travers qui vous rapprochaient d'eux²⁰.»

¹⁹ *Ibid.*, 1953, p. 11.

²⁰ *Ibid.*, 1954, p. 9.

Dans «ses mots» le père Lamoureux a dévoilé sa propre physionomie, mais en véritable éducateur qui vit ce qu'il prêche ou qui prêche ce qu'il vit, c'est cette physionomie qu'il veut voir s'imprimer graduellement dans l'âme des éducateurs qu'il a mission de former et, par eux, dans l'âme des enfants. Il n'ignore pas que le travail de perfectionnement qu'il exige d'eux est le travail de toute une vie, mais l'enjeu est d'un tel prix qu'il vaut la peine de bien leur mettre sous les yeux le terme vers lequel ils doivent tendre. Que les éducateurs relisent ce «Mot du Principal» tel qu'il a été pensé et écrit, année par année, et ils y retrouveront une doctrine d'action sûre et un stimulant puissant. Ils éviteront alors les défauts que le «Père» désirait les voir éviter et ils acquerront les vertus nécessaires à leur beau métier. Quelle meilleure marque d'estime pourront-ils donner à celui qu'ils regardent encore comme leur «Père» ?

CHAPITRE VI

Qu'est-ce qu'un instituteur ?

Le père Lamoureux eut l'occasion de donner quelques-unes de ses idées sur l'éducation en écrivant chaque année ses conseils aux étudiants de l'École normale, ce que nous avons rapporté au chapitre précédent. Mais nous ne trouvons pas là toute sa doctrine sur cet important sujet, ni sa haute conception de la profession. Il développa sa pensée dans plusieurs conférences et discours prononcés au cours de sa carrière à l'École normale. Il voyait une telle noblesse et un tel honneur dans l'enseignement qu'il pouvait dire en toute sincérité, avec Louis Veillot, qu'après la vocation du prêtre, «il n'en est pas de plus grande que celle d'un instituteur qui sait ce qu'il fait». Le père Lamoureux savait bien ce qu'il faisait, il le faisait bien et voulait que les futurs instituteurs et institutrices en fissent autant. Ce qu'il désirait, c'était de former ou d'aider à former des instituteurs à son image. C'est pourquoi il ne se refusait jamais à donner des conseils aux membres de sa propre profession. Il profitait de toutes les invitations qui lui étaient faites de parler à des étudiants d'écoles normales ou à des groupes de professeurs et de commissaires d'écoles.

Nous avons retrouvé dans ses papiers quelques petits poèmes auxquels il nous semble que le père devait beaucoup tenir. Ces poésies exaltent le professeur. Nous nous permettons de les reproduire ici.

Le premier extrait consiste simplement en trois lignes de Shakespeare que le père aurait peut-être été heureux de voir gravées sur sa tombe.

When I am forgotten as I shall be,
And sleep in dull cold marble,
Say, I taught thee¹.

¹ *Henry VIII*, Acte III, scène 2.

Le second est plus long et montre un professeur fier de son travail.

Ayant été invité à donner le discours principal à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la fondation du Ottawa Teachers' College, le père commençait par citer ces vers:

Because I would be young in soul and mind
 Though years must pass and age my life constrain
 And I have found no way to lag behind
 The fleeting years save by the magic charm
 That binds me, youthful, to the youth I love
 I teach.

Because I would be wise and wisdom find
 From millions gone before whose torch I pass
 Still burning bright to light the paths that wind
 So steep and rugged for each lad and lass
 Slow climbing to the heights above
 I teach.

Because in passing on the living flame
 That ever brighter burns the ages through
 I have done service that is worth the name
 Can I but say "The flame of knowledge grew
 A little brighter in the hands I thought"
 I teach.

Ce simple mot «j'enseigne» aurait suffi au père Lamoureux comme son unique titre de gloire. Aussi voulait-il, par tous les moyens possibles, faire partager cette fierté par tous les membres de la profession et par ceux et celles qui se préparaient à cette tâche sublime.

Écrivant dans le *Canadian School Journal* sur la formation des instituteurs² le père insistait sur l'importance de la pensée personnelle³. L'instituteur devait d'abord penser personnellement et ne négliger aucune occasion de faire penser les élèves. Il disait à cette occasion: «Aucune institutrice qui se respecte et qui est en même temps familière avec la science de la psychologie et consciente de ses obligations, ne

² *The Training of Teachers.*

³ Le père insistait encore sur ce sujet important dans une conférence au Newman's Club donnée au Saint Patrick College, Ottawa.

peut être satisfaite, ne fut-ce qu'un instant, de ce que ses élèves ont maîtrisé un sujet par le seul fait qu'ils peuvent réciter certaines formules apprises par cœur avec l'exactitude du phonographe⁴.»

Cette pensée personnelle, d'après le père Lamoureux, s'imposait surtout en démocratie. Car, disait-il, un vote majoritaire pour être vraiment démocratique, doit représenter l'opinion personnelle de la majorité des citoyens. Cependant les opinions personnelles sont le privilège exclusif de citoyens qui pensent par eux-mêmes, et, par conséquent, capables de pensée réfléchie. De la sorte, l'un des objectifs les plus importants que l'institutrice doit poursuivre sans relâche, est de développer chez les futurs citoyens l'habileté à se concentrer sur une idée ou un problème, à l'examiner et à l'apprécier sous ses divers aspects, et cela sans influence indue de la part du professeur.

S'il est important de penser personnellement en démocratie, il l'est encore plus de réfléchir de façon critique, c'est-à-dire de déterminer la véracité ou la fausseté de telle ou telle affirmation. D'où le besoin d'inculquer cet esprit dans un monde où la propagande risque de transformer les hommes en simples marionnettes. Une grande partie de l'enseignement, dans les écoles primaires, doit nécessairement être autoritaire, dogmatique, l'élève ne pouvant tout contrôler par lui-même; mais dans la mesure où le degré de développement de l'enfant le permet, le professeur doit encourager cet esprit critique.

L'institutrice doit également développer chez l'étudiant l'esprit de collaboration pour que l'égoïsme ne prévale pas et pour assurer la protection des intérêts de tous les groupes dans la mesure où le bien commun le permet. En développant cet esprit, l'enfant deviendra plus conscient de ses obligations sociales.

⁴ Nous traduisons de l'anglais.

Enfin, l'institutrice communiquera l'esprit de tolérance, non une tolérance purement négative et simple, mais une tolérance basée sur l'estime mutuelle. Ici, le père faisait une application pratique et terminait son article par ces mots: «Our teachers must get their pupils to understand that all students in this province, be they in public or in separate schools, be their mother tongue English or French, love Ontario, are proud of being Ontarians, are solicitous of the welfare of this province. The realization of this fact should create in all a mutual feeling of esteem, an esteem so strong as to make it impossible for differences of race or creed to destroy.

«If our teachers sow such feelings in the hearts of their pupils there will be no lack of co-operation among the citizens of to-morrow, and where co-operation is found democracy prospers.»

Si tel est le devoir de l'instituteur, on comprend la dignité de sa tâche: enseigner aux futurs citoyens à penser, à réfléchir, à juger, à travailler tous ensemble dans un grand esprit de tolérance à l'établissement de la cité.

Pour que l'enfant puisse plus tard établir la cité et la bien établir, il faut le former intégralement. Comment donc ? Pour répondre à cette question, le père Lamoureux expliquait ce que l'on essayait de faire à l'École normale et parlant quel était le rôle de l'instituteur.

Le but de l'éducation, selon lui, consistait à faire du jeune élève un homme, un chrétien et un patriote. Il s'expliquait. «Un patriote, c'est celui qui aime sa race, et jusque dans ses traits caractéristiques et dans ses manifestations; qui en a la fierté et ne craint pas, à l'occasion, de la défendre contre qui l'attaque; c'est celui qui aime son village, sa province et son pays entier, dans leur passé comme dans leur présent; c'est celui qui connaît ses responsabilités aussi bien que ses droits et n'hésite pas à sacrifier ses intérêts per-

sonnels, quand il le faut, pour assurer le bien de la communauté, petite ou grande, dont il fait partie⁵»

L'instituteur devrait aussi former l'intelligence et façonner le cœur de l'enfant, pour le préparer à son métier d'homme. «Une vie pleine, disait-il, est plus le produit du cœur que de l'esprit», d'où la nécessité d'éveiller et de fortifier dans l'âme les sentiments d'où surgira une vie bien et noblement remplie. Pour ce, il faut insister sur la formation du caractère, la culture des sentiments, tenir compte des talents reçus, donner une éducation adaptée à chaque élève, viser au bien commun, enseigner l'art de vivre heureux, ce qui dépend beaucoup plus du caractère que des circonstances extérieures. On enseignera l'art de vivre heureux en corrigeant le caractère de l'enfant.

Pour développer la vie chrétienne chez les jeunes, on doit veiller à l'enseignement religieux. Le père Lamoureux reviendra souvent sur ce chapitre. Il faut, disait-il, donner la première place à cette formation, ce qui ne signifie pas nécessairement une augmentation des heures d'enseignement. Il s'agit bien plus de proposer un idéal à la portée, non seulement des plus intelligents, mais de tous et de cultiver la vertu. La joie du professeur doit venir du succès des élèves à corriger leurs défauts, et non pas des triomphes académiques remportés sur une classe rivale, et il doit manifester le même enthousiasme pour les succès dans la vertu que pour les succès en mathématiques ou en géographie. Il faut en dire autant des reproches adressés aux enfants.

Le père ajoutait: «S'il importe, pour faire comprendre à l'élève la nécessité de la religion, qu'il se rende compte de la place très importante qu'elle occupe — la première — dans l'esprit et dans l'enseignement du professeur, cela ne suffit pas. Il faut l'habituer, dès l'école, à subir l'influence bien-

⁵ *Rôle de l'École normale*, conférence donnée à l'Académie de La Salle, Ottawa.

faisante d'un milieu particulièrement organisé pour favoriser la pratique de la religion⁶.»

Que dire alors d'une profession qui exige tant de celui qui l'embrasse ? Le père répondait: «Je ne crois pas qu'il y ait une seule profession où il faille, pour réussir, un tel ensemble de qualités intellectuelles et morales. Et c'est précisément parce qu'il faut tant de qualités d'esprit et de cœur que seule l'élite devrait y avoir accès⁷.»

Telles sont les grandes lignes de la doctrine du père Lamoureux sur les devoirs de l'éducateur. Mais il entrait aussi dans les détails. En janvier 1954, parlant à Cornwall sur *La formation religieuse*, le principal de l'École normale affirmait que cette formation religieuse devait s'intégrer dans l'enseignement, car enseigner c'était aussi éduquer. Il fallait enseigner à l'enfant à connaître, aimer et servir Dieu, comme il devait apprendre à connaître, aimer et servir la société. L'éducation ne transformant pas, mais éveillant les qualités déposées par Dieu dans le cœur et la volonté, il fallait travailler à éveiller et à développer ces qualités. «Animé de plus de la vie surnaturelle, ajoutait-il, l'être humain possède tout ce qu'il faut pour devenir un saint.» Pour cela que l'instituteur possède des convictions personnelles et donne l'impression à ses élèves que l'idéal à atteindre est l'acquisition d'une supériorité morale, d'une bonne conduite et d'une persévérance dans l'état de grâce.

Le professeur est encore tenu, selon lui, de diriger la volonté de l'élève et de l'affermir en exigeant de celui-ci une tenue physique et extérieure convenable, un langage poli et soigné, une soumission aux commandements qui n'obligent pas, selon la conscience, et un plein rendement. Il terminait par ces mots: «Inculquez dans l'âme de l'enfant un but. Que sa conduite soit digne d'un enfant de Dieu. Que sa volonté, ainsi fortifiée, nous permette de développer le «saint»

⁶ Conférence sur l'enseignement religieux, donnée à Hull en 1944.

⁷ Conférence donnée à l'Académie de La Salle, Ottawa.

qui est en lui et réaliser notre idéal⁸.» A cet effet, le père encourageait l'Action catholique et la formation de la Croisade eucharistique dans les écoles.

Il insista souvent sur l'obligation de développer les qualités de l'enfant. S'adressant au deuxième congrès des Commissaires d'Écoles bilingues en avril 1955, le père Lamoureux affirmait: «Trop souvent nous partons de l'idée que l'enfant est une espèce de vase qu'il faut remplir sur les bancs d'école. Bien au contraire, il s'agit de sortir quelque chose de l'enfant par l'éducation. Il faut chercher à faire sortir de lui les potentialités et les capacités qui s'y trouvent, c'est le rôle de l'éducateur⁹.»

Il en profitait alors pour indiquer leur devoir aux Commissaires. «Le rôle primordial des commissaires d'écoles est de fournir aux enfants un milieu favorable pour leur éducation en engageant les meilleurs instituteurs et institutrices possibles et en fournissant encore aux élèves tous les livres nécessaires pour développer chez eux le goût prononcé pour la lecture, un goût qui leur permettra d'exercer leur intelligence et de faire sortir toutes les potentialités qui se trouvent en eux¹⁰.»

Pour habituer les enfants à la vie, surtout à la vie d'un chrétien, il faut atteindre à la supériorité, non seulement intellectuelle, ce qui serait indigne d'une école catholique, mais à la supériorité morale. S'adressant au congrès de l'Association d'Éducation tenu à Timmins, le père affirmait: «Le jour où les petits élèves de nos écoles séparées se rendront compte qu'à nos yeux le travail, l'honnêteté, l'obéissance, la charité, le dévouement et les autres vertus chrétiennes sont encore plus estimables que les succès intellectuels, ce jour-là nous aurons non seulement imprimé à nos élèves une forte poussée vers la supériorité morale, mais nous aurons donné à nos écoles leur véritable orientation.»

⁸ *Le Droit*, 27 janvier 1954.

⁹ *Ibid.*, avril 1955.

¹⁰ *Ibid.*, avril 1955.

Pour atteindre ce but, l'instituteur inculquera un esprit de discipline dans l'instruction et dans la formation de l'élève. Il y parviendra en créant l'intérêt, en faisant acquérir les qualités intellectuelles et morales qui permettront aux enfants de vivre, dans leur intégrité, leur vie d'homme, de citoyen et de chrétien. Trois vertus fondamentales sont indispensables pour arriver à cette fin: la ténacité dans l'effort, l'esprit de sacrifice et la soumission à l'autorité. Par contre, il faut éviter la routine et l'obéissance par crainte¹¹.

Tel est, selon le père Lamoureux, le rôle de l'institutrice et de l'instituteur. S'il insiste beaucoup sur la formation religieuse, c'est qu'il la considère de première importance. Il ne néglige pas pour autant la supériorité intellectuelle, nous aurons l'occasion de le voir en traitant de sa doctrine patriotique.

Si le rôle de l'éducateur est tel que le décrit le père Lamoureux, on ne sera pas surpris de le voir exiger un ensemble imposant de qualités de celui qui s'y livre.

Dans une conférence donnée au Teacher's College d'Ottawa, en 1931, il en énumérait trois. Il insistait d'abord sur l'humilité, puis il passait ensuite sur la fierté que devait inspirer la noblesse de la vocation d'éducateur. «Aucun banquier, aucun avocat, aucun marchand, aucun médecin devrait marcher la tête plus haute que vous», disait-il aux normaliens et normaliennes.

Enfin il demandait aux instituteurs d'être humains et de s'intéresser à tout ce qui intéressait les élèves et terminait en donnant une petite recette pour la préservation des enfants.

Take one large grassy field
One-half dozen children;

Two or three small dogs;
A pinch of brook and some pebbles;

¹¹ *La discipline*, conférence donnée aux instituteurs de l'inspectariat de M. Latour en 1930.

Mix the children and the dogs well together
And put them in the field stirring constantly;

Pour the brook over the pebbles;
Sprinkle the field with flowers;

Spread over all a deep blue sky
And bake in the hot sun.

When brown, remove and set away to cook —
in a bathtub.

Dans une autre occasion, parlant du *Prestige* il énumérait encore les qualités de l'éducateur, mais cette fois, il en exigeait plus. L'éducateur devait tout d'abord posséder la science, être une personne capable de décision, ferme mais sans entêtement, juste, impartiale, honnête, capable d'affection, de gratitude, de sympathie, d'indulgence. Enfin gagner la confiance et la sympathie de l'élève.

Surtout, que l'éducateur comprenne la noblesse contenue dans le mot «servir». Il insistait sur ce point dans une conférence donnée à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la fondation de l'Ottawa Teacher's College.

«Le Maître a dit qu'il n'y avait pas de plus grand privilège que celui de servir. Les plus privilégiés sont ceux qui servent le mieux et ce sont ceux dont le labeur profite au plus grand nombre qui servent le mieux. Ainsi donc on doit dire que ceux qui développent les ressources naturelles d'un pays servent leur pays, mais ceux qui développent son capital humain le servent mieux. Ceux qui le servent le mieux — du moins j'aime à le croire — sont ceux qui préparent les instituteurs, ces artistes adroits qui ont la tâche ardue et le problème délicat de porter les valeurs humaines à leur plein épanouissement.»

Dans une autre circonstance, soulignant le vingt-cinquième anniversaire d'enseignement du professeur Joseph Béchar, de l'École normale, le père Lamoureux se plaisait à dire: «Nous comprenons tous cette parole de Sénèque, je crois: je dois plus à mon maître qu'à mon père; car si celui-ci m'a

donné de vivre, celui-là m'a donné de bien vivre». Et comment le professeur peut-il donner de bien vivre ? En souffrant pour ses élèves et en se donnant totalement à eux. Dans une autre occasion, le principal citait ces mots de Pearse. «The true teacher must suffer and do. He must break bread to the children. As the greatest of all teachers he must go into Gethsemane and toil up the steep of Golgotha... Sometimes I think that to be a woman and serve and suffer as women do is to be the highest thing. Perhaps that is why I felt it proud and wondrous to be a teacher, for a teacher does that. I gave to the little lads I taught the very flesh and blood and breath that were my very life. I fed him on the milk of my kindness: I breathed into him my spirit.»

Telle était bien la pensée du père Lamoureux sur l'éducation, telle fut sa vie. Mais cette vie d'abnégation et de sacrifice lui procura le bonheur qu'il voulait partager avec ses étudiants. Pour comprendre la joie qu'il goûta dans ce labeur, relisons ce qu'il écrivait à l'adresse des normaliens en 1941.

«Lire dans tous ces petits yeux vifs qui sont braqués sur vous une confiance et une admiration que seuls reçoivent les chefs incontestés; assister à l'éveil d'une intelligence — spectacle plus merveilleux et plus impressionnant qu'un lever de soleil — et se dire: «C'est moi qui ai fait cela»; sentir, sous sa main diligente, céder, plier et s'assouplir des caractères raides et difficiles et comprendre que c'est faire plus beau et plus grand que l'artiste qui façonne le marbre rebelle; dans une âme abattue, découragée, sur le point de perdre toute confiance en elle-même, allumer la flamme de l'ambition, de la fierté, de l'espoir, et en saisir ensuite le pétillant reflet au fond des prunelles limpides; communiquer à des êtres humains ce qu'on a de meilleur et de plus noble en soi: espoirs, sympathies, ambitions, goûts, dévouement, au point de se retrouver en eux et d'en éprouver les joies de la paternité; dresser devant une âme un idéal élevé, faire croître en elle, chaque jour, un désir de plus en plus

intense de le réaliser puis, plus tard dans la vie, entendre tomber de lèvres de conquérants: ma victoire, c'est à votre inspiration que je la dois; sa tâche finie, pouvoir se rendre ce témoignage de suprême consolation: j'ai contribué efficacement à la plus grande œuvre qui soit: apprendre à des petits enfants leur beau métier d'homme, de citoyen, de chrétien; voilà les joies que l'enseignement vous réserve¹².»

Ces joies que le père promettait à ses étudiants, il les avait éprouvées lui-même en entendant «tomber de lèvres de conquérants: ma victoire, c'est à votre inspiration que je la dois». A l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de prêtrise, M. Roger Saint-Denis lui en rendait le témoignage.

«Permettez-moi, Révérend Père, de vous dire toute l'admiration que commande chez nous la haute conception que vous vous faites du sens de l'éducation et de ses exigences sur la conscience professionnelle. Votre tempérament et votre formation vous animent d'une philosophie large et sereine des choses de l'éducation. A une période difficile dans la vie du groupe franco-ontarien, les parents des petits Canadiens français peuvent se féliciter d'avoir eu comme directeur de l'École normale un homme au jugement aussi sûr. Hier et demain se livrent la guerre aujourd'hui, le passé et la voix des aïeux nous dictent des devoirs impérieux, l'avenir et le milieu nous rappellent les réalités vitales. Comment orienter l'éducation des petits catholiques franco-ontariens dans un monde en voie de transformation? Comment résister à l'inertie de la routine paralysante sans céder aux attraits des dernières nouveautés d'une philosophie toute pragmatique de l'éducation? C'est parce que vous avez su ne pas perdre de vue les valeurs permanentes que nous avons appris à avoir confiance en vous.

«Cependant, toute précieuse que soit pour nous cette vision calme des choses de l'éducation, c'est surtout à votre conscience professionnelle que nous tenons à rendre hommage. L'idéal du devoir vécu intégralement colore votre vie

¹² *Annuaire de l'École normale*, 1941., p. 9.

d'éducateur et illumine de son exemple les murs de l'École normale. D'abord dans vos leçons, vous illustrez par la pratique les principes de pédagogie et de méthodologie; ensuite, votre gouvernement de l'École assure la paix, l'ordre et la cordialité parce que votre discipline repose sur l'autorité exercée avec ferme douceur et acceptée avec joie confiante; enfin vous donnez le meilleur exemple du souci de la compétence professionnelle car vous vous renouvelez sans cesse en véritable professeur-étudiant. Le zèle que vous déployez à bien faire les moindres besognes administratives condamne l'esprit d'à peu près, d'assez bien, et nous inspire l'ambition d'exploiter ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes. Qu'est-ce, sinon chef-d'œuvre d'éducation, que l'exemple vivifiant et inspirant d'une vie, telle la vôtre, totalement consacrée au devoir envers les autres.»

Ici, encore, le père Lamoureux ne prêcha que ce qu'il pratiquait et il le pratiquait avant de le prêcher.

CHAPITRE VII

Une doctrine patriotique

L'auteur de la notice nécrologique du père Lamoureux a écrit: «Éducateur émérite et prêtre modèle, il a conquis l'estime, l'admiration et l'affection de tous ceux qui l'ont connu intimement. Les autres qui ont pensé moins bien de lui, le connaissaient mal; ils s'en rendront compte quand ils contempleront sa vie et son œuvre à la lumière de l'éternité¹.»

Oui, ceux qui pensaient moins bien du père Lamoureux le connaissaient mal. C'est surtout son esprit patriotique que l'on a parfois mis ou essayé de mettre en doute. Il aurait pourtant suffi de se rendre compte des pensées du principal de l'École normale sur cet important sujet. Si le père ne fut pas un lutteur à la façon des Charlebois, des Belcourt et des Genest, il n'en reste pas moins que dans la sphère qui était la sienne, il fut un grand patriote.

Il faut avouer que la doctrine patriotique du père Lamoureux ne se résumait pas en une procession ou un feu d'artifice à l'occasion de la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Il voyait plus loin que cela et avait conscience que le rôle de formateur d'instituteurs destinés à sauver la langue des franco-ontariens et à assurer leur survivance était une œuvre patriotique, autrement difficile, importante et efficace. Il n'a cessé de déclarer que le rôle de l'éducation était de préparer l'enfant à son beau métier d'homme, de patriote et de chrétien. S'il a insisté surtout sur le «métier de chrétien», c'est que chrétien convaincu, prêtre, il savait qu'au regard de l'éternité, la vie surnaturelle et la vie de la cité de Dieu l'emportent infiniment sur la vie naturelle et sur la cité terrestre. Il savait aussi que c'est une idée sur laquelle il faut souvent revenir.

¹ Philippe CORNELIER, o.m.i., *op. cit.*

De plus, si l'éducation consiste à préparer l'enfant à son rôle de citoyen et de patriote, le père pensait, et avec raison, que ce rôle de citoyen et de patriote s'exerçait dans un milieu particulier et non pas dans un milieu abstrait et imaginaire. Pour cette raison, le père Lamoureux s'est fait le champion du bilinguisme dans la province d'Ontario, non pas cependant du bilinguisme qu'on lui a parfois prêté. Il s'exprimait clairement lors d'une distribution de prix, affirmant que les élèves ontariens avaient besoin, en plus de la connaissance de leur propre langue, d'une connaissance convenable de l'anglais, car on ne pouvait les former tout à fait «à la québécoise». Il ajoutait ensuite: «Pourquoi ridiculiser une éducation qui s'impose? Et pourquoi s'opposerait-on à la formation bilingue? Est-elle incompatible avec notre mentalité française? Depuis quand l'ignorance de l'anglais est-elle une condition de patriotisme intégral? Mais tous les défenseurs les plus ardents, les plus orthodoxes je dirais de nos droits nationaux n'étaient-ils pas des bilingues: les Belcourt, les Charlebois, les Genest, les Bélanger? — Non certes, le bilinguisme bien entendu — ce qui ne veut pas dire un Corneille doublé d'un Shakespeare —, ce qui ne veut même pas dire la parité d'éducation française et anglaise, n'est pas une utopie. Le prétendre c'est ignorer aussi bien les faits que la psychologie.

«Mesdemoiselles, votre formation bilingue vous impose des devoirs. Que votre amour de votre langue, votre orgueil à la parler, votre ténacité à la défendre, votre goût à la cultiver par la lecture française manifestent à tous qu'une bilingue n'est pas moins française qu'une unilingue mais qu'elle sait l'anglais en plus².»

Peut-on proposer doctrine plus orthodoxe? Nous ne le croyons pas. Le père trouvera encore souvent l'occasion de revenir sur ce problème; nous le verrons au cours de ce chapitre.

² Archives de l'Université d'Ottawa.

Dans un discours prononcé à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d'ordination du père Lamoureux, le père Gilles Marchand, o.m.i., provincial, résumait parfaitement, croyons-nous, la pensée du père sur ce problème. Il disait: «Il est parfois et accidentellement vrai que nos traditions, notre langue protègent notre foi, mais il est toujours vrai, disait-il, que la foi, et les autres vertus surnaturelles sont les gardiennes assurées de nos droits, de nos traditions, de notre langue. Donnez-nous de bons chrétiens, des hommes et des femmes épris d'esprit chrétien et surnaturel et du même coup vous aurez donné de bons citoyens, de véritables patriotes. C'est ce que s'est appliqué à faire le P. Lamoureux pendant les 25 ans de son sacerdoce: c'est en cela qu'il s'est montré le bon serviteur de l'Église, le fidèle mandataire du pape³.»

Pour le père Lamoureux, la vertu de patriotisme se rattachait au devoir que chacun a d'honorer son père et sa mère. Dans un sermon prononcé à l'occasion de la fête de la Saint-Jean-Baptiste il affirmait que la fierté nationale était un devoir: «Le patriotisme n'est pas un caprice dont on peut se payer ou se refuser le luxe selon les avantages qu'on y trouve. Le quatrième commandement de Dieu nous en fait un devoir. Père et mère tu honoreras.»

Explicitant sa pensée, il ajoutait: «La patrie n'est pas simplement un territoire de tant de milles carrés, avec telles frontières bien délimitées. C'est infiniment plus que cela. C'est le prolongement de la personnalité des ancêtres.

«Notre patrie c'est leur œuvre, c'est eux vivant dans le produit de leurs mains, de leur esprit, de leur cœur. À moins de les aimer dans les développements qui les prolongent, on ne remplit pas bien le commandement: «Père et mère tu honoreras».

«Il n'y a pas deux individus qui ont le même caractère, ni deux familles qui ont tout à fait le même esprit. De même chaque peuple a son âme à lui, un ensemble de qualités et

³ *Le Droit*, 30 juin 1941, p. 14.

de défauts qui le différencie des autres. C'est une manière spéciale de concevoir les choses, de les sentir et de les exprimer. Ceux-là seuls observent pleinement le précepte: Père et mère tu honoreras, dont l'âme possède et prolonge les traits caractéristiques de l'âme des ancêtres, qui vivent leur vie, s'alimentent de leurs pensées, continuent leurs œuvres.

«Honoré ses parents, c'est non seulement *aimer* sa patrie et sa race, c'est également en être fier. L'enfant qui a honte de son père et de sa mère n'observe pas le quatrième commandement. Ne l'observe pas non plus celui qui rougit de sa nationalité.

«Il faut être fier de sa *religion*. C'est un bien de famille. Catholique et Canadien s'identifient au point que n'être pas catholique, c'est n'être pas Canadien français, comme un homme sans âme n'est plus un homme, mais un cadavre.

«La fierté nationale est un devoir. Cela comprend la fierté de la langue que nous parlons: celle que tous les gens civilisés se piquent de parler en plus de la leur; cela comprend aussi la fierté du rôle joué par les nôtres dans notre pays et particulièrement dans cette partie de la province⁴. Si nous voulons honorer nos parents, comme le quatrième commandement nous en fait un devoir, il faut être fiers de ce que nous sommes.

«En plus d'aimer l'héritage ancestral et d'en être fier, il faut lui être fidèle. Ce n'est pas honorer ses père et mère que de leur tourner le dos et de les abandonner.

«Il faut perpétuer en nous leur foi. Pour cela il faut des convictions religieuses solides. Cela est particulièrement vrai de votre milieu. Que l'on s'applique non seulement à l'église, non seulement à l'école, mais également à la maison à faire comprendre aux enfants par l'exemple comme par la parole que la chose la plus précieuse au monde, celle dont rien ne doit nous détacher, c'est notre foi catholique.

⁴ Région de Kent et d'Essex.

«Il faut aussi perpétuer le parler ancestral. C'est par la langue que se transmettent d'une génération à l'autre les manières de penser, de sentir et d'agir des ancêtres. C'est surtout dans son parler que se manifestent les traits caractéristiques d'un peuple. Cesser de parler le français c'est couper les racines qui entretiennent et nourrissent en soi la vie française, c'est tarir la source où l'on s'abreuve aux vertus ancestrales.

«La langue se conservera dans cette région dans la mesure où elle se parlera au foyer. C'est au foyer que l'enfant doit entendre et parler la langue qu'il utilisera plus tard. La langue que l'enfant ne parle qu'à l'école est une langue morte. L'expérience et la psychologie le prouvent⁵.»

Ce n'est certes pas un langage de défaitiste que profère ici le père Lamoureux, mais celle d'un prêtre qui sait en quoi consiste le patriotisme. Dans une autre circonstance, le père sera encore plus vigoureux.

Prenant le même thème: «Père et mère tu honoreras», il affirmait: «Or, nous voulons — et nous ne pouvons pas ne pas vouloir, parce que c'est un devoir sacré — nous voulons demeurer Canadiens français. Le patriotisme n'est pas un caprice ou une fantaisie dont on peut se payer ou se refuser le luxe⁶.»

Il développait ensuite son sujet en affirmant que pour continuer la personnalité morale des ancêtres, il fallait que notre âme s'alimentât à la même source. La première obligation du Canadien français, était de perpétuer en lui-même la foi robuste et féconde des ancêtres, par la force que donnait l'instruction religieuse. Le devoir de chacun consistait à inculquer dans l'âme de ceux et de celles qui lui étaient confiés, à quelque titre que ce fut, une connaissance de plus en plus précise et profonde de la religion catholique, à l'église, à l'école et au foyer.

⁵ *La Feuille d'Erable*, 28 juin 1956.

⁶ A la fête de la Saint-Jean-Baptiste, à Tecumseh, 1933.

Pour conserver la personnalité morale des ancêtres, il fallait aussi conserver la langue, car c'était surtout dans son parler que s'exprimait l'âme d'une race. D'où le devoir de lire l'histoire du pays, et de la lire en français «pour saisir l'âme française dans toute sa beauté et avec toutes les nuances». L'histoire enseignerait aussi pourquoi les habitants des comtés de Kent et d'Essex devaient conserver la langue, les coutumes et les traditions françaises.

Le père continuait ensuite son discours. On nous permettra de citer tout au long cette page vigoureuse et lumineuse sortie de sa plume et de son cœur.

«Cette mission vous a été confiée, il y a au delà de deux siècles, et par Denonville lui-même. En effet, l'illustre gouverneur, comprenant la nécessité des avant-postes pour protéger les intérêts de la colonie naissante, établit un contre-fort dans cette région en 1686. Dès 1740, l'on y trouve déjà un groupement de colons français.

«Qu'il soit dit à la louange de vos pères qu'ils ont rempli leur mission. C'est quelque chose de merveilleux, d'humainement incompréhensible, que la survivance de votre groupe, loin de vos frères, entourés de toutes parts par une civilisation qui n'est pas la vôtre. C'est si réconfortant d'entendre vos enfants qui nous arrivent à l'École Normale, s'exprimer encore, après deux siècles d'isolement, dans la langue de leurs ancêtres, que l'on ne peut les entendre sans un sentiment d'admiration, et d'une admiration si intense qu'encore un peu l'on se prendrait à pleurer.

«Noblesse oblige ! Ce que vos ancêtres ont fait pour vous, vous le devez faire pour ceux qui vous suivront. Ce n'est pas après avoir tenu pendant deux cents ans que l'on cède. Ce n'est pas au moment où les règlements scolaires de la province permettent de vivre que l'on meurt. Ce n'est pas quand nos intérêts canadiens sont de nouveau menacés, cette fois par l'invasion des idées américaines, qu'il faut abandon-

ner la langue française, le seul contre-fort qui puisse opposer une résistance efficace à l'envahisseur. Vous tiendrez !

«Si la foi a conservé la langue, la langue aussi est gardienne de la foi. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de trop absolu dans le dicton «qui perd sa langue perd sa foi» je n'ai aucune hésitation à affirmer qu'une langue qui facilite l'entrée dans l'âme de doctrines erronées est un danger pour la foi, tandis qu'une langue qui met en contact avec des idées catholiques est une sauvegarde. Or, dans le milieu de neutralité, d'indifférentisme et d'hérésie où vous vivez, milieu où toutes ces idées hostiles à notre foi s'expriment en anglais, la langue française, à condition qu'elle soit le véhicule des idées catholiques, — et c'est normal au pays — est, sans l'ombre d'un doute, gardienne de la foi.»

Le père affirmait enfin que l'on garderait ces deux trésors de la religion et de la langue dans la mesure où l'on en serait fier. Et pourquoi aurait-on honte de la langue que l'on parlait puisqu'elle était la plus belle au monde ?

«Elle sait rire. Elle peut pleurer. Par elle a passé souvent la grande voix de la douleur humaine; elle est mêlée à la vie.

«Langue de piété et langue de colère, ouverte à la divine tendresse et à l'énergie ardente, elle est le miroir où se reflètent dans leur diversité plaintive, les sentiments, les passions, les misères de tous les pauvres hommes, nos frères.

«Est-ce la honte de passer pour des étrangers, disons le mot, pour «foreigners» qui va retenir sur nos lèvres les syllabes françaises ? Nous, des «foreigners» dans un pays que nos pères ont découvert, exploré, colonisé, défendu ! Les vrais «foreigners» ce sont ceux qui estiment que le Canada est un pays anglais ! [...] Ils ignorent que la première langue civilisée qui a retenti dans les bois, sur les lacs et les rivières de cette province était la langue parlée par Champlain et ses hardis explorateurs. [...] Vous êtes chez-vous,

ici, et le français est chez-lui. Parler le français est un titre de noblesse, c'est proclamer l'ancienneté de ses origines dans cette Province⁷.»

Le père concluait par cette affirmation que la vraie fierté cherchait à imposer le respect de sa langue et de sa foi aux autres, par la supériorité de la vertu et du savoir, par la probité, l'honnêteté et la loyauté.

Voilà, nous semble-t-il, une doctrine patriotique éclairée, provenant d'un homme qui a toujours su respecter et aimer les autres groupes ethniques du pays. Il est fier de ses origines françaises, il sait travailler à leur conservation, mais non dans le mépris des autres ou dans le chauvinisme.

S'adressant aux Canadiens-français d'Ontario, le père énonçait son credo national. «C'est surtout dans son parler qu'il faut chercher la manifestation la plus complète et la plus véridique de son âme... L'âme se reflète dans les mots encore plus qu'elle se livre au fond des prunelles claires et vivantes. — ... Comme chaque peuple a sa manière à lui de penser et de sentir il lui faudra son mode d'expression qui diffère de celui des autres. C'est pourquoi chaque peuple a sa langue qui est l'image fidèle de son âme. ... La langue française est donc la source — et la seule — où nous puisions, nous Canadiens français, communier aux idées et aux sentiments de nos ancêtres, prendre contact avec l'âme de la race...»

Passant ensuite à l'étude de la langue anglaise, nécessaire dans la province, le conférencier continuait: Si l'Université d'Ottawa «a consenti à préparer des instituteurs et des institutrices pour les écoles où les petits Ontariens canadiens-français apprennent les deux langues, c'est qu'elle croit que, dans des conditions spéciales et avec des méthodes pédagogiques appropriées, cet enseignement peut se pratiquer sans préjudice pour la formation et la culture française.»

⁷ Archives de l'Université d'Ottawa.

Le père reconnaît que l'étude de l'anglais, pour un Ontarien, peut constituer un péril pour la conservation du patrimoine ethnique, mais il explique à quelle condition le péril sera écarté.

«Posséder une langue est, en soi, un bien: c'est une richesse. Mais comme l'or, le langage peut se mettre au service soit du bien soit du mal. Les vocables de ma langue maternelle peuvent m'apporter des idées et des émotions saines, mais ils peuvent aussi, hélas ! inoculer à mon âme des idées et des émotions qui soient un poison vif. Ce sont les concepts et les sentiments qu'elle transmet qui font d'une langue un instrument de vie ou de mort. De savoir l'anglais n'est donc pas en soi, un mal. Cela pourrait même être, à plus d'un titre, fort utile pour ne pas dire plus.

«Mais de s'en servir pour absorber inconsciemment des concepts et des théories dont l'assimilation soit dommageable à notre mentalité française, voilà le mal. Mais de délaissier par snobisme ou par un intérêt mal compris le français pour ne parler et ne lire que l'anglais et couper ainsi les racines qui entretiennent et nourrissent la vie française, voilà encore le mal.

«Ce mal toutefois, n'est pas inhérent à la connaissance de l'anglais. Patriote et bilingue ne sont pas caractères incompatibles. Les hommes ne manquent pas qui, pour avoir appris, et dès leur enfance, la langue de leur milieu, n'en sont pas moins, de l'avis de tous ceux qui les fréquentent, français jusqu'à la moelle des os.

«La connaissance de l'anglais ne leur a donc pas été funeste. Pourquoi ? C'est qu'ils avaient le cœur français. Fiers de leurs origines, fiers de la beauté et de la richesse de leur langue maternelle, résolument désireux de conserver à leur tour un héritage maintenu au prix de tant de sacrifices, ils cherchent à entretenir, au moyen de la langue ancestrale le contact permanent et continu avec les sources où s'alimente la vie française et pour cela sans chauvinisme mais

avec une ténacité louable, ils parlent leur langue et lisent des revues, des volumes et des journaux français.

«Voilà le remède contre l'anglicisation: un cœur français. Qui l'aura sera immunisé contre le péril que peut présenter, dans les milieux mixtes, la connaissance de l'anglais. Inculquer de tels sentiments dans l'âme des nôtres constitue, ce me semble, le devoir le plus pressant des éducateurs soucieux de maintenir, en terre ontarienne, la culture française⁸.»

Encore dans un esprit patriotique, le père Lamoureux recommandait instamment la supériorité intellectuelle des Franco-ontariens, afin de les rendre aptes à maintenir et à revendiquer leurs droits⁹.

Ce que le père Lamoureux prêchait aux Canadiens français de l'Ontario, il avait le courage de le prêcher aussi aux Anglo-canadiens, sous forme de tolérance et de compréhension. C'est ainsi qu'il disait aux commissaires d'écoles, à Toronto, le 27 mars 1932: «Canada was built up of nationalities whose descendants have handed down from one generation to another, the language, the customs, the traditions, the spirit and the ideals of their ancestors. The actual descendants of these illustrious nations, though living side by side and coming into daily contact with one another are desirous — and most legitimately so — of preserving their national identity. Here again politicians or other schemers, realizing how deeply rooted this sentiment is in the human soul and how easily it is stirred up, often create animosity and distrust where peace and unity should exist. ... It is the very important duty of our schools to develop in the hearts of the pupils a feeling of sympathy for all that is and for all who are canadian in the broadest sense of the word ...

⁸ Discours prononcé au poste C.B.O. en 1936.

⁹ Discours prononcé au poste C.B.O. en 1935, et conférence aux Commissaires d'écoles bilingues d'Ontario en 1944 (archives de l'Université d'Ottawa).

«When we fully realize that a man loves Canada with his whole heart and soul we will perhaps be more charitable and more just in dealing with his own particular problems¹⁰.»

Pour atteindre ce but, le père recommandait l'étude de l'histoire et de la géographie dans les écoles, en enseignant la contribution appréciable apportée par chaque groupe ethnique à la grandeur de notre pays.

Résumant un jour sa pensée sur le patriotisme et l'éducation nationale dans un discours à la radio, le père Lamoureux affirmait que le meilleur moyen de faire œuvre patriotique était d'enseigner aux jeunes que leurs devoirs envers leur race et envers leur province n'étaient pas incompatibles. On ne devait pas se contenter de leur enseigner le patriotisme par le débit des banalités ronflantes dans les réunions patriotiques, mais au contraire leur apprendre que l'allégeance à un parti politique n'équivalait pas à un mariage indissoluble, que la minorité ne pouvait espérer le salut que si elle savait rallier les suffrages de la majorité par sa supériorité intellectuelle, par son effort constant, en inspirant aux jeunes le goût et l'habitude du travail, et enfin en les habituant à penser d'une façon personnelle pour éviter qu'ils deviennent tout simplement des «hommes-lunes», reflétant une pensée d'emprunt».

C'est de cette dernière façon que le père Lamoureux s'efforça d'enseigner la vraie vertu de patriotisme à ses élèves. Un patriotisme éclairé, profond, large d'esprit et pratique.

C'est aussi cette manière de voir et d'agir du père Lamoureux qui faisait dire au frère Omer, é.c.: «Le nom du Père Lamoureux n'a, peut-être, pas paru autant que ceux

¹⁰ Archives de l'Université d'Ottawa. Il insistait aussi sur cette unité nationale dans son article précité dans le *Canadian School Journal* et il félicitait un jour les étudiants du Ottawa Teachers' College de leur esprit de tolérance dans la question du problème bilingue. Dans la position officielle qu'il occupait, il fallait du courage pour parler avec autant de clarté.

¹¹ Discours sur l'Éducation nationale prononcé au poste C.B.O. en 1935 (archives de l'Université d'Ottawa).

des héroïques défenseurs des franco-ontariens durant les luttes scolaires, tels les Genest, Freeland et Belcourt, mais son action bien que cachée n'en a pas été moins efficace. C'est grâce à sa personnalité que nous avons eu notre École Normale¹².»

M. Clément Brown rendait aussi hommage au patriotisme du père, dans un article publié dans *Le Droit* à l'occasion du départ du père Lamoureux de l'École normale: «Suivre la carrière du P. Lamoureux, c'est relater en même temps les progrès de l'instruction des Franco-Ontariens au stade du professorat d'école primaire. Depuis la modeste école de Pédagogie de 1923 jusqu'à l'École normale d'aujourd'hui, le P. Lamoureux a eu la tâche extrêmement redoutable de former les instituteurs et institutrices d'écoles bilingues de l'Ontario. Les progrès constants réalisés par notre minorité dans ce domaine, le zèle de notre corps enseignant pour les causes religieuses et nationales disent assez que le P. Lamoureux n'a pas raté l'œuvre supra-essentielle qu'on lui avait confiée¹³.»

Si on juge l'arbre à ses fruits, on peut conclure que le père Lamoureux prêchait une saine doctrine patriotique.

¹² Frère OMER, é.c., *op. cit.*

¹³ *Le Droit*, 2 novembre 1955.

CHAPITRE VIII

L'homme

On peut résumer le portrait moral du père Lamoureux en deux traits: un gentilhomme consacré à son devoir d'état. Tels sont bien les deux caractères dominants de cette puissante personnalité.

Le frère Omer cependant a bien résumé la physionomie du père Lamoureux en ces mots: «Réunissez l'initiative, la hardiesse et le jugement pratique de l'Américain avec l'affabilité, le dévouement inlassable et la constance du Français et vous aurez le type parfait du Franco-Américain qu'est le Père Lamoureux¹.»

Le père a manifesté son initiative, sa hardiesse et son jugement pratique dans la fondation, le développement et la direction de son École normale, nous l'avons vu précédemment. Il fallait toutes ces qualités, et à un haut degré, pour mener à bonne fin l'œuvre difficile qu'on lui avait confiée. Mais il doit aussi ses succès à son affabilité et à son dévouement inlassable. C'est pourquoi nous définissons ainsi la physionomie morale du père Lamoureux: «un gentilhomme consacré à son devoir d'état». Ce qui a soutenu le père dans toute son activité, c'est qu'il s'était constitué serviteur d'une cause, d'une cause qu'il considérait noble, d'une cause valant la peine qu'il se sacrifiait pour elle. Le frère Omer a encore raison quand il décrit le principal de l'École normale comme l'homme au sourire, à l'humeur égale et à la patience inépuisable, l'homme qui a changé le «Time is money» en «Service with a smile».

Le père Lamoureux fut un gentilhomme accompli. En lui, pas de bassesse, pas d'étroitesse d'esprit, mais de la franchise, partout et toujours, de la largeur d'esprit se traduisant par une grande tolérance. Il fut un gentilhomme d'une

¹ Frère OMER, é.c., *op. cit.*

délicatesse exquise de sentiments, cherchant la moindre occasion de faire plaisir. Il savait aussi que le meilleur moyen de faire plaisir aux parents était de s'intéresser à leurs enfants. On nous permettra de citer ici en entier une petite lettre envoyée à un enfant de cinq ans où on peut à la fois admirer la psychologie et la finesse de l'âme.

«Mon cher Paul.

«Tu as été hier un excellent caudataire. (Cherche ce mot difficile dans le dictionnaire de Jean.)

«C'était beau de voir Monseigneur tout en rouge, bénissant ton papa, épinglant sur son bel habit vert la médaille du Pape, Cette cérémonie, il faut en garder le souvenir devant toi toujours.

«Ton papa a été décoré par Monseigneur l'Évêque au nom du Saint Père qui ne pouvait venir de Rome. Le Pape récompense ainsi seulement ceux qui ont fait de grandes choses. Si ton Papa est Chevalier de Saint Grégoire, c'est qu'il n'est pas un papa ordinaire.

«Et toi, tu es le fils d'un Chevalier. Cela t'oblige à ne pas te contenter de choses faciles à faire. Comme ton papa, à mesure que tu grandiras, tu vas travailler de plus en plus fort; tu vas aider aux autres; tu vas être un bon petit chrétien et un bon petit Canadien français. Il faut que les gens disent: «Ça c'est le fils d'un Chevalier, il fait bien tout ce qu'il fait»: Noblesse oblige!

«Dis, pour moi, un bonjour à ta maman que j'estime beaucoup et à qui le Pape donnerait, j'en suis sûr, une décoration si elles se donnaient aux femmes. Mais il n'y a que les hommes qui soient Chevaliers. Dis bonjour aussi à Suzanne et à Jean que je vois d'une fois à l'autre grandir en sagesse comme en taille.

«Vous êtes fiers de votre papa et de votre maman, et vous avez raison. Il faut qu'ils soient, eux, toujours fiers de leurs trois enfants. Pour cela vous n'avez qu'à continuer à grandir

comme vous le faites en science et en sagesse devant les hommes, et en vertu devant Dieu.

«D'un père qui estime et qui aime bien tous les

René Lamoureux, O.M.I.»

Il faut encore l'avoir vu s'amuser avec les enfants pour comprendre combien il les aimait et comme il savait se mettre à leur portée.

Le père avait conservé cette petite description de Alan Beck, autre preuve de son intérêt pour les enfants.

WHAT IS A BOY ?

«Boys come in assorted sizes, weights and colors. They are found everywhere — on top of, underneath, inside of, climbing on, swinging from, running around or jumping to. Mothers love them, little girls hate them, older brothers and sisters tolerate them, adults ignore them and Heaven protects them. A boy is Truth with dirt on its face, Wisdom with bubble gum in its hair and Hope of the future with a frog in its pocket.

«A boy has the appetite of a horse, the digestion of a sword-swallower, the energy of a pocket-size atomic bomb, the curiosity of a cat, the lungs of a dictator, the imagination of a Paul Bunyan, the shyness of a violet, the audacity of a steel trap, the enthusiasm of a firecracker, and when he makes something he has five thumbs on each hand.

«He likes ice cream, knives, saws, Christmas, comic books, the boy across the street, water (in its natural habitat), large animals, Dad, trains, Saturday mornings and fire engines. He is not much for Sunday school, company, schools, books without pictures, music lessons, neckties, girls, barbers, overcoats, adults or bedtime.

«Nobody else is so early to rise or so late for supper. Nobody else can cram into one pocket a rusty knife, a half-eaten apple, three feet of string, an empty Bill Durham sack,

two gumdrops, six cents, a sling shot, a chunk of unknown substance and a genuine supersonic code ring with a secret compartment.

«A boy is a magical creature — you can lock him out of your workshop, but you can't lock him out of your heart. You can get him out of your study but you can't get him out of your mind. Might as well give up — he is your captor, your jailer, your boss and your master — a freckle-faced pint-sized bundle of noise. But when you come home at night with only the battered pieces of your hopes and dreams, he can mend them with two magic words — «Hi-Dad.»

Il ne manquait aucune occasion de témoigner son affection ou sa sympathie, que ce fût au moment d'un deuil, d'une maladie ou d'un anniversaire. On était toujours certain de rencontrer le père en ces circonstances, de recevoir de nombreuses visites, ou du moins de recevoir un petit billet qui remonterait un courage abattu ou qui partagerait la joie.

Gentilhomme, il fut toujours reconnu comme tel par tous ceux qui l'approchèrent et cette qualité lui valut plus d'un succès dans la vie. Nous avons vu précédemment ce qu'avait dit de lui, en 1927, le Dr Merchant à un moment critique de la vie de nos écoles. Dès 1926, l'Université l'avait délégué, en compagnie du père Alexandre Lajeunesse, auprès de l'Université de Toronto, dans le but de faire reconnaître le cours d'Immatriculation de l'Université d'Ottawa pour ceux qui se préparaient aux professions libérales². Le père y retourna au début de 1927³ et obtint pour les écoles secondaires bilingues, un examen spécial de français, et de latin en français.

Gentilhomme, le père Lamoureux l'était encore, par la façon dont il savait reconnaître un service rendu ou une faveur accordée. La reconnaissance était spontanée chez lui, et il n'a jamais manqué de remercier ceux qu'il considérait

² *Codex historicus* de l'Université d'Ottawa, vol. 1, p. 12.

³ *Ibid.*, vol. 1, p. 19-20.

comme ses bienfaiteurs et le bienfaiteur était celui qui lui rendait le plus menu service.

Gentilhomme, délicat dans ses sentiments, il était aussi d'une extrême délicatesse dans ses rapports avec les autres. Poli, jovial, il évitait jusqu'à l'ombre de ce qui aurait pu causer la moindre peine. Bien plus, cette délicatesse de sentiments et d'attitudes faisait que son bonheur résidait dans le bonheur des autres. Il a manifesté cette disposition durant toute sa vie, mais surtout à l'occasion de sa dernière maladie, comme nous aurons l'occasion de le voir dans un chapitre subséquent.

Le père Lamoureux fut surtout et par-dessus tout un homme de devoir. Il vouait un culte au devoir d'état et au devoir bien accompli. C'est, semble-t-il, ce qui frappait toujours ceux qui l'approchaient et on lui en a souvent rendu le témoignage. Le rédacteur de sa notice nécrologique écrivait: «Ce qui pourtant fit l'admiration de ses élèves, peut-être plus encore que ses talents d'éducateur, c'est sa conscience professionnelle, sa fidélité au devoir, son idéal du devoir vécu intégralement et constamment. Dans ce devoir, il incluait la cordialité, la bonté qui tempère l'autorité sans sacrifier le bon ordre ni la paix. Cette fidélité au devoir il l'a communiquée aux quelques 4000 élèves qui l'ont eu comme professeur et principal. C'est vraiment un chef-d'œuvre d'éducation que cet exemple vivifiant et entraînant d'une vie toute consacrée au service du prochain.»

Son devoir d'état, le père ne croyait pas l'avoir accompli, lorsque la cloche annonçait la fin des cours. Il se sentait responsable de ses étudiants dans les moindres détails de leur vie et se tenait toujours à leur disposition. On doit en dire autant des anciens et anciennes de l'École qu'il recevait toujours avec joie. Le père Philippe Cornellier écrit encore: «Après sa journée faite, sa porte restait ouverte à quiconque désirait le consulter. Instituteurs et institutrices, inspecteurs et commissaires d'écoles ont battu un chemin jusqu'à cette porte, et

bon nombre de problèmes épineux ont trouvé leur solution dans le bureau du principal.»

Nombreux sont les témoignages rendus au père Lamoureux pour son culte du devoir d'état. Un inspecteur d'écoles lui écrivait au moment de sa retraite: «Puis-je souligner une de vos nombreuses qualités personnelles qui m'a souvent servi de modèle et d'exemple: c'est votre fidélité au devoir d'état, votre constance aux tâches quotidiennes parfois si ingrates.» M. Bénéteau écrivait dans *Le Droit* du 6 mai 1958: «Jamais il ne fléchit à sa tâche, jamais il ne trompa son maître: le devoir.»

Le sens du devoir d'état ne confinait pas le père Lamoureux à l'École normale. Il avait pour mission de travailler au bien des Franco-ontariens par le moyen des écoles. Chaque fois qu'il pensera pouvoir être utile, il ne reculera devant aucune fatigue ou inconvénient pour faire avancer la cause. Aussi se dépensera-t-il dans les congrès pédagogiques, dans la visite des inspectorats, dans les discours ou conférences à la radio, dans l'organisation de cours d'été où il enseignera lui-même. Ne l'a-t-on pas vu organiser même pour les jeunes oblats des cours d'été en pédagogie? Ne s'est-il pas rendu, encore en 1957, à Midnapore, Alberta, pour y donner plusieurs semaines de cours? En un mot, le père ne savait pas refuser à la voix de la conscience et c'est ainsi qu'on a pu écrire: «Il fut d'autant plus à la tâche qu'il ne sut jamais refuser et on peut maintenant se demander si ses amis n'ont pas un peu abusé de sa bonté et de son dévouement⁴.»

Il ne faudrait pourtant pas croire que le père Lamoureux se dévouait par pur besoin de se manifester ou par un besoin exagéré d'activisme. Non, car le père était un homme de discipline, de régularité. Non pas une discipline ou une régularité purement «mécanique», mais une régularité réfléchie et volontaire. Son temps était précieux, calculé, il n'en perdait pas un instant, et malgré son grand cœur qui avait

⁴ Philippe CORNELIER, o.m.i., *op. cit.*

su s'attacher bien des amis, il n'aurait jamais sacrifié une minute à son devoir d'état en faveur de ses amitiés.

Gentilhomme délicat, reconnaissant, discipliné et esclave du devoir d'état, le père Lamoureux était aussi un homme fort. Il savait prendre une décision dictée par la conscience ou le devoir d'état, et cela sans se demander ce qu'on penserait de lui. Approuvé par sa conscience, le père allait de l'avant avec sérénité et savourait dans le silence, l'amertume que lui causaient les commentaires que sa conduite pouvait provoquer ou susciter.

Sa force, le principal de l'École normale la manifesta aussi dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, malgré les insomnies, malgré les fatigues, malgré la maladie. Seule cette dernière réussit à l'éloigner momentanément de son bureau et des salles de classe. On a écrit au sujet de sa maladie de 1937, alors que le père avait subi une légère opération qui dégénéra en phlébite. «Durant tout l'été, il demeura couché sur un lit d'hôpital mais son zèle ne lui permit pas de prolonger sa convalescence. Bien que malade, il souhaita la bienvenue aux nouveaux arrivés, puis il reprit l'enseignement comme si rien n'était. Mais on ne viole pas impunément les ordres du médecin. Heureusement qu'il en fut quitte pour deux mois de maladie qui le clouèrent sur un lit d'hôpital à Maniwaki. Pendant cette convalescence forcée, il tint à revenir à l'École normale pour organiser les groupes d'enseignement pratique⁵ !»

Le père Lamoureux se montra fort dans l'adversité. Dans la tempête, il montra la solidité du rocher battu par les flots et du chêne harassé par l'ouragan. Il marcha de l'avant avec la même sérénité, mais non sans souffrir, car il avait trop de cœur pour ne pas ressentir les coups. On a encore écrit : «Ce qui lui brisa surtout le cœur c'est le manque de compréhension de personnes de sa race et une persécution sourde qui vint du côté dont on devait le moins l'attendre. Oui, les

⁵ Frère OMER, *é.c.*, *op. cit.*

débuts de l'École officielle ont fourni au Père d'innombrables difficultés mais il a su se consacrer entièrement à son œuvre sachant avec Louis Veillot, son auteur préféré, que «les seules causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne meurt pas⁶.»

M. Clément Brown rendait lui aussi témoignage à la force du père, dans *Le Droit* du 2 novembre 1955. «Il fallait la force de caractère, la science et la foi du P. Lamoureux pour réussir dans la tâche qu'on lui avait confiée. D'autres se fussent découragés. Tenace et patient, le P. Lamoureux s'est mis au travail, grignotant chaque succès contre l'ambiance et la pauvreté et édifiant une École Normale devenue la prunelle de notre système d'enseignement catholique et bilingue ontarien. Il fut admirablement secondé par un personnel auquel nous ne pouvons manquer ici de rendre hommage et soutenu par l'Université d'Ottawa et la Congrégation des Oblats dont il est un des membres les plus distingués.»

Enfin le père Lamoureux eut le culte de la compétence. Il ne cessa de répéter à temps et à contretemps que l'avenir des Canadiens français était basé sur leur compétence. Comme toujours, il voulut pratiquer lui-même ce qu'il prêchait. Aussi profita-t-il de toutes les occasions possibles pour se cultiver personnellement, pour augmenter ses connaissances et pour se tenir à la page. Ces efforts constants lui permirent de devenir une autorité en éducation. Aussi était-il toujours respecté et écouté dans les assemblées professionnelles et on s'adressa souvent au principal de l'École normale de l'Université d'Ottawa soit pour aider à la solution de problèmes pédagogiques, soit pour parler aux futurs instituteurs en formation dans les autres écoles normales de la province.

Connaissant la compétence du père Lamoureux, ses supérieurs eurent recours à lui, en plusieurs circonstances pour remplir des missions importantes. En 1931, l'Université d'Ottawa le délégua au congrès des Universités de l'Empire bri-

⁶ *Ibid.*

tannique à Londres et à Glasgow, ainsi qu'à l'Anglo-American Conference. Treize ans durant, il fut vice-recteur de l'Université d'Ottawa et ce n'est que sur la demande expresse du père que les autorités consentirent à le relever de cette importante charge.

A l'extérieur de la congrégation des Oblats, on sut aussi reconnaître les mérites du père Lamoureux. En 1928, il était nommé membre du comité exécutif central de la société canadienne de la Société des Nations et à cette occasion il reçut les félicitations personnelles de Sir Robert Borden, ancien premier ministre du Canada. En 1947, l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario lui octroya le diplôme de l'Ordre du Mérite scolaire à titre très méritant et en avril 1958, il était fait membre honoraire «à titre posthume» de l'Ontario Educational Association. Il fut également nommé conseiller pédagogique de l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario, en 1942, et représentant de l'Université dans l'Ontario Universities Rehabilitation Committee en 1943. On sait aussi que le père jouissait d'un grand prestige auprès du Ministère de l'Éducation publique d'Ontario, ce qui lui permit en bien des circonstances de rendre d'inappréciables services aux nôtres.

Le père Lamoureux restera donc, dans l'histoire de l'éducation dans la province d'Ontario, non seulement comme l'un des plus grands éducateurs, mais comme un homme totalement consacré au devoir d'état et comme le modèle des éducateurs.

À la fin d'une vie si intensément donnée au travail, on peut certes lui appliquer les paroles de Louis Veillot: «Jours de travail, seuls jours où j'ai vécu». Le père Lamoureux vécut en plénitude chacun des jours de sa vie.

CHAPITRE IX

Le prêtre et le religieux

Le père Lamoureux ne fut pas seulement un grand homme, il fut aussi un grand prêtre et un grand religieux. La conscience professionnelle dont il fit toujours preuve dans sa vie d'homme ne l'abandonna pas dans sa vie sacerdotale et religieuse. On retrouve toujours chez lui le prêtre et le religieux.

Prêtre il le fut dans la force du mot. Il se montra surtout prêtre dans la fonction principale du sacerdoce: le saint sacrifice de la messe. On a pu écrire à ce sujet, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination:

«Actuellement il est aussi édifiant de le voir dire sa messe qu'il le fut lors de sa première. Le respect qu'il témoigne pour les mystères sacrés nous fait mieux comprendre que pour lui, son titre le plus cher, celui qui fera éternellement sa gloire, ce n'est pas celui de pédagogue, de philosophe mais celui de prêtre et de religieux. Il a compris la parole du Maître qui le consacrait son ministre, il garde présent en sa mémoire le commandement du Sauveur: «Tu es Sacerdos in æternum¹.»

Un homme de la trempe du père Lamoureux ne pouvait manquer de révérence pour l'acte sublime du saint sacrifice. Au contraire, il centra toute sa vie sur la messe, source d'où il tira la force nécessaire à l'accomplissement intégral et incessant de son devoir d'état. Il y puisa aussi la sagesse des conseils qu'il ne cessa de prodiguer à un grand nombre d'amis.

Comme prêtre, le père Lamoureux s'efforça constamment dans son enseignement, dans ses discours ou dans ses conversations, de faire comprendre que l'éducation vise

¹ Frère OMER, é.c., *op. cit.*

d'abord à la préparation des citoyens dignes de la Cité de Dieu. Dans les petits enfants pour lesquels ses élèves se dépenseraient, il voyait des saints et des saintes en herbe. Il fallait développer dans ces jeunes âmes tous les germes de grâces et de vertus que Dieu y avait déposés. C'est pourquoi il insistait tant sur la nécessité de la formation religieuse à l'école et au foyer. Sans cette formation, il estimait l'éducation sans valeur.

Fidèle aux directives de l'Église et de ses pontifes, le principal de l'École normale a mis le surnaturel à la base de la formation qu'il entendait donner aux normaliens et aux normaliennes et, par eux, à la jeunesse de nos écoles. Malgré le caractère officiellement neutre de l'École, il tint à ce que la prière fut dite chaque matin. Il recommanda aussi constamment l'organisation de la Croisade eucharistique dans les écoles et il se fit le champion de l'Action catholique.

Prêtre rempli d'esprit de foi, il croyait que la seule chose qui comptât dans la vie d'un chrétien, c'était la vie de la grâce. Mais comme pour donner la grâce aux autres, il fallait la posséder soi-même et comme la parole n'avait d'efficacité que si elle était le reflet de la vie personnelle², il commença par vivre de la foi. Il nourrissait une foi profonde dans la grâce d'état. Aussi se fiait-il toujours à Dieu qui ne demande pas plus à l'homme que celui-ci peut accomplir avec le secours de la grâce. Cette conviction lui fit entreprendre toutes ses œuvres, toutes ses démarches, sachant que toutes les œuvres entreprises dans les limites de l'obéissance et pour la gloire de Dieu seraient couronnées de succès. Il prêchait la même doctrine à quiconque l'approchait. C'était, dit-on, l'un de ses grands arguments pour garder sa sérénité et pour aider les autres à ne pas s'inquiéter de l'avenir.

Il prêcha aussi la perfection personnelle. Il voulait que l'influence des institutrices sur les enfants provînt de leur vie

² Discours au jocistes sur *l'Échelle des valeurs*, dans *Le Droit*, 26 octobre 1946.

intensément religieuse. Pour cela il tâchait de les aider à surnaturaliser leur vocation, à ne pas la considérer comme une simple profession, mais comme un apostolat. D'ailleurs, il insistait sur la même pensée en plusieurs occasions et nous possédons encore deux discours faits à des gardes-malades où il émet la même idée. Il remettait sans cesse sous les yeux de ses institutrices le «Ce que vous aurez fait à l'un des plus petits d'entre les miens» et sous les yeux des gardes-malades le «J'ai été malade et vous m'avez soigné». Il fallait voir dans les petits enfants et dans les malades les membres du corps mystique du Christ et les traiter avec la même tendresse que l'on traiterait les membres de notre divin Sauveur³.

Le père Lamoureux se montra encore prêtre modèle et dévoué dans la direction spirituelle donnée aux étudiants ou aux anciens de l'École normale. Il aimait surnaturellement ces enfants spirituels que Dieu lui envoyait. Combien d'heures passées dans ces colloques intimes où il relevait les courages, redressait les caractères et les aspirations, orientait les vies et infusait une nouvelle vigueur dans l'âme de ceux ou de celles qui avaient recours à lui. Jamais personne ne fut rebuté auprès de ce prêtre, il se donnait à quiconque avait besoin de son aide ou de son encouragement, sans préférence et sans exclusivité. D'une fidélité farouche au devoir d'état, le père ne se laissait jamais entraîner dans des conversations inutiles, mais les heures ne comptaient pas lorsqu'il s'agissait du bien d'une âme. On ne compte plus les personnes qui ont trouvé, auprès de lui, leur vocation religieuse. Non que le père enrégimentât toutes les âmes dans ce genre de vie, au contraire. Il voulait des vocations sûres, mûries et réfléchies. Il ne se faisait même pas scrupule de retarder l'entrée au noviciat afin d'assurer le sérieux des vocations. Et c'est vers le noviciat de toutes les communautés qu'il dirigeait les aspirants.

³ Voir les *Mots du Principal* et discours aux gardes-malades (1932 et 1933) aux Archives de l'Université d'Ottawa.

Parmi ces vocations, on nous permettra d'en signaler une en particulier et cela parce qu'elle a une union plus intime avec la vie du père Lamoureux, celle de mère Saint-Paul, Supérieure générale des Sœurs Grises d'Ottawa. Cette vocation éclosa dans son bureau de principal, le père Lamoureux la retrouvera tout au cours de sa vie.

Mère Saint-Paul appartient d'abord au premier groupe d'étudiants du père à l'École normale, au groupe de pionniers de 1923. Laïque à ce moment, mère Saint-Paul enseigna ensuite à l'école Saint-Pierre d'Ottawa jusqu'en 1931, alors qu'elle revient à l'École normale pour un second stage d'études, puis retourna de nouveau à l'école Saint-Pierre, où se donnait l'enseignement pratique des normaliens et des normaliennes. Le père Lamoureux avait donc bien connu cette sœur et il avait appris à l'estimer. Aussi lorsqu'il résolut d'obtenir une religieuse dans le personnel de son École, songea-t-il immédiatement à sœur Saint-Paul. Son choix était bien justifié par la compétence de sa nouvelle collaboratrice. Le choix était aussi heureux par le fait que la religieuse appartenait à la congrégation des Sœurs Grises d'Ottawa dont la réputation n'est pas à faire dans le domaine de l'enseignement et qui, les premières, se sont dépensées à cette tâche dans Ottawa. Elles y sont venues en effet en 1845 à l'appel du premier Oblat de Bytown, le père Adrien Telmon, pour s'occuper de l'éducation des jeunes filles et du soin des malades⁴.

Sœur Saint-Paul deviendra donc l'une des collaboratrices les plus intimes du père en septembre 1939 jusqu'à la retraite du principal en 1955. Elle ne devait pas rester longtemps à l'École normale après le départ du père Lamoureux, puisqu'elle était élue supérieure générale de sa communauté au printemps de 1956.

⁴ Voir Gaston CARRIÈRE, o.m.i., *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans l'Est du Canada* . . . , Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1957, vol. 1, p. 272-285.

Le départ du père Lamoureux et de mère Saint-Paul de l'École normale ne devait pas les empêcher de collaborer dans la suite, puisque le père ne pouvait oublier une aide si précieuse et la religieuse, un directeur spirituel et un principal de la trempe de son ancien supérieur à l'École. Le père eut souvent l'occasion, par la suite, de faire profiter les religieuses de son ministère, en acceptant, jusqu'en février 1958, la prédication de la retraite d'initiation aux postulantes.

Prêtre, le père Lamoureux se donna aussi au ministère de la parole. Il se reposait l'été en aidant au ministère sacerdotal, et durant l'année, il s'imposait la surcharge de bien des prédications. Prédicateur éloquent, surnaturel et convaincu le père fut souvent invité à prêcher, soit des sermons de circonstances, soit des retraites religieuses. Il ne savait jamais refuser, car il pensait qu'il pouvait accomplir un peu de bien et cela suffisait à lui faire oublier ses fatigues.

Prêtre, les pauvres comme les riches pouvaient faire appel à son dévouement et être assurés que son zèle ne les repousserait pas. Ainsi on l'a vu donner une retraite pascalle à un groupe de chômeurs dans une chapelle improvisée au sous-sol du «Musée». Ces malheureux frappés par l'infortune n'osaient se présenter en haillons dans les églises de la ville. Le père donna cette retraite avec enthousiasme sachant que les âmes de ces pauvres avaient le prix du sang d'un Dieu.

Enfin, le père Lamoureux ne négligea pas l'apostolat de la plume⁵. Son nom, il est vrai, ne parut pas souvent dans les revues scientifiques ou populaires; il n'en avait pas le loisir, bien qu'il eût la compétence nécessaire pour le faire. On trouve cependant son nom au bas d'innombrables lettres

⁵ Le père a publié deux ouvrages à l'usage des écoles : *Lectures choisies*, 3^e éd., Toronto, The Ontario Publishing Co., Ltd., 1942, xiii, 303 pages; *Recueil de morceaux choisis* [.....], Toronto, The Copp Clark Co., 1944, x, 296 pages. Ces deux ouvrages portant sur la littérature française étaient destinés à servir de manuel de français dans les écoles anglaises. Il publia également sa conférence intitulée *La formation religieuse à l'école primaire*, [Ottawa, Editions de l'Université, 1940], 20 pages, qui eut un grand retentissement.

intimes à ses anciens ou anciennes qui lui soumettaient leurs problèmes, leurs difficultés, leurs angoisses, leurs souffrances, leurs projets d'avenir et leurs espérances. Jamais une de leurs lettres ne resta sans réponse et la réponse venait promptement. Faisant sien le problème de chacun de ses correspondants, il répondait avec son autorité incontestée et avec la tendresse d'une mère pour son enfant. La solution, toujours marquée au coin de l'esprit surnaturel et de la sagesse, avait le don d'apporter la solution adéquate et la solution qui remettait tout en place. Nous connaissons plusieurs personnes qui conservent, comme de véritables reliques, depuis dix ans et plus, ces billets du père Lamoureux, tantôt brefs, tantôt longs, et qui y font appel dans les moments de trouble ou de difficulté. La lecture de ces lettres écrites autrefois par leur «Père» leur apporte encore aujourd'hui le baume dont elles ont besoin.

Telle fut l'action sacerdotale du père Lamoureux. Prêtre, le père était aussi religieux, et il ne l'oublia jamais. Dans sa communauté, il fut toujours une illustration vivante de la Règle.

Nous avons vu plus haut avec quel soin il s'était préparé à la vie religieuse et au sacerdoce. Les rapports que ses supérieurs faisaient de ses dispositions et de sa conduite étaient presque des brevets de perfection. Le père Lamoureux ne changera pas, ou plutôt il changera, mais en vivant toujours plus intensément sa vie.

On reste frappé par l'esprit de piété et de régularité du principal d'École normale, si surchargé, si absorbé dans sa tâche. Ce travail intense n'empêche pas le père d'être le premier à la chapelle pour les exercices de communauté et il est facile de comprendre la force de caractère et l'esprit de sacrifice nécessaires à une fidélité si constante. La discipline qu'il avait su s'imposer le portait à faire passer sa régularité religieuse avant tout et il savait lui sacrifier ses aises et même imposer des sacrifices à ses amitiés. Même à l'âge de soixante-huit ans, avec une santé minée, accablé de maux de tête fré-

quents et d'insomnies répétées, le père n'hésitait pas à remplir ses devoirs de piété en se levant tôt avec la communauté et en assistant à tous les exercices. C'est à peine, si quelques jours avant sa mort il osa demander à son supérieur la dispense de la récitation du bréviaire en commun. Nous disons, «il osa», car il dut certainement se faire violence pour délaissier un exercice et il ne l'aurait pas fait de son propre chef et sans faire sanctionner sa conduite par l'autorité.

Le père Lamoureux fut aussi un grand obéissant. Il fallait l'être pour accepter les charges qu'on lui confia, il fallait l'être aussi pour accepter certaines décisions de ses supérieurs. Le père n'obéissait cependant pas aveuglément, mais les yeux bien ouverts. Lui demandait-on son avis, il le donnait avec sa franchise ordinaire, il le défendait avec toute la force dont il était capable, mais une fois la chose décidée, même à l'encontre de ses vues, la discussion était close. Humble et loyal, le père inclinait sa volonté devant celle de l'autorité, sans amertume, sans critique.

Son esprit de foi l'aidait. Dans une circonstance pénible de sa vie, le père s'adressait à son provincial, le père Gilles Marchand, et montrait par là son esprit de foi et sa soumission.

«Si la nouvelle que vous me communiquiez l'autre jour m'a profondément déçu, elle n'a pas le moindrement, veuillez m'en croire, ébranlé la confiance que j'ai en *vous*.

«Puis, j'ai trop d'esprit de foi en la Providence pour ne pas espérer quand même, et trop l'expérience de la vie pour me raidir contre l'inévitable.

«Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je ne suis pas homme à refuser ma coopération quand l'intérêt de l'Université la réclame⁶.»

⁶ Archives provinciales O.M.I., dossier Lamoureux, R.

Pauvre, le père Lamoureux le fut également. Il bannisait tout superflu de son bureau ou de sa chambre. Sa chambre était celle des plus pauvres religieux : à peine quelques livres et les objets de première nécessité. Jamais il n'aurait accepté le plus petit don sans d'abord en obtenir la permission de ses supérieurs et bien qu'il fut en position d'en recevoir beaucoup, il essaya toujours de les refuser.

Principal d'École durant plus de trente ans, homme considéré par une foule innombrable d'amis, le père demeura toujours humble. Âgé de près de soixante-dix ans, il ne semble jamais avoir éprouvé de difficulté à obéir à un jeune supérieur qui en avait à peine une quarantaine. Il lui demandait ses permissions comme un enfant le ferait à son père, il le vénérât comme représentant de Dieu, et par respect pour l'autorité, il ne restait jamais assis lorsque le supérieur pénétrait dans sa chambre. C'est debout qu'il lui adressait la parole.

Humble, le père n'hésitait pas, durant son séjour au séminaire, de consulter les plus jeunes des pères sur des questions de théologie ou autres et même de lire au supérieur les lectures spirituelles qu'il donnait aux séminaristes. Il prenait sans doute cette dernière précaution par souci de loyauté, ne voulant pas donner aux étudiants une direction différente de celle du supérieur.

Parlant un jour avec le plus jeune de ses confrères du Séminaire, le père disait : « Si je suis intelligent, je prie le bon Dieu d'avoir pitié de ceux qui ne le sont pas ».

Le père Lamoureux fut encore humble dans ses relations avec ses confrères. Homme d'expérience, il parlait volontiers du passé, mais jamais il n'essaya de se prévaloir de ce titre, soit pour commander l'admiration, soit pour imposer ses manières de voir.

L'ancien principal de l'École normale possédait aussi une charité délicate et exquise, souriante et conquérante⁷. Toujours prêt à rendre service, il avait le don d'oublier et de faire oublier ses propres problèmes pour ne penser qu'à ceux des autres.

Écrivant aux Corinthiens⁸, saint Paul disait: «La charité est patiente, la charité est bonne. La charité n'est pas envieuse, elle n'est pas infatuée ni hautaine. La charité ne fait rien de messéant, elle ne cherche pas son intérêt, elle ne s'emporte pas, elle ne tient pas compte du mal. Elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais trouve sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout.»

Nous croyons que la charité du père Lamoureux se rapprochait beaucoup de cet idéal tracé par saint Paul. Sa charité était patiente. Il fallait beaucoup de patience à un vieillard malade pour conserver une égalité d'humeur parfaite, esquisser constamment le sourire, être toujours prêt à aider. Sa charité n'était pas infatuée ni hautaine. Il rendait service de si bonne grâce qu'il pouvait sembler qu'on lui faisait une faveur en lui demandant un service, et si dans ses conseils, il tranchait certaines questions avec autorité, ce n'était jamais de façon hautaine. Sa charité ne le porta jamais à quoi que ce soit de messéant, et jamais personne n'a pu lui reprocher la moindre chose dans son contact avec les âmes ou avec

⁷ Le père aima tendrement sa famille et se montra toujours charitable à son endroit. Nous avons vu précédemment comment il avait tenu à se rendre aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire de mariage de son frère. Ses visites étaient toujours ainsi motivées par la vertu de charité. En 1933, il demandait au provincial la permission de se rendre dans sa famille et motivait ainsi son voyage: «Je ne crois pas que cette demande soit un caprice. Je ne le fais qu'après réflexion.» Ajoutant que sa sœur attendait un enfant qui, de l'avis du médecin pouvait lui coûter la vie, le père continuait: «Je voudrais l'encourager et la revoir» (archives provinciales O.M.I., Dossier Lamoureux, R.).

Charitable et généreux, le père Lamoureux obtint souvent la permission de ses supérieurs pour appliquer à l'instruction de personnes se préparant à la vocation religieuse ou sacerdotale, les dons en argent qu'il recevait à l'École normale.

⁸ I Cor. 13, 4-7.

ses frères. Enfin, le père Lamoureux ne s'emportait pas et savait oublier l'ingratitude et l'injure, même l'injustice. Homme de vérité, il y trouvait sa joie: il était la franchise même. Tolérant, il savait excuser, espérer, endurer.

Le père Lamoureux passa sa vie religieuse de la façon la plus simple et la plus naturelle possible, au point qu'on pouvait oublier avec quelle perfection il la vivait. Il n'a jamais agi par ostentation et il se préoccupait peu du jugement des hommes; l'opinion que Dieu et ses supérieurs avaient de lui était son seul souci. Pourtant il est une vertu que le père réclamait pour lui et cela tout simplement, tout bonnement: son attachement au travail.

Connaissant la valeur sanctificatrice du travail accompli pour Dieu, le père se serait fait scrupule de perdre un seul instant. S'il consentait parfois à se reposer, à se délasser, c'était pour mieux travailler ensuite ou pour faire plaisir ou rendre service à des amis, des bienfaiteurs ou des confrères. Il aurait certainement souffert profondément si on avait pu mettre en doute son effort constant au travail.

Sur son lit de mort, il voulut bien faire allusion à ce point. Badinant avec un jeune confrère, le père en vint à ce que l'on écrirait dans sa notice nécrologique. «Écrivez tout ce que vous voudrez, disait-il, mais au moins ne dites pas que j'ai été paresseux!» Non certes, non seulement il ne fut pas paresseux, mais il fut toute sa vie un bourreau de travail, et cela, par esprit surnaturel, par esprit religieux.

Les maladies du père et ses séjours à l'hôpital furent toujours pour lui des jours de récollection. Il écrivait un jour: «Ces longs jours de solitude ont été pour moi un temps de prière et de réflexions». Dans une autre circonstance, il avouait que sa seule distraction à l'hôpital consistait dans la récitation de son bréviaire et dans l'accomplissement de ses autres exercices de piété.

Un trait particulier de la vie du père Lamoureux et qui édifia bien souvent des personnes du dehors, ce fut sans doute

sa délicatesse et son amabilité au sein de sa communauté, mais ce fut surtout sa délicatesse et sa gentillesse particulière à l'endroit des frères coadjuteurs. Il ne cessait de les encourager, de penser à eux et de prier pour eux. Recevait-il quelque cadeau de tabac⁹, les frères pouvaient être assurés que le cadeau trouverait le chemin de leur salle de récréation.

Durant les récréations, il n'était pas rare que l'on trouvât le père à la salle des frères où il causait ou jouait aux cartes. Il conservait aussi le souvenir des services rendus et on le vit se rendre à Sainte-Agathe-des-Monts pour y visiter son servent de messe, retenu dans cette maison à cause de son âge avancé et de sa maladie.

On surprit même un jour le portier de l'Université, le frère Joseph Bennett, o.m.i., sortir en larmes de la chambre du père Lamoureux malade, à qui il avait porté le journal, et dont les témoignages de reconnaissance avaient profondément touché le jeune frère.

Aussi, les frères estimaient-ils le père au point d'être disposés à s'imposer tous les sacrifices pour lui être utiles ou agréables.

Religieux, prêtre, donné au service de Dieu, le père Lamoureux fut toujours prêt à rendre service. Il écrivait à son provincial, le père Gilles Marchand, o.m.i., le 20 septembre 1942: «J'étais prêt à rendre service. Je le suis encore. J'espère l'être toujours¹⁰.»

Oblat de Marie-Immaculée, le père nourrit toujours une tendre dévotion envers la Vierge Immaculée. Il multipliait les tableaux de la Vierge dans l'École normale, la Madone trouva toujours la place d'honneur sur sa table de travail et il recommandait chaque année à sa secrétaire, à l'occasion de

⁹ Le père Lamoureux ne fumait pas. Il considérait que l'usage du tabac ne convenait pas dans sa position, obligé qu'il était, de se tenir en rapport constant avec des religieuses et des jeunes filles.

¹⁰ Archives provinciales O.M.I., dossier Lamoureux, R.

la fête de Noël, de lui procurer des cartes représentant la sainte Vierge.

Se distrayant au cours des vacances en faisant un peu de reliure, il arriva souvent au père Lamoureux, avant de revenir à son bureau, de réciter le chapelet avec les frères qui travaillaient à l'atelier de reliure.

Enfin, dans ses entrevues privées, il terminait souvent la conversation par ces mots: «la sainte Vierge sera avec vous et tout ira bien».

Par la façon dont il a su vivre sa vie sacerdotale et religieuse, le père Lamoureux demeurera un modèle, non seulement pour ses confrères Oblats, mais pour tous les prêtres, religieux et religieuses qui ont eu l'avantage de le connaître un peu intimement.

CHAPITRE X

La retraite et le retour à la maison du Seigneur

Après trente-deux années de travail intense et soutenu à l'École normale, ayant atteint sa trente-huitième année de sacerdoce et la soixante-cinquième de son âge le père Lamoureux sentit qu'il ne pouvait plus donner son plein rendement. Au lieu de s'accrocher à une œuvre qui lui était chère, même au détriment de cette œuvre, il se résigna à la retraite avec tout ce que cela comportait de déchirements et d'amertume pour lui.

Dans cette circonstance pénible de sa vie, il montra la force qu'il avait toujours manifestée et il accomplit ce qu'il considérait comme son devoir, devoir combien pénible, comme il accomplissait chacune de ses obligations, c'est-à-dire sans fanfare.

Sœur Madeleine du Rédempteur, s.g.c., a raconté, dans *l'Annuaire de l'École Normale*, la scène au cours de laquelle le père Lamoureux annonça sa retraite, le vendredi, 28 octobre 1955. «D'enthousiasme, point; de sourire, pas plus; de gaieté, pas davantage. Les esprits s'interrogeaient; les lèvres restaient closes. Un mystère planait sur l'École! Enfin les professeurs font leur entrée. Lentement, le front bas, l'air grave, ils se dirigent vers l'estrade, en montent les degrés, puis... s'assoient. Décidément quelque chose ne va pas! Une telle raideur, une attitude si morne n'est pas familière à nos maîtres.

«Se passent quelques instants d'attente lourde de pressentiments. Calme, mais combien triste, notre cher Principal se lève alors et annonce: «C'est la coutume, de nos jours, de prendre sa retraite à soixante-cinq ans!» Des points d'interrogation surgissent en nos esprits; mais personne ne songe à celui même qui parle. Avec cette maîtrise parfaite de lui-

même qui le caractérise, il nous explique que tel est bien son cas; après trente-deux ans de travail, il remet la gouverne de l'École à un principal plus jeune. Un tremblement de terre n'aurait pas secoué davantage la salle. Un seul être ne semble pas être ébranlé: le bon Père Lamoureux.

«Je ne croyais pas les racines si profondes, continue-t-il; c'est à l'heure du départ que j'en constate la profondeur. Plusieurs personnes, ici présentes, avec qui j'ai travaillé durant de nombreuses années, ont rendu ces racines plus tenaces encore. Les professeurs ne m'en voudront pas de remercier d'abord mesdemoiselles Cousineau, Parent et Tarte. Toutes m'ont rendu d'inappréciables services¹.»

Passant ensuite aux professeurs, il leur rend hommage en termes touchants et fait comprendre quel profond attachement le lie à ces collaborateurs qui l'ont toujours aidé, soutenu, appuyé.

Parlant enfin de ses étudiants, il ajoute: «Pour ce qui est des élèves, [...] je les ai tous aimés, mais je crois avoir un faible pour ceux du début et ceux que je quitte aujourd'hui.

«Ce qui me console, explique-t-il enfin, c'est que la pension n'est pas une fin en soi, c'est un commencement. Je laisse une œuvre pour en commencer une autre. Je réaliserai un rêve: travailler à la préparation d'un cours de catéchisme. Et d'ailleurs, je reviendrai lorsque je m'ennuierai, non toutes les fois, cependant, car je serais toujours ici².»

Il ajoutait encore: «Je ne marquerai que les heures joyeuses... C'est tout ce que je vais me rappeler de l'École Nor-

¹ *Annuaire de l'École normale*, 1955, p. 7. M^{lle} Cousineau a été à l'emploi de l'École normale depuis la construction de la rue Wilbrod. M^{lle} Parent, secrétaire particulière du père de 1932 à la retraite de ce dernier, fut l'une de ses confidentes les plus intimes tout en étant l'une de ses collaboratrices les plus dévouées et les plus assidues. M^{lle} Tarte, première bibliothécaire de l'École normale conserve toujours son importante fonction.

² *Ibid.*

male.³ Il sourit alors. Mais on comprend qu'il y avait de l'héroïsme dans ce sourire, car il ne pouvait se détacher si facilement d'une œuvre tendrement et longtemps aimée.

Nous avons retrouvé dans les papiers du cher disparu, le canevas du discours qu'il fit à cette occasion. Après avoir rappelé comment Dieu s'y était pris pour l'amener à la tête de l'École normale et avoir annoncé que sa tâche était terminée, il lut le passage suivant: «Voici le soir. Aie pitié de tout homme, Seigneur, au moment qu'ayant fini sa tâche il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains. Les miennes sont quittes. J'ai fini ma journée. J'ai semé le blé et l'ai moissonné, et dans le pain que j'ai fait tous mes enfants ont communié. À présent j'ai fini⁴.»

La journée du «Père» n'était pas finie, mais elle touchait à sa fin. Il avait cependant semé le blé, il l'avait moissonné, et dans le pain qu'il avait fait durant trente-deux ans, tous ses enfants, plus de quatre mille, avaient communié. Ils avaient communié à sa science, ils avaient communié surtout à son esprit et continuaient à faire communier des milliers de jeunes âmes franco-ontariennes à sa science et à son esprit. De la sorte, on avait bien raison de dire: «Il est passé... sans disparaître⁵.»

Le père continuait son discours en indiquant ce qu'il apportait avec lui: le souvenir d'années heureuses passées dans un enseignement aimé, des amitiés durables et bienfaitantes, et surtout des consolations. «J'ai vu grandir l'œuvre, disait-t-il, approuver, se stabiliser, j'ai vu les succès et l'établissement de mes anciens et anciennes.»

La vue des succès de ses anciens et anciennes! Combien cela lui tenait à cœur, et quelle consolation n'y trouvait-il pas? Il le leur disait un jour de 1956: «Il n'y a probablement pas de plus beau groupe à former qu'un groupe d'étu-

³ *Ibid.*, 1955, p. 38.

⁴ Archives de l'Université d'Ottawa.

⁵ S^r MADELEINE DU RÉDEMPTEUR, s.g.c., dans *l'Annuaire de l'École normale*, 1955, p. 7.

dians de l'École normale. [...] Vos succès dans l'enseignement sont pour moi source de joie et les visites que, nombreux, vous ne manquez pas de me faire lors de vos voyages à Ottawa sont pour moi une cure de rajeunissement.

«C'est à la suite de vos visites que j'ai compris le proverbe ancien qui veut que ceux que les dieux aiment meurent jeunes. Les anciens ne parlaient pas d'âge chronologique, mais d'âge du cœur, c'est pourquoi je constate avec plaisir que vos visites me gardent jeune⁶.»

En ce jour de retraite, le père Lamoureux continuait son discours en affirmant que la retraite n'était qu'un commencement, qu'il avait voulu se retirer jeune... en années, car il le serait toujours d'esprit, puis il faisait part de ses projets d'avenir. Il terminait en exprimant sa reconnaissance à tous ses collaborateurs, puis il citait Ruskin. «Ruskin dit quelque part: Vous avez une simple vérité à transmettre. Pour la transmettre vous y mettez des années d'une préparation pénible; vous l'écrivez lentement, avec mille précautions, en lettres d'or; cent fois, vous la scellez d'un sceau infrangible; puis, afin qu'elle ne se perde pas au cours du trajet, vous la confiez à une escadre de cent navires qui, battus par des tempêtes une année durant, réussit enfin, après avoir perdu tous ses vaisseaux sauf un, à tourner le Cap de Bonne Espérance — eh bien ! la transmission de cette vérité valait tous ces efforts... et de plus grands encore⁷.»

Le père faisait alors allusion aux pensées qu'il avait essayé d'inculquer à ses étudiants au cours de leur année d'École normale. Il eut cependant la consolation de voir que plus d'un navire réussit à doubler le Cap de Bonne Espérance.

Le père Lamoureux partait de l'École normale, il quittait ses élèves, mais il emportait avec lui leur reconnaissance, leur admiration et leur amour. Ils continueront nombreux à lui témoigner ces sentiments jusqu'à sa mort.

⁶ *Le Droit*, 4 avril 1956, p. 9.

⁷ Archives de l'Université d'Ottawa.

À peine la nouvelle de la retraite fut-elle connue que les témoignages d'estime et d'admiration arrivèrent de toute part. On se sentait maintenant libre de dire ce que l'on pensait de l'œuvre accomplie. Journalistes, éducateurs et étudiants furent unanimes à louer le travail du père au cours de ses trente-deux ans de dévouement.

Les étudiants se firent un devoir de préparer une fête à leur principal, et la poésie n'y fut pas absente. On nous permettra de citer un verset de Joan Goodwin dans un poème intitulé *Meet the Staff*, écrit en 1954, puis celui qu'on lui prépara au moment de sa retraite.

Joan Goodwin écrivait en 1954:

Tall, stately, unhurried of stride,
This person was born to preside;
With eye penetrating
And speech captivating,
Many questions he oft must decide⁸.

AVE ATQUE VALE

O Students of the by-gone days,
Whose hearts are linked with yesteryear,
Time brings a parting of the ways,
The severance of a great career.

Short while it seems, yet long ago,
Ere yet our teaching days began,
That first we met and learned to know
This educator, priest, and man.

Of stature tall and striking mien,
Deliberate speech and movement, too;
A swift, appraising glance so keen —
And there stood Father Lamoureux.

His qualities of mind and heart
A litany full 'twould need to tell;
We shall but single out a part
Of those that in fond memory dwell.

⁸ *Annuaire de l'Ecole normale*, 1954, p. 26.

In classroom or assemblage vast,
 In serious discourse or in mirth,
 His mind's incisive, flawless cast
 Revealed a man of sterling worth.

The child was e'er his chief concern,
 Without regard to thought of self;
 All lesser promptings he did spurn —
 The base appeals of power and pelf.

A saintly priest, a loyal friend,
 To whom one never turned in vain;
 His counsel sage and warmth did blend
 To ease the burden, soothe the pain.

The facile phrase, the gracious touch
 Were his in large and ample share;
 His judgment true and courage such
 As won respect and repute rare.

Yet not for those great gifts alone
 Do we acclaim our Chief's great part;
 'Tis that as students we have known
 The generous flowering of his heart.

With proud regret we watch him leave,
 Our friend and mentor, tried and true;
 We are honoured if he deign receive
 This meed of sincere homage due⁹ ?

Les autorités du département de l'Éducation, ne manqueraient pas non plus, d'exprimer leur admiration et leur gratitude au principal sortant de charge. M. Cannon, sous-ministre, lui écrivait, le 1^{er} novembre 1955: «Today marks the beginning of your retirement from the principalship of the University of Ottawa Teacher's College, and on this occasion I should like to express to you, on behalf of the Honourable Minister of Education and of your many friends in this Department, our deep appreciation of the valuable leadership you have given at the College over the past twenty-eight

⁹ E. J. WATSON, *On behalf of all students, past and present. In tribute to Reverend Father René Lamoureux, O.M.I., on his retirement as Principal of the University of Ottawa Teachers' College*, dans *Annuaire de l'École normale*, 1955, p. 25.

years¹⁰. To you, as the first head of the institution, fell the responsibility of shaping its educational character. The work of these several thousand graduates over the years has demonstrated the high quality of the professional education they received under your guidance. You have been concerned not only with methodology of instruction but with the development of the mind, the hearts, and the spirit of the young people who have attended the College. Your wise example has had its influence not only upon the teachers whom you have prepared but upon the pupils whom they have taught after graduation. You have reason to review your contribution to education in Ontario with satisfaction. I know that your former students, your associates on the staff, and officials in this Department join me in wishing you many happy years of leisure.

«It is pleasant to learn that you plan to maintain an active interest in the educational field, though at the university level. I hope that we shall meet from time to time at educational gatherings, and that you will always feel that a welcome awaits you in the office of this Department¹¹.»

Quelques jours plus tard, le père Lamoureux recevait une lettre de M. Rivers, devenu sous-ministre de l'éducation, dont nous extrayons le passage suivant:

«You were the first captain at the helm of the University of Ottawa Teachers' College, and what a faithful and ever-watchful officer you proved to be — avoiding disastrous rocks, and keeping a quietly constant course. Your wisdom, strength, and patience were equal to all the problems which were bound to arise with the new project, and which were at times both complex and delicate.

«I thank you for the reference you make to the relations between this office and yourself. I can assure you that the

¹⁰ Le sous-ministre ne considère que les années de service du père depuis l'approbation de l'Ecole par le gouvernement provincial en 1927.

¹¹ Archives de l'Université d'Ottawa.

confidence and friendship were completely mutual. We look forward to seeing you when we are in Ottawa, and extend a warm invitation to you to come to this office for a chat whenever you are in Toronto¹².»

Le père Lamoureux passait dans la retraite, mais sans disparaître. Il est resté, jusqu'à la mort, à la disposition de ceux qui avaient besoin de lui. Mais il le fit avec discrétion, avec une discrétion parfois difficile à ceux qui ont été longtemps chargés d'une œuvre. Il avait annoncé que son œuvre était finie à l'École normale et il tint parole; son successeur, qu'il avait eu soin de préparer par de longues études au Canada et à l'étranger, eut pleine et entière liberté d'action et le père n'essaya jamais, directement ou indirectement, de s'immiscer dans les affaires du nouveau principal.

Il continuait cependant à s'intéresser à ses anciens. À l'un d'eux qui lui avait écrit à l'occasion de sa retraite, le père répondait le 6 novembre 1955: «Un merci cordial pour la consolation que m'a apportée votre bonne lettre à l'occasion de ma retraite. Venant du plus ancien de mes anciens, dont la carrière dans l'œuvre de l'éducation a été particulièrement fructueuse et brillante, ce témoignage d'estime m'est d'autant plus précieux qu'il est sincère et vient de haut. Je ne cesserai pas de m'intéresser à mes anciens et anciennes, à leur travail, à leur famille. Les liens forgés à l'École normale survivent à mon départ de l'édifice rue Wilbrod comme ils ont survécu au départ du «Poulailler» et du «Musée». Cela me console et m'empêche de vieillir.»

La mort de ses anciens était bien vivement sentie par le père Lamoureux. Il écrivait au même correspondant le 20 janvier 1958, quelques mois à peine avant sa mort: «Ce matin, aux funérailles de Laurette Levesque, je vous voyais à la Basilique. Ma pensée se reportait à 1923. C'est la première, je crois, de votre groupe qui part. Que de changements dans nos vies depuis lors. Mais les liens de l'amitié

¹² *Ibid.*

restent. Le passage du temps les a même resserrés. C'est une de mes grandes consolations. Il en sera toujours ainsi.»

Parti de l'École normale, le père y laissa seul son souvenir. M. Brown disait très justement: «Dans son modeste bureau de l'École normale, nous ne trouverons plus «le Père» comme disaient familièrement ses élèves. Mais nous trouverons son souvenir impérissable et son influence permanente. Nous le retrouverons aussi sur d'autres plans, dans d'autres œuvres, car pour le P. Lamoureux, se reposer, c'est travailler.» Le rédacteur du *Droit* terminait son article par ce vibrant hommage: «À ce vaillant apôtre de la cause française et catholique, à ce bâtisseur d'écoles bilingues, à ce créateur d'hommes et de femmes de conviction et de caractère, l'Ontario français — et le Canada tout entier — doivent une reconnaissance indéfectible¹³.»

La retraite du père Lamoureux ne signifiait pas oisiveté. M. Clément Brown écrivait encore avec beaucoup d'à-propos: «Une retraite, c'est beaucoup dire, car ceux qui connaissent le P. Lamoureux s'imaginent assez mal ce travailleur infatigable au repos complet¹⁴.»

En quittant l'École normale, le père Lamoureux s'installait au Centre catholique, où ses supérieurs le nommaient conseiller pédagogique. On espérait que sa compétence et son dévouement aideraient à faire rayonner encore mieux si possible la vérité divine que le Centre propage avec tant d'ardeur et de succès. Il devait aussi s'occuper de l'enseignement cathéchistique dans l'archidiocèse d'Ottawa.

L'ancien principal se donna de tout son cœur à sa nouvelle tâche, mais il devait y demeurer peu de temps, la voix de l'obéissance l'appelant bientôt ailleurs. C'est au séminaire universitaire Saint-Paul de l'Université d'Ottawa qu'il terminerait sa carrière. Ainsi les derniers fruits de son sacerdoce seraient consacrés à la même œuvre que les premières

¹³ *Le Droit*, 2 novembre 1955.

¹⁴ *Ibid.*

fleurs de sa prêtrise: la formation d'autres prêtres. C'est au début de 1957 que le père Lamoureux arriva dans la «maison du Seigneur».

Il y venait à la voix de l'obéissance. Le R.P. Jacques Gervais, nommé supérieur du Séminaire universitaire en janvier 1957, désirait, dans son personnel, un homme d'expérience, un homme d'âge mûr et un prêtre modèle. Sa pensée se tourna instinctivement vers le père Lamoureux. Il l'invita donc. Ce dernier répondit tout simplement qu'il ne croyait pas posséder les qualités requises, mais que s'il pouvait rendre service et que si telle était la volonté de ses supérieurs majeurs, il s'y rendrait volontiers. Il était convaincu que la grâce d'état et la sanction de ses supérieurs combleraient ce qui pouvait lui manquer. Il reçut donc alors son obéissance pour le Séminaire universitaire.

Dès le premier jour, le père Lamoureux se sentit chez-lui. La transition ne produisit aucun contre-coup. Le Séminaire, la formation des séminaristes, devenaient désormais ses seules préoccupations, on peut dire, son seul amour. Le passé était passé, il ne considérait plus que le présent et l'avenir.

L'année passée au Séminaire fut une année heureuse. Il ne cessait de le répéter à son supérieur et on peut affirmer qu'il ne se passa pas un jour sans qu'il redît combien il était heureux d'y vivre. Dans des conversations intimes avec le père Rodolphe Turcotte, o.m.i., le père Lamoureux insista plusieurs fois sur le grand avantage pour des pères âgés, de terminer leur carrière dans des maisons comme celle du Séminaire où tout portait à la piété et au recueillement.

Les séminaristes n'ont pas manqué de reconnaître ces dispositions de leur nouveau directeur spirituel et c'est leur témoignage que nous rapportons dans la suite de ce chapitre. Ils ont vu dans le père Lamoureux le gentilhomme accompli, doublé d'une excellente culture littéraire et d'un esprit sacerdotal profond. Ils ont été frappés par son sens profond de la dignité du sacerdoce et par l'attitude respectueuse qu'il

avait envers ceux qui s'y préparaient. Ils ont aimé ses lectures spirituelles toujours très soigneusement préparées, données de façon pédagogique, malgré peut-être certaines petites déformations professionnelles inhérentes aux vieux professeurs. Ils ont été édifiés de voir que ce que le père prêchait dans ses lectures spirituelles, il le prêchait aussi par sa façon d'agir à leur endroit. Le père développait entre autres sujets les suivants: sacerdoce, dignité, courtoisie, sens des responsabilités, etc. Sa dernière lecture spirituelle portait sur la mortification. Il n'eut pas le temps de la terminer et promit de continuer à la prochaine occasion. À la prochaine occasion, il n'eut pas le plaisir de parler de mortification, mais il en donna l'exemple, ce qui fut encore plus éloquent.

Les séminaristes surent aussi estimer le père Lamoureux en récréation, comment il prêtait toujours une attention soutenue à son interlocuteur; sujet d'ailleurs qu'il aimait développer dans ses conférences. Enfin, ils admirèrent en lui l'homme de devoir, l'homme ponctuel, l'homme de prière.

Aussi le père Lamoureux était-il unanimement aimé, respecté, vénéré et sa maladie attrista les séminaristes comme la maladie d'un père peut désoler ses enfants. Elle les peina d'autant plus qu'elle fut plus soudaine. Ils étaient loin de se douter, à la fin de sa dernière lecture spirituelle lorsque le père leur dit: «Nous continuerons, si Dieu nous prête vie» qu'ils n'entendraient plus leur père spirituel, et que Dieu avait décidé dans ses desseins adorables, que la mission du père Lamoureux se terminait précisément à la fin de cette conférence spirituelle du 14 mars 1958. Il avait dépensé pour le Séminaire ses dernières énergies.

1. The first part of the document is a header section containing the title and author information.

2. The second part of the document is the main body of text, which is currently blank.

3. The third part of the document is a footer section containing the page number and date.

CHAPITRE XI

L'appel du Maître

Si Dieu le veut ! Était-ce simple formule ou pressentiment ? Nous ne saurions le dire, mais ce qui est certain c'est que cette remise totale entre les mains de Dieu était bien coutumière au père Lamoureux. Si Dieu le veut ! Hélas ! Dieu ne devait pas le vouloir et cette fin de journée du 14 mars 1958 restera marquée dans les annales du Séminaire universitaire comme un jour de consternation.

Au sortir de sa lecture spirituelle, le père Lamoureux se rendit, selon son habitude, à la chapelle avec la communauté, prit le souper et passa en récréation. Personne ne se doutait et ne prévoyait combien tragiquement cette récréation se terminerait. Tandis que le père jouait tranquillement au Bridge avec quelques confrères, il se sentit soudain frappé au cerveau. Il était foudroyé alors qu'il accomplissait l'un de ses derniers actes de charité. Nous disons bien qu'il accomplissait un acte de charité, car il avait déclaré peu auparavant à un confrère que ce jeu le fatiguait et qu'il ne jouait que pour rendre service. Aussi au début de la récréation, ce même confrère eut-il bien soin de ne pas parler de cartes et ce n'est que lorsque le père Lamoureux, ayant reçu une invitation, se leva pour jouer, que son confident se joignit au groupe.

Au cours du jeu, se sentant mal, le père eut tout juste le temps de déposer ses cartes sur la table et de dire intérieurement à Dieu, comme il l'avouera plus tard bien simplement à son supérieur, « Mon Dieu, je veux de vous » et, sans le moindre signe extérieur, perdit conscience. Cette hémorragie cérébrale le saisit si soudainement et le laissa si placide que ses confrères mirent un instant à s'apercevoir que le père était non seulement distrait, mais qu'il était à l'agonie.

On imagine la stupeur causée au sein de la communauté lorsqu'on dut se rendre à la triste réalité: le père Lamoureux

qu'on avait appris à estimer encore davantage depuis son arrivée au Séminaire, était aux portes de la mort. On se hâta donc de lui administrer l'extrême onction, de mander le médecin qui le fit transporter d'urgence à l'hôpital général tenu par les Sœurs Grises d'Ottawa.

Il nous est facile de suivre le progrès de la maladie et les réactions intimes du père à l'hôpital, grâce au témoignage de Sœur Sainte Marthe-du-Sauveur, s.g.c., assistante surintendante de l'hôpital et qui s'occupa du père Lamoureux avec la sollicitude et la tendresse d'une enfant pour son père.

Le père Lamoureux était donc terrassé en pleine activité, tel qu'il l'aurait désiré et tel qu'il l'aurait choisi s'il en avait été libre. Dieu voulut aussi lui faire la grâce d'être saisi au milieu de ses confrères, car si le coup était arrivé au moment où le père se trouvait seul dans sa chambre, il serait mort sans les secours de la religion, l'attaque ayant été tellement subite.

En cette soirée du 14 mars, on aurait pu croire que le père ne surmonterait pas l'attaque. Mais ici, encore, la Providence devait intervenir en faveur de son bon et fidèle serviteur. On raconte qu'un jour le père Lamoureux avait dit à une personne qui s'entretenait avec lui de la mort et de la préparation qu'il faut y apporter: «Moi, je travaille. Le bon Dieu me donnera bien quinze jours pour m'y préparer¹.» Le bon Dieu alla au delà des désirs du père; il lui donna dix-huit jours !

Dix-huit jours de souffrance pour le pauvre patient, mais dix-huit jours de prédication discrète et efficace, dix-huit jours d'édification ! Dix-huit jours de purification aussi !

La maladie est le creuset où se purifient les grandes âmes, mais elle est aussi la pierre de touche au contact de laquelle les âmes se révèlent telles qu'elles sont: timides ou fortes.

¹ Témoignage de sœur Sainte Marthe-du-Sauveur, s.g.c., 13 mai 1958.

Le père donna jusqu'à la fin l'exemple d'une âme extrêmement forte.

Peu après l'arrivée du père Lamoureux à l'hôpital, son confrère² qui l'avait accompagné, termina les cérémonies du sacrement des mourants, croyant l'auguste malade toujours inconscient. La sœur hospitalière³ lui fit alors remarquer que le père entendait certainement ce que l'on disait. Elle avait raison: le père Lamoureux parfaitement conscient, quoique privé de l'usage de la parole, et, en possession de toutes ses facultés intellectuelles, avait suivi intérieurement la cérémonie, comme il le dit plus tard. On n'eut donc pas à lui annoncer la gravité de la maladie.

Dès les cérémonies de la liturgie des mourants terminées, la sœur infirmière et ses aides se dépensèrent sans compter pour ranimer le malade et essayer d'enrayer la marche de la maladie. Aussi au cours même de la nuit, le père reprit l'usage de la parole et put nommer les personnes présentes.

Tombé foudroyé, le père Lamoureux avait pourtant prévu le coup. Il raconta, au cours de sa première nuit d'hôpital, combien il se sentait fatigué depuis quelques jours, affligé qu'il était de maux de tête, et comment il avait tout prévu, lorsqu'il se sentit atteint au cours de la récréation. Il avait donc reçu l'appel du Maître en parfaite connaissance de cause. Et il était prêt pour la rencontre.

Le pape saint Grégoire a écrit: «Et vous, soyez comme ces hommes qui attendent leur maître à son retour des noces, afin de lui ouvrir aussitôt lorsqu'il viendra et frappera à la porte.» Le Seigneur vient en effet quand il se prépare à nous juger; et il frappe à la porte, lorsque par les souffrances de la maladie, il nous annonce une mort prochaine. Nous lui ouvrons aussitôt, si nous l'accueillons avec amour. Il ne veut pas ouvrir à son juge lorsqu'il frappe, celui qui tremble de quitter son corps, et redoute de voir ce juge qu'il se sou-

² Le R. P. Louis-Philippe Vézina, o.m.i.

³ Sœur Marthe-du-Sauveur, s.g.c.

vient d'avoir méprisé; mais celui qui se sent rassuré, et par son espérance et par ses œuvres, ouvre aussitôt au Seigneur lorsqu'il frappe à la porte, car il attend son Juge avec joie. Et quand le moment de la mort arrive, sa joie redouble à la pensée d'une glorieuse récompense⁴.»

Lorsque le Juge frappa à la porte de l'âme du père Lamoureux, le serviteur attendit le Maître avec joie. Par une coïncidence curieuse, la veille même de la maladie du père, ses confrères parlaient à table d'une récente livraison des *Cahiers Laënnec*, dans lesquels on posait la question de savoir si, oui ou non, on devait dire la vérité aux malades. Sur ce, le père Lamoureux s'empressa de dire: «J'espère que vous aurez la charité de m'avertir, quand je serai gravement malade.» Personne ne pensait, alors, qu'on serait bientôt en face d'un devoir aussi pénible. Heureusement, le père comprenait bien le sérieux de son état et on n'eut pas à l'en avertir.

Le père put aussi regarder la mort bien en face et ce fut une grande grâce du bon Dieu. Ordinairement ceux qui sont ainsi froudroyés par hémorragie cérébrale ne reprennent pas connaissance. Ils deviennent alors des loques humaines, traînant une existence pénible pendant des semaines, et pour eux et pour ceux qui les entourent. Il n'en fut rien pour notre malade, et par une délicatesse de la bonté divine, il conserva une parfaite connaissance durant dix-sept jours. Ce fut aussi une grande grâce et une grande consolation pour ceux qui le soignèrent, car ils purent admirer les vertus du malade et s'édifier à son chevet.

La maladie demeura très sérieuse durant plusieurs jours et les confrères ne manquèrent pas de lui rendre les devoirs demandés par la Règle des Oblats. L'un d'eux demeura constamment à son chevet, nuit et jour.

Délicat et charitable, le père fut très sensible à cette marque d'estime et de charité fraternelle. Il ne pouvait se

⁴ Treizième homélie sur les Évangiles.

croire digne d'une telle marque de charité, lui, disait-il, qui n'avait passé qu'une année au Séminaire. Il en était ému au point de pleurer à la vue de ces délicates attentions et après plus d'une semaine, afin de lui épargner ces larmes qui le fatiguaient, on cessa de le veiller. Les visites de ses frères l'émouvaient aussi profondément. Il demanda même à l'un d'eux, pourquoi on se montrait si bon à son endroit puisqu'on ne lui devait rien. Ce confrère lui répondit alors: «Puisque vous m'en demandez la raison, je vous la dirai franchement. Vous souvenez-vous, mon Père, lorsque vous étiez professeur d'éloquence au Scolasticat, que vous aviez l'habitude de sacrifier de longs après-midi à nous faire répéter nos sermons pour nous rendre moins inaptes à la prédication?» Tout surpris, le père Lamoureux se contenta de dire: «Vous vous souvenez de cela!» et les larmes coulèrent de ses yeux. Cette réponse dut cependant lui être bien agréable. Il touchait du doigt que le bien qu'il avait fait autrefois lui était rendu à un moment difficile de sa vie. Il ne put s'empêcher sans doute, de penser que bien d'autres personnes à qui il avait rendu service au cours de sa vie auraient été heureuses, à ce moment, de lui redire de façon pratique toute la reconnaissance qu'elles lui conservaient. Les nombreuses lettres, cependant, qu'il reçut au cours de sa maladie, lui permirent de le soupçonner. De gentils billets comme celui-ci, envoyé «To a very dear Father», en disaient long:

This brings you many wishes
With thoughts in every one
And warm appreciation
For the nice things you have done.

Charitable et délicat, possédant un esprit de pauvreté et de sacrifice développé, le père voulut qu'on renvoyât ses gardes spéciales, en disant: «Laissez-les aller! D'autres en ont beaucoup plus besoin que moi, je dors quatre ou cinq heures après minuit». C'est ainsi qu'on avait décidé, la dernière nuit, de laisser partir sa garde spéciale; lorsque vers sept heures il se sentit plus mal, on la rappela.

Charitable et reconnaissant tout au cours de sa vie, le père le demeura dans sa dernière maladie. Même aux moments de souffrance extrême, et ils furent fréquents, et les maux de tête si intenses qu'il ne pouvait ouvrir les yeux, il n'oublia jamais de témoigner sa reconnaissance pour le moindre service rendu. Il tenait même à savoir les noms d'une infirmière et d'un interne à son service en disant: «Il faut que je prie pour mes bienfaiteurs!» Il se sentait particulièrement en dette envers sœur Marthe-du-Sauveur et lui disait: «Ma Soeur, je ne pourrai jamais vous remettre cela!» Il reçut cette réponse toute simple, mais combien éloquente et reconnaissante: «Parce que vous étiez ici, il y a vingt-sept ans, j'y suis aujourd'hui.» Il dit souvent aussi à une personne qui le visitait: «Je ne sais ce que j'aurais fait si sœur Marthe n'avait pas été là.» Lui qui, tant de fois, avait été le soutien de tous avait besoin d'un soutien dévoué.

Charitable, et habitué, à l'exemple du Christ, à porter le fardeau de tous, il continua son rôle à l'hôpital. Bien que les visites le fatigassent beaucoup, il faisait des efforts héroïques pour ne pas le laisser paraître. Il réussissait si bien que nombre de personnes ne pouvaient croire le témoignage du médecin et des infirmières affirmant que le père était toujours un moribond. Il oubliait alors ses propres problèmes pour ne penser qu'à ceux des autres. À l'infirmière qui, alors, lui demandait d'être raisonnable et de refuser ces visiteurs, le père répondait: «Ça peut aider!». Il voulait aider jusqu'à la fin. Il ne manquait pas d'encourager, en assurant ceux qui souffraient ou qui étaient dans l'inquiétude: «Ça marchera!».

Le père offrait aussi ses souffrances pour ses amis. À quelqu'un qui lui demandait s'il avait mal à la tête, le malade répondit: «Oui, mais j'essaye d'en offrir pour que ça marche bien pour vous!». Toujours la même charité!

On a également remarqué la docilité du père Lamoureux au cours de sa dernière maladie. Homme actif, l'immobilité lui était pénible. Délicat à l'extrême, il souffrait profondément des soins qu'on devait lui prodiguer. Aussi demanda-t-il

à la sœur hospitalière la permission de se lever. Celle-ci n'eut qu'à lui rappeler l'ordre sévère du médecin à l'effet d'éviter tout effort, pour que le père s'inclinât et acceptât toute l'humiliation que cela lui causait.

Il agit aussi tout au cours de sa maladie comme un patient qui essaie de s'aider, sans pourtant pouvoir contrôler la situation. Il s'informait de ce qui s'était passé, de son état. La réponse était qu'il ne devait pas en revenir, et que le fait d'être encore vivant et conscient, constituait un «petit miracle». Légèrement paralysé, il faisait des efforts pour rééduquer ses membres⁵. Il parlait en particulier de sa jambe. Il avait beau la commander, disait-il, elle ne voulait pas obéir sur le champ, elle mettait deux ou trois secondes à exécuter les mouvements demandés. Il faisait ces efforts, dans l'espoir de pouvoir travailler de nouveau un jour. Travailler, cela avait toujours été sa joie; aussi entrevoyait-il le jour où il pourrait reprendre sa besogne au Séminaire, et il préparait déjà les lectures spirituelles qu'il aurait à donner en septembre prochain. Car, à l'hôpital, il ne parlait que de son travail au Séminaire.

Ayant pratiqué la vertu de force dans la santé, le père Lamoureux ne se démentait pas dans la maladie. Sa patience ne fut jamais surprise en défaut, son humeur demeura toujours égale, et jamais plainte ne sortit de sa bouche. À peine était-il revenu à la conscience qu'il se montra enjoué et voulut faire oublier ses souffrances. N'alla-t-il pas jusqu'à demander au père qui lui avait administré l'extrême-onction: «Du moins, est-ce que j'avais une bonne main?», faisant ainsi allusion à la partie de cartes au cours de laquelle il était tombé malade. Dans un moment aussi solennel, il fallait une force d'âme peu ordinaire pour se livrer à de semblables propos dans l'unique but de se faire oublier personnellement.

⁵ Le père qui souffrait depuis quelque temps d'un ulcère d'estomac, rassurait son infirmière en disant: «Mon ulcère d'estomac! Je l'ai éduqué!»

C'est pour la même raison qu'il avait demandé un petit appareil de radio afin de se tenir au courant, soit des élections, soit de la dernière joute des finales de hockey, afin de pouvoir annoncer les nouvelles à ses visiteurs.

La source de sa force, on doit certes la trouver dans une vie sacerdotale et religieuse intégralement et héroïquement vécue. À un père qui le visitait, et très souvent à son supérieur, il répéta: «Quelle consolation de mourir prêtre et religieux», ou encore, il affirmait que les deux grandes grâces de sa vie étaient son sacerdoce et sa vie religieuse, surtout comme préparation à cette période décisive de la vie.

C'est donc les yeux bien ouverts qu'il vit venir la mort. Il passa par toutes les affres de l'agonie, mais contrairement à la plupart des malades de son genre, dans une lucidité parfaite. Du vendredi 28 mars au dimanche, 30 mars, il souffrit de la faim, de la soif, et même de la peur, sans pouvoir se rendre parfaitement compte de l'objet de sa crainte. Il vit venir la mort, sans enthousiasme, mais sans anxiété, sans angoisse. S'il pleura plusieurs fois, c'était surtout à la vue de la tendresse dont on l'entourait, et il suffisait de lui faire remarquer que cela le fatiguait inutilement, pour qu'il fit des efforts pour comprimer ses larmes. Au témoignage de la sœur hospitalière, il exerça sur lui-même un contrôle peu ordinaire.

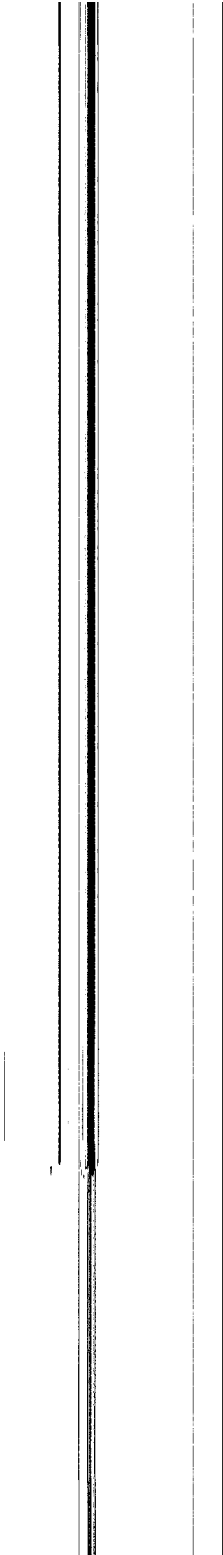
Malgré l'extrême gravité de la maladie, on ne pouvait, on ne voulait pas se faire à l'idée que le père Lamoureux succomberait. On priait beaucoup pour lui, on lui faisait parvenir des bouquets spirituels, signe que l'on pensait à lui et que l'on demandait sa guérison, si telle était la volonté de Dieu. À quelqu'un qui lui faisait remarquer qu'il avait déjà trop de prières, le père Lamoureux répondit: «Quand j'en aurai assez, le bon Dieu saura quoi faire!». Le moment où il en avait assez arriva, et Dieu sut quoi faire: il rappela son serviteur.

La veille de sa mort, il parla encore de différentes choses avec ses visiteurs. Vers sept heures, il fit venir la religieuse et lui annonça qu'il avait fort mal à la tête et qu'il allait s'évanouir. Celle-ci lui recommanda alors de renouveler son sacrifice, elle fit venir un père capucin qui se trouvait près, et le prêtre le bénit. Il demanda alors si son supérieur était venu ou s'il viendrait. Il tenait beaucoup à cette visite du supérieur, lui qui avait tant de vénération et de culte pour son supérieur.

Ayant demandé peu auparavant de renvoyer les pères et les gardes, la religieuse lui demanda s'il ne se sentait pas plus en sécurité avec un confrère. Ce à quoi le père Lamoureux répondit: «Je communie tous les matins, j'ai été administré, il n'y a pas d'autre chose à faire».

Pourtant, au dernier moment, il tenait à avoir près de lui, le représentant de l'autorité. C'est alors qu'ouvrant les yeux de l'agonie, il demanda si son supérieur allait venir. Il devint bientôt inconscient et il ne devait plus revoir la lumière. Il s'éteignit doucement aux premières heures du premier avril, au murmure des voix récitant le *Salve Regina*.

Le prêtre, le religieux, le principal de l'École normale, l'homme qui avait passé sa vie au service du prochain s'endormait dans les bras de sa Mère du Ciel, s'unissant à la divine victime, en ce début de la grande semaine sainte.



ÉPILOGUE

Un coup de foudre se transforme en arc-en-ciel

La nouvelle de la mort du père Lamoureux retentit comme un coup de foudre. Le «Père» était mort, le «Père» n'était plus ! On ne pouvait le croire, on en était désolé ! On ne voulait même pas se faire à cette idée. A une ancienne, téléphonant d'une ville très éloignée et demandant des nouvelles du «Père», le supérieur du séminaire universitaire eut la pénible obligation d'annoncer la mauvaise nouvelle. Il ne reçut en réponse que les sanglots de son interlocutrice. On peut dire que ce fut également la réponse de tous les anciens et anciennes de l'École normale.

Le médecin qui avait soigné le malade et qui s'était épris d'amitié pour lui, se contenta de dire à la sœur hospitalière quelques jours plus tard : «Ma Sœur, j'ai l'impression qu'on s'est fait voler. He was such a gentleman».

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Le père Lamoureux étant décédé à l'aurore du mardi de la semaine sainte, on fut obligé de chanter le service funèbre dès le lendemain. Chose incroyable, la vaste nef de l'église du Sacré-Cœur ne pouvait contenir la foule accourue même des parties les plus éloignées de la province d'Ontario. Non pas une foule de curieux ou de personnes se faisant une obligation sociale d'assister à des funérailles, mais une foule d'amis, de véritables enfants venus rendre un dernier devoir d'amour et de reconnaissance envers un bienfaiteur, un conseiller dévoué et aimant autant qu'aimé et vénéré, en un mot envers un père, envers le «Père». Car, chez les anciens, lorsqu'on parlait du «Père», il ne pouvait y avoir d'équivoque, il s'agissait du père Lamoureux, du principal de l'École normale.

Le recueillement de cette foule nombreuse, la consternation qu'on lisait sur toutes les figures et les larmes qui per-

laient aux yeux d'un grand nombre, révélèrent bien les sentiments profonds qui animaient ces hommes et ces femmes rendant un dernier hommage à un grand ami.

Les jours suivants, le corps fut exposé au parloir du Séminaire universitaire. Ce fut alors une procession ininterrompue de priants, suppliant le Dieu des miséricordes et le souverain Prêtre d'avoir pitié de l'âme de son fidèle serviteur, mais aussi confiant au «Père» leurs peines, leurs soucis et leurs espoirs. On priait pour un défunt, certes, mais on priait aussi un prêtre de l'Éternel que l'on considérait déjà en possession de la récompense promise au bon et fidèle serviteur qui n'avait pas enfoui les talents confiés par le père de famille mais qui avait su les faire fructifier. On se disputait aussi les souvenirs du père.

Le coup de foudre se changeait maintenant en arc-en-ciel d'espérance, car on comptait un ami, un bienfaiteur, un père et un protecteur de plus auprès du Souverain Juge et de la Dispensatrice de toutes grâces.

Une ancienne écrivait: «Il faut tout de même avouer que même parti il continue à répondre à nos appels au secours. Pour mesurer ma peine, il faudrait que vous sachiez toute l'étendue de ses bontés à mon égard». Et une autre: «N'allez pas croire que je ne suis pas parfaitement résignée à la volonté divine, autrement je ne serais pas digne de l'amitié véritable dont j'ai été l'objet depuis vingt-cinq ans mais cela ne m'empêche pas de ressentir vivement la lourde perte que nous venons de subir. R.I.P.

«Comme vous, il me semble qu'il y aura désormais un lien tout spécial entre ses intimes, et je suis convaincue qu'il continuera à nous guider, à nous aider, plus que jamais.

«Comme il a dû être bien accueilli au ciel par la Reine des Anges et son divin Fils. Je me réjouis malgré ma douleur intense, à la pensée qu'il jouit de sa récompense. Il l'a certes méritée.»

On écrivait encore: «Si vous saviez combien je suis convaincue qu'il fera «plus que jamais» pour ceux et celles qu'il aida tant ici-bas. Je prie pour lui, oui, — et beaucoup, mais je le prie aussi chaque jour.»

Longtemps, ces générations conserveront le souvenir ému de ce grand éducateur, de ce religieux exemplaire, de ce prêtre apôtre jusqu'au fond de l'âme. Dans la tombe il continuera sa prédication et son apostolat. Du haut du ciel, il continuera à veiller sur les écoles et sur la jeunesse franco-ontarienne. Il puisera dans les cœurs de Jésus et de Marie les grâces dont les éducateurs formés par lui auront besoin pour remplir dignement leur vocation. Ils réussiront mieux, selon le mot si cher au père Lamoureux, «à apprendre à de petits enfants leur beau métier d'homme, de citoyen et de chrétien.» Ils goûteront davantage les joies que leur réserve l'enseignement. Ainsi la leçon qu'il avait l'habitude de leur donner, il continuera à la leur prodiguer avec toute l'efficacité que peut lui conférer son pouvoir d'intercession au ciel.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette brève esquisse de la vie du père Lamoureux qu'en transcrivant le témoignage ému que lui rendait l'un de ses amis les plus intimes et de ses collaborateurs les plus assidus, M. Arthur Godbout:

IL N'EST PLUS !

«Il n'est plus ! Non, le Père Lamoureux n'est plus ! Dieu qu'il avait si bien servi, l'a rappelé à Lui. Et il est parti pour le grand voyage comme, pour exercer un apostolat, il était si souvent parti de l'école: calme, lentement, confiant ! En digne fils de l'Immaculée, il allait retrouver sa Mère pour jouir avec Elle des gloires du Père éternel qu'il avait chantées toute sa vie !

«Parti, oui ! Disparu, non ! Car dans l'enceinte de l'école qu'il avait fondée avec tant de courage, chaque pierre, chaque objet, chaque chose porte son empreinte, rappelle son souvenir. Sa présence subsiste, sa grande âme plane encore sur tout et sur tous. Et dans la peinture au-dessus du foyer

de la bibliothèque, il préside toujours aux destinées de SON école !

«Car rien au monde ne fut plus important pour lui ! Brûlant de zèle pour le bien des âmes, il savait que pour conduire celles-ci au salut, il fallait les mouler, les façonner, les former dès la plus tendre enfance. Dialecticien né, il savait aussi que cela n'était possible que dans la mesure où des cœurs généreux, des âmes charitables se donneraient sans compter à cette noble tâche qui, pour bien s'accomplir, exigeait une préparation soignée et une orientation toute spéciale. C'est pourquoi son vœu d'obéissance lui parut toujours si léger pendant les trente-deux ans que ses supérieurs lui confièrent la mission de former des éducateurs chrétiens.

«Oh ! le travail fut lourd, les premières années surtout. Nombreuses furent aussi les difficultés à surmonter, angoissantes les épreuves rencontrées en cours de route, déprimantes les contradictions semées sur son chemin. Pourtant il maintint toujours la même attitude courtoise, la même indomptable volonté de mener à bonne fin l'œuvre entreprise et de remplir les écoles franco-ontariennes de maîtres et de maîtresses bien préparés.

«Pour lui, c'était là le sort de tous les fondateurs, les épreuves inhérentes à la vie de tout apôtre. Voilà pourquoi il acceptait toutes les contrariétés avec la plus grande sérénité. Bien que son cœur, exceptionnellement sensible, dût saigner bien souvent, il présenta toujours la même maîtrise de soi, la même assurance intérieure et la même bonté envers tout le monde.

«Aussi aura-t-il passé aux yeux de ses milliers d'anciens élèves, aux yeux de ses collaborateurs immédiats et aux yeux de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître comme le type achevé du bon maître, du sage conseiller, et du Père véritable ! En retour, les prières de tous, lui sont assurées : que son âme repose en paix dans le Seigneur¹ !»

¹ *Le Droit*, 10 avril 1958.

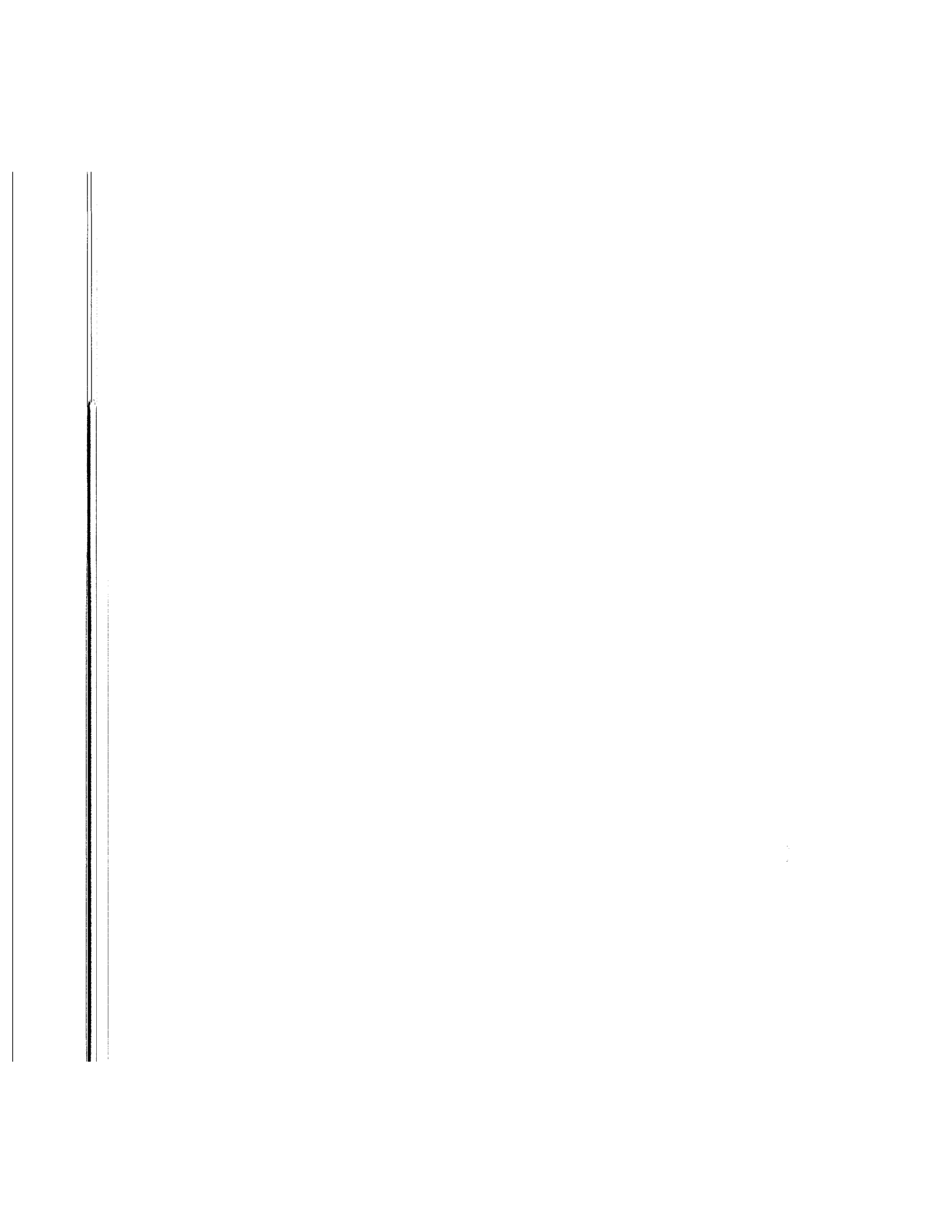


TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chapitre premier. — Un bon écolier	9
Chapitre II. — Au service du grand Roi	19
Chapitre III. — Prémices sacerdotales	33
Chapitre IV. — Le principal de l'École normale	39
Chapitre V. — Les «Mots» du principal	53
Chapitre VI. — Qu'est-ce qu'un instituteur ?	65
Chapitre VII. — Une doctrine patriotique	77
Chapitre VIII. — L'homme	89
Chapitre IX. — Le prêtre et le religieux	99
Chapitre X. — La retraite et le retour à la maison du Seigneur	111
Chapitre XI. — L'appel du Maître	123
Épilogue. — Un coup de foudre se transforme en arc-en-ciel	133